


Ex Bibliothecâ
Seminarii
Bajocensis.



[ROUSSELOT DE SURGY, J.P.]

MÊLANGES

INTÉRESSANS ET CURIEUX.

TOME SEPTIÉME.

MÉLANGES

INTÉRESSANS ET CURIEUX,

OU

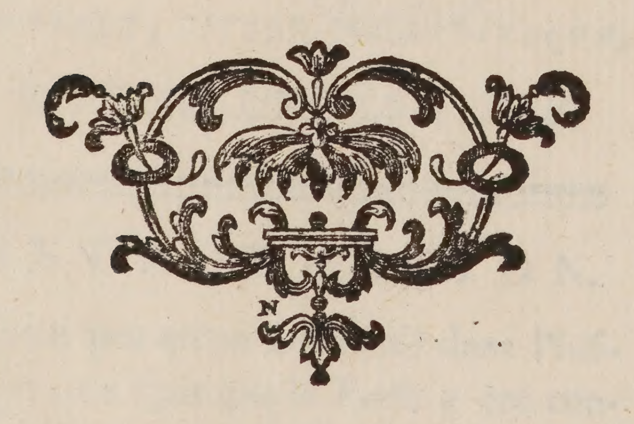
ABRÉGÉ

D'HISTOIRE NATURELLE,

MORALE, CIVILE ET POLITIQUE,

DE L'ASIE, L'AFRIQUE, L'AMÉRIQUE, ET DES TERRES POLAIRES.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



MÉLANGES
INTÉRESSANS ET CURIEUX,
OU
ABRÉGÉ
D'HISTOIRE NATURELLE,
MORALE, CIVILE, ET POLITIQUE,
DU ROYAUME DE PERSE.

INTRODUCTION.

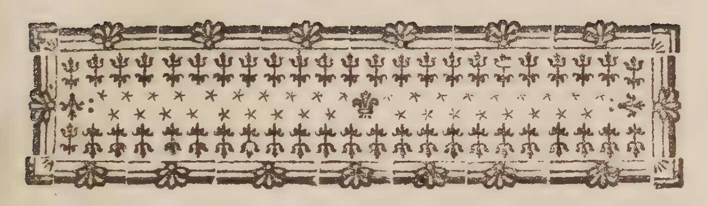
POUR peu qu'on ſoit verſé dans l'hiſtoire, on ſçait que la Perſe a été connue dès le temps de Moïſe, qui en parle comme d'une contrée puiſſante. Les

historiens Grecs & Latins en font aussi mention avec les plus grands éloges, & nous ont laissé de longs détails sur son opulence, sur sa fertilité & sur les guerres auxquelles elle a été exposée. Mais ces écrivains ne rapportant que ce qui s'est passé, ou ce qui étoit connu de leur temps, ne nous apprennent rien de ce qui y existe aujourd'hui. La Perse, depuis le septiéme siécle de l'ére chrétienne, étant tombée sous la domination des Arabes, qui y établirent leur religion, & sous celle de différentes nations tartares qui l'ont peuplée en y introduisant leurs mœurs & leurs usages avec un gouvernement arbitraire & tyrannique; tout y a changé de face. Les richesses que les anciens disent qui s'y trouvoient, se sont dissipées; l'abondance a disparu; la population a diminué d'une maniere sensible; la stérilité s'est montrée partout en traînant après elle la misere &

l'indigence. Tels sont les effets de l'établissement de la religion de Mahomet & du despotisme. C'est le royaume de Perse, dans cet état de décadence, que notre plan nous conduit à faire connoître. Pour le remplir, tous les anciens historiens n'ont pu nous être d'aucune utilité ; il a fallu donner la préférence aux modernes : lire tous les voyageurs qui ont parcouru cet état, pour tirer de leurs récits, une description exacte & dégagée de tous les détails minutieux ou peu intéressans que présentent les relations de voyages, c'est à quoi nous nous sommes particuliérement appliqués. Olearius, Herbert, Tavernier, Chardin, Bernier nous ont procuré des secours ; mais Chardin est celui auquel nous nous sommes particuliérement attachés, comme le plus exact & le plus judicieux. Le P. Avril, le Bruyn, M. Hanway, M. Otter, ont été aussi consultés, ainsi que quelques

écrivains qui ont parlé de la Perſe, & dont les noms ſeront indiqués dans le cours de cet ouvrage. M. Peyſſonel, conſul à Smyrne, a publié en 1754 un petit ouvrage, en forme d'eſſai, ſur les troubles de Perſe & de Georgie : on le verra cité dans ce volume avec toute l'eſtime qui lui eſt due.





TOPOGRAPHIE

DE LA PERSE.

La Perse, ſuivant les meilleurs géographes, eſt ſituée entre les quatre-vingt-ſix & cent onze degrés de longitude, & entre les vingt-cinq & quarante-cinq degrés de latitude : de ſorte que, dans ſa plus grande étendue, elle peut avoir ſix cent de nos lieues d'occident en orient, & quatre cent du ſud au nord. Ses bornes ſont à l'orient les états du Mogol ou l'Indouſtan ; au nord, la Georgie, la mer Caſpienne & la Grande-Tartarie ; du côté de l'occident, la Turquie Aſiatique ; & au ſud, le Golphe Perſique & celui de Balſora qui la ſépare de l'Arabie.

On ne ſçait d'où eſt venu le mot de Perſe que l'on donne à cet empire.

Le plus ancien qu'il ait porté, est celui d'Elam, par lequel cette contrée est désignée dans les livres de Moïse. Les Persans appellent leur pays Iran ou Iroun, leur Roi Padcha Iran, & son grand-visir *Iran Medary*, qui veut dire le pole de la Perse. Les Arabes & les Turcs lui donnent le nom d'Agemeslaam, & aux Persans celui d'Agem, ce qui signifie étranger & barbare. On peut voir dans Chardin les autres noms dont on s'est servi pour désigner la Perse, & les conjectures de ce voyageur sur celui que les Européens lui donnent aujourd'hui.

Cet état, à ce que dit Chardin, est partagé par les géographes Persans en vingt-quatre provinces, dans lesquelles ils comptent cinq cent quarante-quatre places considérables, bourgs murés, villes ou châteaux, soixante mille villages & quarante millions d'ames. Mais il y a, sans doute, de l'exagération; d'ailleurs, depuis le temps de Chardin qui voyageoit en 1693, ce royaume a été déchiré par tant de guerres, que le nombre de ses villes & de ses habitans

a dû éprouver beaucoup de changemens.

Il en eſt de même de ſes limites. Le fameux Nader-Cha, plus connu ſous le nom de Thamas-Kouli Kan, avoit reculé les bornes de l'empire de Perſe fort loin de ſes anciennes barrieres. Les troubles ſurvenus depuis la mort de ce conquérant, qui ſe ſont renouvellés depuis quelques années, & qui ſubſiſtent encore aujourd'hui (en 1764) ont bouleverſé ſes limites; ainſi on ne peut actuellement déterminer ni avec exactitude, ni avec ſûreté, quelle eſt l'étendue de ce royaume, & combien il comprend de provinces.

On en compte communément treize; ſçavoir, l'Azerbijane ou l'Aderbidjan. 2°. Le Chirvan. 3°. Le Kilan ou Gulian. 4°. Le Mazandran ou Tabreſtan. 5°. Le Choraſan ou Koraſſan. 6°. Le Candahar. 7°. L'Yrac-agemi. 8°. Le Segeſtan. 9°. Le Sableſtan. 10°. Le Khuſiſtan. 11°. Le Sarſiſtan. 12°. Le Kerman, & enfin le Mécran.

En 1739 (*a*), Nader-Cha exigea

(*a*) Une perſonne qui a réſidé dans l'Inde pendant

du Grand-Mogol, après l'avoir détrôné & remis sur le trône, qu'il céderoit à la Perse trois provinces; sçavoir, le Caboul, le Tata & le Multan; mais on ignore si elles en dépendent encore. L'Arménie ou l'Erivan, le Gurgistan qui comprend une partie de la Georgie, & les isles de Bahren & d'Ormus, sont aussi de la domination du Roi de Perse. Nous en parlerons à la suite de la description de cet Empire.

SON CLIMAT.

Il est aisé de présumer que la température de l'air ne manque pas de varier beaucoup dans un état aussi étendu. Chardin remarque que Xénophon fait dire au jeune Cyrus, *le royaume de mon pere est si grand qu'on ne peut y supporter le froid d'un côté, & la chaleur de l'autre.* En effet, ajoute ce voyageur,

---

douze ans, a bien voulu nous communiquer un mémoire sur l'expédition de Thamas-Kouli-Kan. Il nous servira à terminer l'article du gouvernement de l'empire du Mogol.

on peut dire que l'hiver & l'été ſe trouvent en Perſe dans le même temps. Dans les provinces méridionales, il n'y gêle jamais, & au contraire dans celles du nord, l'été eſt ſi court, qu'à peine a-t-on le temps de s'en appercevoir. Comme il n'y a que le long de la mer Caſpienne que l'air eſt très-humide, on peut dire qu'en général l'air de Perſe eſt fort ſec & fort ſain. Cette qualité lui vient du peu de fleuves & d'eaux qui ſe trouvent dans la vaſte étendue de ce royaume où il pleut très-rarement. Le centre de la Perſe ſur-tout jouit d'une ſérénité qui attire l'admiration. C'eſt une beauté que celle de l'air de Perſe, dit Chardin, que je ne ſaurois oublier ni taire. On diroit que le ciel y eſt plus élevé, d'une autre couleur que dans nos épais climats d'Europe. Et dans ces pays-là, cette bonté de l'air répand ſur toute la nature, ſur ſes productions, & même ſur les ouvrages de l'art, un éclat, une ſolidité, une durée non pareille, ſans parler de la ſalubrité que cet air répand auſſi dans la conſtitution du corps & dans la diſpoſition de l'eſ-

prit. J'ajouterai ſeulement, continue notre voyageur, une autre remarque pour faire connoître ſenſiblement la bonté & la pureté de l'air de Perſe. C'eſt que dans la meilleure partie du pays, & à Iſpahan, entre autres, on n'a pas beſoin de boucher les bouteilles pour empêcher le vin de s'éventer. On vous les ſert avec une roſe ou un œillet à la place de bouchon. Un reſte de bouteille qui a été débouchée vingt-quatre heures, eſt ſi peu altéré qu'il n'eſt pas poſſible de s'en appercevoir.

La grande ſéchereſſe de l'air de Perſe fait que ce pays eſt peu ſujet aux orages, à la foudre & aux autres météores dont les vapeurs ſont la matiere. Les vents y ont rarement le degré de violence qu'on leur voit ailleurs. Mais d'un autre côté, il en regne quelquefois un près du golphe Perſique qui eſt très-dangereux. On l'appelle *ſamiel* ou *babſamoum*, ce qui ſignifie vent de poiſon. Il court dans le temps des plus groſſes chaleurs, ſifflant avec grand bruit, & étouffant en un inſtant tous ceux qu'il atteint. Un effet ſurprenant

de la violence & de la nature de ce vent, c'est que les personnes auxquelles il cause la mort, tombent tout-à-coup en dissolution sans rien perdre cependant de leur figure ni de leur couleur, en sorte qu'on diroit qu'elles sont endormies; mais si on les touche quelque part, l'endroit tombe en poussiere, ou le membre que l'on prend demeure à la main. Chardin, sur la foi de qui nous rapportons les effets de ce mauvais vent, en cite plusieurs exemples, & que nous croyons inutiles de transcrire : on peut les lire dans ce voyageur (*b*).

Le terroir de Perse n'est pas moins varié que le climat; mais en général il est stérile, & la dixiéme partie des terres n'est pas cultivée. C'est le pays du monde le plus montueux, & dont les montagnes ne sont, pour la plupart, que des rochers arides sans bois & sans herbes. Entre ces montagnes, il se trouve des vallées assez agréables; mais par-tout le terrein est si sec qu'il ne produiroit pas une seule plante, si

[*b*] Tome 4, page 22 de l'édition *in*-12.

l'on ne prenoit ſoin de l'arroſer, car l'eau manque par-tout. Il eſt vrai qu'à cette diſette d'eau il faut joindre encore comme une cauſe de ſtérilité, le défaut de bras & d'hommes, puiſque Chardin aſſure que la Perſe ne contient pas la vingtiéme partie des habitans qui pourroient y vivre fort à leur aiſe.

HYDROGRAPHIE DE PERSE.

La fertilité des terres dépendant, ainſi que nous venons de le dire, de la facilité qu'on a de les arroſer, il n'y a point de pays au monde où l'architecture hydraulique ſoit profeſſée davantage, & où l'on ſçache mieux ménager l'eau. Les Perſans en diſtinguent quatre ſortes; deux ſur terre, qui ſont celles de riviere & celles de ſource, & deux ſous terre; ſçavoir, celles des puits & des conduits ſouterreins qu'ils appellent *keriſes*. Ils creuſent au pied des montagnes pour trouver des ſources; s'ils réuſſiſſent, ils conduiſent cette eau à huit à dix lieues, par des canaux ſouterreins qui ont ordinairement huit ou neuf

pieds de profondeur, & deux ou trois de large. De huit en huit toises, on pratique des soupiraux de la grandeur de nos puits. Chardin dit qu'un de ses voisins d'Ispahan, fils du gouverneur de Chorasan, lui avoit dit souvent que son pere avoit trouvé dans les registres de la province, qu'il y avoit eu autrefois quarante-deux mille kerises : on peut juger delà quel est le nombre de ces canaux par tout le royaume. La distribution de ces eaux se fait sous les ordres d'un magistrat appellé *Mirab*, c'est-à dire, prince de l'eau, tous les mois ou toutes les semaines, selon qu'il en est besoin. On met sur le canal, qui conduit l'eau dans un champ, une tasse de cuivre fort mince, percée d'un petit trou par lequel l'eau entre peu à peu. Quand la tasse s'enfonce par le poids de l'eau, ce qui arrive ordinairement au bout de deux heures & demie, c'est une marque qu'il est entré une certaine quantité d'eau dans le champ, on cesse de l'arroser, ou l'on recommence l'arrosement ; la tasse sert de mesure pour la quantité d'eau que l'on veut encore. Ou-

tre que toutes les terres paient pour ces irrigations vingt ſols chaque année par *girib*, meſure qui eſt un peu moindre que l'arpent, il y a encore quelques droits qui appartiennent au *Mirab* ou à ſes ſubdélégués, & le prix eſt différent pour l'eau de riviere & pour celle de ſource.

Parmi les fleuves & les rivieres qui arroſent la Perſe, les plus conſidérables ſont l'Araxe, appellé auſſi l'Aras ou l'Erès, le Kur qui eſt le Kiros des Grecs, le Bendemir qui portoit auſſi anciennement le nom d'Araxe, le Senderou ou Zerderouſt qui arroſe les murs d'Iſpahan & l'Oxus. La premiere de ces rivieres prend ſa ſource dans l'Arménie au pied du mont Ararat. Elle dirige ſon cours vers le nord, & va ſe perdre enſuite dans la mer Caſpienne, après avoir reçu pluſieurs autres rivieres peu conſidérables. Il ſuffit d'avoir nommé les autres rivieres pour les faire connoître, & elles n'offrent aucune particularité.

De toutes ces rivieres l'Araxe eſt la ſeule qui ſoit navigable; les autres ont

un cours de peu d'étendue ; au contraire, des rivieres d'Europe qui s'enflent à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, celles de Perse diminuent. La raison en est dans la multitude de canaux & de saignées qu'on en tire pour l'arrosement des terres.

Outre l'océan Indien & le golphe Persique qui baignent la Perse au sud-est & au sud, cet empire est encore borné par la mer Caspienne. C'est à Pierre le Grand qu'on doit l'avantage de connoître, avec quelqu'exactitude, l'étendue & la figure de cette mer. Ce Souverain y envoya M. Vanverden, habile géometre, pour la mesurer. Il résulte des observations de ce sçavant, qu'elle s'étend principalement du sud au nord, & comprend environ dix degrés ou deux cent lieues, étant située entre le trente-septieme & le quarante-huitiéme degré de latitude ; que d'orient en occident elle est fort étroite, n'occupant que trois degrés quarante-deux minutes dans sa plus grande largeur, & moitié moins en quelques endroits. La mer Caspienne, connue des

anciens sous le nom de mer d'Hyrcanie, est appellée aujourd'hui Kulsum par les Persans, Gualenskoy par les Russes, & Soof par les Arméniens. Elle reçoit dans son sein plus de cent rivieres, parmi lesquelles on compte le Volga, le plus grand fleuve d'Europe. Cette mer n'ayant aucune communication connue avec d'autres mers, & n'étant sujette à nul débordement, non plus qu'au flux & reflux, on a toujours été fort embarrassé d'expliquer ce que devient cette prodigieuse quantité d'eau qu'elle reçoit. On ne peut donner une raison satisfaisante de ce phénomene par le systême de l'évaporation; car le temps où elle est la plus considérable, qui est l'été, est précisément la saison pendant laquelle les vapeurs que le soleil attire, retombent en rosée & en pluie avec le plus d'abondance.

Voici comment le P. Avril, sçavant jésuite, qui a particuliérement observé la mer Caspienne, s'explique sur les singularités qu'elle présente (c). Cette

(c) Voyage en divers états d'Europe & d'Asie,

petite mer n'eſt, à proprement parler, qu'un grand étang ſalé, que plus de cent rivieres, ſans compter une infinité de petits ruiſſeaux qui s'y déchargent de tous côtés, entretiennent conſtamment, & à qui, par une eſpèce de retour, elle fournit une ſi grande quantité de poiſſons, qu'on peut en prendre en pluſieurs endroits avec la main, ſans qu'il ſoit beſoin de jetter ni ligne ni filet. Dans les gros temps ſur-tout on voit le poiſſon, pouſſé par les flots, ſe porter dans les rivieres avec une affluence indicible. Après cette particularité que j'eus aſſez le loiſir de remarquer pendant près de quinze jours que j'attendis mon embarquement, je ne fus pas peu ſurpris de voir, le jour même qu'on devoit mettre à la voile, les matelots occupés, à plus de deux lieues du rivage, à faire de l'eau. La choſe me paroiſſant fort extraordinaire, j'eus la curioſité de goûter de cette eau; je la trouvai auſſi douce que ſi on l'a-

entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine; *in*-4o. pag. 86.

voit puisée à une fontaine, quoique, à quelques pas de là, elle me parût encore plus salée que celle des autres mers. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est de voir cette mer toujours également resserrée dans les bornes que la Providence lui a marquées, sans que la multitude des rivieres qu'elle reçoit, & qui devroient naturellement la grossir d'une maniere bien sensible, les lui fasse jamais passer. Cette obéissance respectueuse a causé bien de la peine à nos géographes pour découvrir la communication que doit nécessairement avoir cette mer avec les autres. Quelques-uns ont cru que la mer Noire étant plus près d'elle qu'aucune autre, elle pouvoit bien profiter de ce voisinage & se grossir des eaux que la mer Caspienne lui fournissoit; mais outre que cette opinion n'a rien de solide, & que ces deux mers sont séparées par une chaîne de hautes montagnes, j'ai deux fortes conjectures qui me font croire qu'elle se décharge plutôt dans le golphe Persique, quelqu'éloigné qu'il en soit.

La premiere eſt que, dans le golphe que forme cette mer du côté du midi, vis-à-vis la province de Kilan, il y a deux gouffres dangereux, dont les vaiſſeaux Perſans qui partent de ce côté, tâchent de s'éloigner le plus qu'ils peuvent. Le bruit de l'eau qui s'y jette avec une rapidité ſurprenante, ſe fait entendre en temps calme de ſi loin, qu'il eſt capable d'intimider tous ceux qui en ignorent la véritable cauſe. La ſeconde conjecture qui me paroît encore plus concluante que la premiere, eſt fondée ſur une expérience de tous les ans, qui fait remarquer à ceux qui habitent le long du golphe Perſique, une grande quantité de feuilles de ſaule à la fin de chaque automne. Or, comme cette eſpece d'arbre eſt abſolument inconnue dans la partie méridionale de la Perſe qui aboutit à cette mer, & qu'au contraire la partie ſeptentrionale terminée par la mer Caſpienne, en a toutes ſes côtes bordées, on peut aſſurer, avec aſſez de probabilité, que ces feuilles n'ont été portées à un auſſi grand éloignement, que par les eaux qui les

ont entraînées par des canaux ſouterreins.

Le capitaine Jean Perry, qui alla encore en 1719 lever la carte de la mer Caſpienne, par ordre du Czar Pierre, n'eſt pas d'accord avec le pere Avril ſur l'exiſtence de ſa communication avec l'Océan Indien. Il prétend que cette mer reçoit par minute, du Volga ſeulement, quatre cent quarante-cinq mille cinq cent vingt-deux tonnes d'eau, équivalentes à trente-ſix pieds cubes chacune; & un million trois cent trente-ſix mille cinq cent ſoixante-ſix tonnes des autres rivieres; & dans le même temps, il conclut (*d*) après pluſieurs autres rapports, qu'il n'y a pas d'autre moyen d'expliquer la diſſipation de ces eaux, qu'en ſuppoſant qu'elle ſe fait par une évaporation cauſée par le ſoleil & par les vents. Il appuie ſes prétentions du ſentiment de M. Haley, célébre profeſſeur Anglois, qui a démontré, par des expériences

[*d*] Voyez le recueil des Voyages au Nord, par Bernard, tome 7, page 224.

très-

très-curieuſes & très-exactes, les effets de l'évaporation ſur la Méditeranée (*e*).

L'auteur des notes ſur l'hiſtoire généalogique des Tartares, que nous avons déjà cité tant de fois avec éloge, penſe qu'on doit admettre des filtrations ſouterraines par leſquelles cette mer ſe vuide en partie. Il parle auſſi d'un abîme ſitué ſous le quarante-deuxiéme degré de latitude, lequel a été vu par un officier priſonnier chez les Tartares Usbecks (*f*).

Les Ruſſes, qui ont des établiſſemens au nord & au nord-oueſt de la mer Caſpienne, ſont preſque les ſeuls qui y navigent, les Perſans n'ayant preſque

(*e*) Voyez les Tranſactions philoſophiques de l'année 1687, p. 189 & 212. M. Deliſle a donné auſſi un mémoire à l'Académie des Sciences, ſur la ſituation de la mer Caſpienne, & ſur ſon étendue; mémoires de l'Académie des Sciences, année 1720, page 382.

(*f*) Voyez l'hiſtoire des Tartares, neuviéme partie, chap. 5, pag. 648.

Id. de l'empire de Ruſſie, tom. 1, pag. 196. M. de Stralhenberg y confirme l'exiſtence d'un abîme ou tourbillon, appellé Carabougas par les Tartares.

pas de marine. Nous en parlerons ci-après à l'article du gouvernement. Pierre le Grand s'étoit proposé d'unir la mer Noire à celle dont il est question ici, par un large canal; mais la mort de ce Prince étant survenue, son projet fut abandonné. Un Roi de Perse, le premier des Seleucides, deux mille ans auparavant, avoit échoué dans la même entreprise.

Quant au golphe Persique, qui baigne la Perse du côté du sud, sa situation est entre le vingt-cinq & le trentiéme degré de latitude, & s'étend, du sud au nord-ouest, l'espace de deux cent lieues.

La Perse renferme un grand nombre de montagnes, parmi lesquelles on en voit d'une hauteur prodigieuse. Le mont Taurus, que les Persans appellent Taur, traverse ce royaume dans sa plus grande longueur, du nord au sud. Il est formé par une chaîne de montagnes dont les cimes sont si élevées qu'elles échappent à la vue. Une des plus considérables est celle de Damoan. Son sommet, s'élevant en pyramide, sur-

passe en hauteur tout le reste du mont Taurus; & de cet endroit on découvre la mer Caspienne qui en est éloignée de plus de quarante lieues. Cette montagne est couverte de souffre, & paroît pendant la nuit brûler comme le Vésuve. Ses exhalaisons infectent tout le pays, & même une partie de la mer Caspienne. On y voit aussi plusieurs bains d'eau chaude qui attirent quantité de malades. La plupart des autres montagnes ne fournissent ni sources, ni bois, ni métaux, & n'ont d'autre utilité que de servir de rempart du côté des frontieres.

PRODUCTIONS DE PERSE.

Regne végétal.

Malgré les défauts du terroir de la Perse, & le mauvais état où est l'agriculture, on ne laisse pas d'y trouver une assez grande abondance de productions utiles, & dans quelques cantons les terres y sont aussi fertiles qu'elles peuvent l'être. On est si bien con-

vaincu que l'abondance des neiges opere la fécondité des terres, que l'on examine férieuſement à quelle hauteur elles tombent chaque année. A une lieue d'Iſpahan, qui eſt la capitale de la Perſe, eſt une pierre haute de trois pieds, placée ſur le ſommet d'une montagne; s'il arrive que la neige monte au niveau de la ſuperficie de la pierre, le premier païſan qui en apporte la nouvelle à la capitale, reçoit une certaine ſomme par forme de gratification.

Le froment, le riz & le millet ſont les grains les plus communs de Perſe, & ils y viennent très-bien. Le riz eſt l'aliment le plus univerſel des Perſans, ainſi que de tous les peuples de l'Aſie.

Ils s'étonnent, ſuivant Chardin, de ce que les grands ſeigneurs d'Europe n'en vivent pas, & diſent à ce ſujet, que Dieu a caché aux Européens le plus pur & le plus délicieux aliment de la nature. On peut voir dans ce Voyageur la méthode des Perſans pour labourer la terre avec des bœufs, & leur façon de battre les grains: on pourroit peut-être en faire l'eſſai dans nos cli-

mats avec quelques avantages.

La plupart de nos racines & de nos légumes ſont cultivés en Perſe ; les melons ſur-tout y ſont ſi bons & ſi ſains, qu'on aſſure qu'il y a des gens qui en mangent juſqu'à trente-cinq livres dans un ſeul repas, ſans en être incommodés. On a le ſecret de les conſerver dans des caves, & on en mange toute l'année.

Tous les arbres fruitiers d'Europe & beaucoup d'autres, qui nous ſont inconnus, croiſſent en Perſe avec ſuccès, & produiſent des fruits excellens. Ceux qui viennent dans les forêts, & qui ſont les plus communs, ſont le cyprès, l'orme, le ſaule, le ſapin, le cornouiller & le platane, à qui ils attribuent une vertu anti-peſtilentielle.

La Perſe produit encore toutes ſortes de drogues. On voit une grande abondance de noix de galle, de maſtics, de gomme, d'encens, de la thérébentine, de l'aſſa-fétida, de la caſſe, du ſéné, de la noix vomique & diverſes ſortes de mannes. Nulle part les pavots ne viennent auſſi-bien qu'en Perſe, & ne don-

nent autant de ſuc. Cette plante acquiert juſqu'à quarante pieds de haut, & donne, par une inciſion qu'on fait à la tête de ſa fleur, cette liqueur épaiſſe qui forme l'opium. On le ramaſſe avant le lever du ſoleil; & Chardin dit que ceux qui prennent ce ſoin ſont livides, maigres, tremblans & reſſemblans plus à des morts déterrés qu'à des hommes vivans.

On voit encore en Perſe deux ſortes d'arbriſſeaux auxquels on attribue la propriété dangereuſe de communiquer à l'air qui les environne, une qualité mortelle qui fait périr ceux qui le reſpirent. Le coton, la ſoie ſont des productions communes en Perſe. Mais une des plus précieuſes, c'eſt une ſorte d'onguent appellé *moum* en Perſe, & connu en France ſous le nom de baume de Mumie. On en diſtingue de deux ſortes : l'une qui vient des corps embaumés, & l'autre qui découle de certains rochers. On aſſure que ce dernier guérit en peu de temps les fractures & les diſlocations les plus dangereuſes. Les roches qui diſtillent ce baume appar-

tiennent au Roi & ſont exactement gardées. On ne ramaſſe cette ſorte de gomme qu'une fois l'an ; & tout ce qu'on en a trouvé eſt dépoſé dans le tréſor Royal.

Toutes les ſortes de fleurs qu'on voit en France, ſe trouvent en Perſe, & y ſont infiniment plus belles. J'en ai vu une entre autres, dit Chardin, que nous n'avons point en Europe, & qui m'a paru une des plus belles de la nature. On l'appelle *gulmikek*, c'eſt-à-dire, fleur de cloux de géroſle, parce qu'elle reſſemble tout-à-fait à un clou de géroſle. Elle eſt d'une couleur ponceau incomparable, & l'on ne ſauroit rien voir de ſi vif ni dans la nature, ni dans les ouvrages de l'art. Chaque tige porte une trentaine de ces fleurs arrangées en forme ronde de la grandeur d'un écu. Il y a auſſi une eſpece de roſiers très-curieux qui donnent des fleurs de trois couleurs, c'eſt-à-dire, des roſes jaunes, rouges & blanches à la fois.

REGNE ANIMAL.

Quadrupèdes.

Outre tous les animaux domestiques dont on se sert en Europe, tels que chevaux, bœufs, mulets, chevres, *&c.* les Persans ont encore les chameaux & cette espece de moutons à grosse queue dont nous avons parlé dans notre quatriéme volume, à l'article de la Tartarie.

Quant aux animaux sauvages, ils ne sont pas en aussi grand nombre, parce qu'en général, le pays n'est pas bien pourvu de bois; mais dans les provinces où il y a des forêts, on y voit des cerfs, des chevreuils, des daims & des gazelles qui sont une sorte de daim assez connue.

Les mêmes forêts nourrissent aussi des lions, des tygres, des léopards, des ours & des sangliers, tous animaux connus. Les loups y sont fort rares; mais en revanche on y voit beaucoup d'autres animaux très-cruels, dont le cri est effroyable, & qu'on appelle jac-

kal. Nous en avons déjà parlé à la page 65 du troisiéme volume de ces Mêlanges. Il est de la grosseur du renard, à qui il ressemble par la forme extérieure, à l'exception qu'il est plus gros & que son poil est plus noirâtre, plus épais & plus rude; on croit que c'est l'hyene des anciens. Cet animal se nourrit de charogne & déterre les cadavres pour en faire sa pâture. Il fait aussi la guerre aux vivans, & se jette sur tout ce qui n'est pas capable de lui faire résistance, comme les enfans, les moutons, les jeunes chevaux, *&c.* Les jackals vont souvent en troupes nombreuses, traînant des hûrlemens aigres & perçans comme des chats qui miaulent. Ils attaquent les troupeaux & y font un ravage terrible. Le docteur Shauw dit que le jackal vit aussi de fruits & de racines (*g*).

OISEAUX.

On éleve en Perse la même volaille

(*g*) Voyez le tome 1. des Voyages de cet Anglois, pag. 320, édit. *in*-4o.

que dans nos climats, & sur-tout une quantité prodigieuse de pigeons, dont la fiente est très-recherchée pour engraisser les terres. Il n'y a pas de pays au monde où il y ait un plus grand nombre de colombiers, & où ils soient plus beaux. On en compte plus de trois mille autour d'Ispahan, proprement bâtis & beaucoup plus grand que les nôtres.

Le gibier de terre & de riviere est assez commun par-tout, ainsi que toute sorte d'oiseaux de proie & de chant. La chasse étant permise à tout le monde, il y a peu de pays où il y ait autant d'oiseaux de proie dressés à la chasse du vol; & les Persans sont même si curieux de ce divertissement, qu'ils dressent jusqu'à des corbeaux à cette chasse.

ICTHYOLOGIE.

La mer Caspienne est, comme nous avons dit, extraordinairement poissonneuse; le golphe Persique ne l'est pas moins. Les pêcheurs y sont si sûrs de leur pêche, que ce qu'ils ne vendent

pas le matin ou le ſoir, ils le rejettent à la mer.

Quant au poiſſon d'eau douce, il ſe trouve de même en abondance dans les rivieres un peu profondes, & ſur-tout dans les Keriſes dont nous avons parlé ci-devant; mais il eſt de mauvais goût, & ſes œufs ſont très-dangereux. Le Zenderou qui paſſe à Iſpahan produit beaucoup de cancres qui rampent ſur le rivage, & qui grimpent ſur les arbres où ils vivent de feuilles. C'eſt là qu'on va les prendre, & ils paſſent pour être d'excellent goût.

INSECTES ET REPTILES.

La grande ſéchereſſe de l'air fait qu'il n'y a que peu d'inſectes dans l'empire de Perſe. Certaines provinces ſont quelquefois ravagées par une multitude inconcevable de ſauterelles, mais ces cas arrivent rarement. Les ſeuls animaux vénimeux qu'on y voie, ſont de gros ſcorpions noirs dont la piquure cauſe la mort en peu d'heures, & des lézards longs de deux pieds, qui ont la peau

rude & dure comme le chien marin. Les cousins, les moucherons, les puces sont les insectes les plus communs. Parmi les insectes reptiles, Chardin distingue un long ver quarré, appellé en Perse *hazarpay*, qui veut dire mille pieds. Il est par-tout effectivement hérissé de petits pieds sur lesquels il rampe; son corps est plus long & plus menu que celui d'une chenille, & sa morsure est dangereuse. Elle devient mortelle, lorsque l'insecte entre dans les oreilles.

MINÉRALOGIE.

Les montagnes, dont la Perse est remplie, produisent différentes mines. Celles de fer, d'acier, de cuivre & de plomb sont les plus communes. L'acier y est si abondant qu'il ne vaut que sept sols la livre. Il est fin, très-dur & fort cassant, parce que les artisans ne sçavent pas lui donner une bonne trempe. Le pays ne produit ni étain ni mercure, mais il renferme quelques mines d'or & d'argent. Il s'en trouve une de ces dernieres, à quatre lieues d'Ispahan, dans

la montagne de Kervan; mais elle eſt ſi pauvre, & le bois eſt d'ailleurs ſi rare, que les frais de l'exploitation excédent toujours le profit qu'on en retire; d'où vient qu'il eſt paſſé en proverbe de dire d'une entrepriſe infructueuſe, c'eſt la mine de Kervan.

L'alun, le ſalpêtre & le ſouffre ſont ſi abondans, qu'on rencontre des cantons dont la ſurface en eſt entiérement chargée. Il en eſt de même du ſel, & rien n'eſt plus commun en Perſe que ce minéral dont on diſtingue deux ſortes; celui des terres & celui des mines. En quelques provinces, on trouve des plaines de dix lieues qui en ſont toutes couvertes. Auprès d'Iſpahan, il ſe tire d'une carriere, & on le tranſporte par gros quartier comme la pierre de taille. Il eſt même ſi dur, que les pauvres gens l'emploient, au lieu de pierre, à la conſtruction de leurs maiſons.

L'ardoiſe, de belle pierre, du marbre de différentes couleurs, du talc, de l'azur, du ſel ammoniac, de l'orpiment & de l'huile de pétrole, ſe trouvent encore dans les montagnes de

Perse. Mais la production la plus précieuse en ce genre sont les turquoises. On en connoît deux mines fort anciennes, dont on appelle les pierres vieilles turquoises, pour les distinguer des turquoises d'une troisiéme mine découverte au milieu du siécle dernier, & que l'on appelle turquoises nouvelles, ou de la nouvelle roche. La couleur de celles-ci se passe avec le temps, & n'est pas aussi belle & aussi vive que celles des turquoises des anciennes mines.

Les Persans appellent ces pierres précieuses Firous, du nom de la principale montagne d'où on les tire. En Europe, on leur donne le nom de turquoises, parce que le pays où sont ces mines étoit anciennement habité par les Turcs, qui les premiers apporterent ces pierres précieuses en Europe.

Après les mines de turquoises, la pêche des perles qui se fait dans le golfe Persique mérite d'être considérée. Chardin prétend qu'elle produit annuellement plus d'un million de perles. On ne les pêche que depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre. La méthode

eſt fort ſimple. Un pêcheur ayant un poids attaché aux pieds, deſcend au fond de la mer, ramaſſe indifféremment toutes les écailles qu'il trouve, & les jette dans un panier qui ſe tire hors de l'eau à un certain ſignal. Lorſqu'il a beſoin de reſpirer, le plongeur remonte dans ſon bâteau & recommence enſuite ſa pêche. Tous ces pêcheurs ſont obligés, ſous des peines très-rigoureuſes, de donner au Roi celles qui peſent plus de douze grains. On a la preuve qu'ils ne ſe conforment pas ſtrictement à cette loi.

Le bézoard eſt encore une pierre qui ſe forme dans le corps des boucs & des moutons le long du golfe Perſique. Il y a apparence qu'il s'accroît ainſi que les perles par couches concentriques, qui ſe multiplient les unes ſur les autres comme ſur l'oignon. On remarque toujours au centre du bézoard quelques corps, tels que du poil, des pailles, du bois, &c. Ces corps ont ſervi de point d'appui pour la formation de ces couches. On attribue de grandes vertus à ces pierres; & c'eſt ce qui engage à en faire de factices que l'on vend fort cher.

VILLES DE PERSE.

S'il entroit dans notre projet de donner la topographie complette de la Perse, nous ne manquerions pas de faire l'énumération exacte de toutes les villes qu'elle renferme, & d'en décrire le plus grand nombre ; mais notre dessein étant seulement de donner une idée distincte de ce royaume, en rapportant ce qu'il offre de plus piquant & de plus curieux. La précision qu'exige l'exécution de cette entreprise, ne nous permet pas de nous étendre beaucoup. C'est ce qui nous engagera à indiquer en peu de mots, quelles sont les villes les plus considérables, & ce qui les rend dignes d'être connues. Il suffira d'indiquer les auteurs qui les ont décrites ; & ceux qui voudront en avoir des connoissances plus parfaites, pourront y avoir recours. Tauris, Com, Chiraz, Ispahan, Bender-Abassi sur le golfe Persique, & Derbent sur la mer Caspienne, sont les seules villes dont il sera question.

TAURIS.

La premiére de ces villes eſt remarquable par ſon étendue, par la beauté de ſes édifices, par la richeſſe de ſon commerce & par le nombre de ſes habitans, qu'on faiſoit monter ſuivant Chardin à onze cent mille (en 1672). Elle eſt bâtie à l'extrémité d'une plaine arroſée par deux riviéres aſſez conſidérables qui contribuent beaucoup à l'embellir. C'eſt la capitale de l'Azerbijan, premiére des provinces de Perſe dans l'ordre que nous avons rapporté ci-devant. On diviſe cette ville en neuf quartiers qui contiennent quinze mille maiſons, non compris les bazards dans leſquels on compte encore quinze mille boutiques. Ces bazards ſont de grandes halles couvertes, hautes de quarante ou cinquante pieds, dans leſquelles ſe tiennent les marchés. Ils ſont pour l'ordinaire placés au centre de la ville, & diſpoſés de façon qu'ils forment de longues galleries garnies de boutiques de deux côtés & auſſi ſpacieuſes que des rues.

Les caravanserais sont d'autres édifices publics qui servent à loger gratuitement les voyageurs, & qui remplacent nos hôtelleries; mais on est obligé d'y porter des lits & tout ce qui est nécessaire à la commodité du voyageur. On compte dans Tauris jusqu'à trois cent caravanserais, dont quelques-uns sont si vastes qu'il peut y loger plus de trois cent personnes. Les mosquées ou temples de la religion sont au nombre de deux cent cinquante, & ne sont pas moins magnifiques que les bazards & les caravanserais.

La grande place de Tauris est si vaste qu'on peut y ranger trente mille hommes en bataille. C'est ordinairement là que le peuple se divertit à voir des batteleurs de toutes espéces, ou des combats de lutteurs, de taureaux, de béliers & mille autres jeux de cette espéce. Plusieurs écrivains croyent que Tauris est la fameuse Ecbatane des anciens, & c'est aussi le sentiment de Chardin. Cependant il avoue qu'on ne voit, ni dans cette ville, ni aux environs, aucun monument d'une antiquité remarquable.

Cette ville célébre a essuyé bien des désastres. Elle a été renversée plus d'une fois par les tremblemens de terre; & en 1722, le 9 avril, deux cent cinquante mille de ses habitans furent engloutis par un de ces accidens. M. Otter, qui étoit en Perse en 1737, dit que depuis qu'on y a fait des canaux souterains avec des soupiraux, les tremblemens de terre n'y ont pas été si dangereux qu'auparavant. Dans le siécle dernier, les Turcs la prirent & la saccagerent trois fois. En 1727, ils l'emporterent encore d'assaut, & passerent au fil de l'épée plus de deux cent mille habitans.

COM. (*h*)

C'est une ville du premier ordre dans la septieme province appellée Irac-Agemi, située sous le trente-quatrieme degré trente minutes. On y compte, suivant Chardin, quinze mille maisons,

---

(*h*) Voyages en Turquie & en Perse, par M. Otter, I vol. chap. 20, pag. 229.

& deux mille seulement suivant Herbert; mais ce qui la rend particuliérement recommandable, c'est la mosquée de la Sainte qui passe pour être le plus beau temple de Perse. Cette Sainte prétendue est Fatmé, fille du septieme Iman appellé Mouza-Cazem. Etant morte à Com où son pere l'avoit amenée sur la fin du 2e. siécle de l'hégire, vers l'année 800 de notre ére. Les sectateurs d'Aly lui érigerent un tombeau magnifique, qui fait le principal ornement de la mosquée de la Sainte. L'or, l'argent, l'azur, l'albâtre, le marbre, le porphyre & la porcelaine ont été prodigués par-tout. Les pierres les plus précieuses décorent l'intérieur de ce temple, qui est composé de trois grandes chapelles élevées sur une même ligne. Dans la chapelle du milieu est le sarcophage de Fatmé. Il est couvert d'un drap d'or, & environné d'une grille d'argent massif de dix pieds de haut, surmontée dans les angles d'une boule d'or d'une grosseur considérable. A la voûte de l'édifice, pendent plusieurs vases d'argent à des

verges du même métal, comme les lampes de nos églises; mais qui ne servent que pour la décoration, n'y ayant jamais ni feu ni lumiere.

Les chapelles des côtés servent de sepulture à deux rois de Perse, & sont ornées avec la même magnificence que celle de Fatmé. Ce temple célébre par le mausolée de Fatmé, attire à Com depuis plusieurs siécles un nombre infini de pélerins. Quelques désastres qu'ait essuyé cette ville de la part des Turcs, ses habitans ont toujours professé le culte d'Ali avec une constance inébranlable.

CHIRAZ.

Cette ville est la capitale du Farsistan, onzieme province, & a eu ses rois particuliers. Elle est située dans une belle pleine de huit lieues de long sur quatre de large. Chardin lui donne environ deux lieues de tour; & rapporte que ce qu'il y a vu de plus singulier, c'est qu'il n'y a presque pas de maison qui n'ait un jardin, & un lieu

planté d'arbres, ce qui la fait paroître de loin comme une forêt. Ce qui eſt encore beau, ajoute-t-il, ce ſont des jardins publics au nombre de vingt, dont les arbres, ſont je crois, les plus grands de leur eſpéce que l'on voie en aucun lieu du monde. Ils ſont ſi hauts que la meilleure arquebuſe ne ſçauroit tirer à la cime, & ſi gros que trois hommes ne peuvent les embraſſer; ces arbres ſont des cyprès, des ormes. J'en ai meſuré un qui avoit plus de quatre braſſes, (20 pieds) de circonférence. Point de peuple plus ſuperſtitieux que celui de Chiraz. Il a pour les arbres un reſpect ſingulier. Il charge leurs branches de chapelets, il leur fait des offrandes; les malades y attachent des bougies allumées, & brulent de l'encens ſous leur ombrage pour recouvrer la ſanté.

A un quart de lieue de Chiraz, on voit le tombeau de Chéic-Saadi, célébre écrivain Perſan en proſe & en vers, qui vivoit il y a environ 530 ans. Ce tombeau eſt auprès des ruines d'un monaſtére fameux dont ce poëte avoit la direction. Une lieue plus loin ſont

les ruines d'un temple que les Perſans prétendent avoir été bâti par Bethſabée, mere de Salomon. Les vins qu'on recueille aux environs de cette ville, ſont les plus renommés de tout l'orient, & ſervent beaucoup à la rendre recommandable. Quelques écrivains aſſurent que Chiraz à été bati ſur les ruines de la fameuſe Perſepolis qu'Alexandre fit détruire par complaiſance pour la courtiſanne Thaïs, à la ſuite d'une grande débauche (*i*). D'autres croient que c'eſt l'ancienne Cyropolis fondée par Cyrus, dont Chiraz eſt une corruption. Mais on n'a à ce ſujet que des conjectures trop peu probables pour être ſatisfaiſantes.

ISPAHAN.

Si l'on en croit Chardin, cette capitale de l'empire de Perſe n'a pas d'égale pour l'étendue. Ce voyageur lui donne vingt-quatre mille d'Italie de circuit; ce qui fait douze lieues de vingt-cinq au degré. Du temps de ce

(*i*) Voyez le livre 5 de Quintecurce, chap. 7.

voyageur, on y comptoit un million d'habitans, cent ſoixante-deux moſquées, quarante-huit colleges, dix-huit cent caravanſerais, deux cent ſoixante & treize bains publics & trente-huit mille huit cent quarante-neuf maiſons. La ſituation de cette ville ne la rend pas moins remarquable que ſon étendue. Elle eſt bâtie dans une belle plaine arroſée de pluſieurs rivieres, & entourée de côteaux fertiles & de hautes montagnes qui la garantiſſent également des chaleurs brûlantes du midi, & des froids rigoureux du nord. Un mur de terre aſſez mal entretenu lui ſert de rempart. Il eſt ſi peu élevé que les maiſons & les jardins, qui entourent la ville, en dérobent totalement la vue. Ses rues ſont étroites, peu unies & ſi mal percées, que la vue eſt preſque bornée par-tout par les maiſons qui s'avancent hors de l'allignement. Elles ne ſont point pavées; & comme il y pleut très-rarement, c'eſt un défaut dont on ne s'apperçoit pas. D'ailleurs, dans la belle ſaiſon, on les arroſe fréquemment pour abbattre la pouſſiere. L'affluence

fluence y eſt à peu près la même qu'à Pekin dont nous avons parlé, & les perſonnes de conſidération font marcher devant elles des gens pour fendre la preſſe.

Dans le grand nombre de bazards qu'elle renferme, on diſtingue le bazard impérial, qui eſt le plus vaſte & le plus magnifique. La grande place, appellée Meidan-Schah, paſſe pour une des plus belles de l'univers. Elle eſt environnée d'un canal revêtu ſur ſes bords d'un parapet d'une belle pierre noire & luiſante, d'un pied de haut & de ſix de large. Cette grande place eſt terminée par le bazard royal & par pluſieurs édifices auſſi magnifiques, tels que la moſquée royale & une partie du palais impérial, à qui notre voyageur donne trois quarts de lieue de circuit. Le portail de la moſquée Royale eſt chargé d'or, d'incruſtations de jaſpe, d'albâtre & de différens ornemens ſinguliers, plus agréables à voir qu'aiſés à décrire.

Quant au palais impérial, on peut ſe faire une idée de la magnificence

qui y regne, par celle des temples dont nous avons parlé : nous ne nous occuperons pas de sa description, non plus que des choses précieuses qu'il renferme. Ceux à qui il restera quelque curiosité sur ces objets, pourront amplement la satisfaire dans le huitieme volume des voyages de Chardin. Pour nous, il ne nous reste plus à parler que des beautés extérieures qui embellissent encore cette capitale. De ce nombre, est un beau cours de deux mille deux cent pas de long sur cent dix de large : un large canal l'arrose dans toute sa longueur, & il est terminé par un palais superbe qui appartient aux Sophis. Six grands fauxbourgs, parmi lesquels on distingue celui de Sendel-Abad & de Julfa, qui a plus d'une lieue de long sur une lieue de large, sont encore des ornemens d'Ispahan. Etant situés au-delà du Zenderou, ces deux fauxbourgs communiquent à la ville par deux ponts magnifiques, portés sur trente-quatre arches, d'une belle pierre grisâtre. Ils sont revêtus dans le haut d'un parapet fort élevé, bâti en arcades & surmonté

d'une terraſſe revêtue de baluſtrade de pierre. Quatre pavillons aux deux extrêmités de ce pont, & deux au milieu, ſervent à l'embellir.

BENDER-ABASSI.

Cette ville eſt bâtie ſur le bord du golphe Perſique ; & dans les hautes marées, la mer vient battre ſes murailles. Elle n'eſt ſéparée de l'iſle d'Ormus que par un canal de cinq à ſix lieues de large. On la nommoit anciennement Gomron, & elle a long-temps appartenu aux Portugais ; mais un des généraux d'Abbas, premier Roi de Perſe, l'ayant emportée d'aſſaut, il lui donna le nom de Bender-Abaſſi, qui veut dire port d'Abbas. On n'y compte que quatorze à quinze cent maiſons, habitées par des Guebres, des Indiens idolâtres, des Juifs & des Chrétiens Européens. Cette place, qui eſt le plus célébre entrepôt de la mer Perſique, deviendroit, par ſa ſituation, une des plus commodes de l'univers, ſi les étrangers n'y faiſoient la triſte épreuve

que l'air qu'on y reſpire, leur eſt généralement funeſte. De dix Européens qui s'établiſſent dans ce pays dangereux, il en meurt communément neuf dans l'eſpace de dix ans. Les chaleurs de l'été y ſont ſi exceſſives, que la plupart des habitans ſe retirent pendant cette ſaiſon dans les bois & les montagnes. Outre cette incommodité, le pays eſt encore ſujet à des tremblemens de terre qui ſe font ſentir tous les trois ou quatre ans, & qui cauſent beaucoup de ravages.

DERBENT.

C'eſt la ville la plus conſidérable qui ſoit ſur la mer Caſpienne : elle eſt bâtie dans un défilé fort étroit, entre la mer & le mont Caucaſe. Il n'y a point d'autre paſſage pour aller en Tartarie, & ſa difficulté eſt la plus forte barriere que la Perſe ait de ce côté. Derbent a une lieue de long, mais elle eſt ſi ſerrée par ſa ſituation, qu'elle n'a que quatre cent cinquante pas de large. Ses murailles ſont fort hautes & fort épaiſſes, & la

ville eſt protégée par une bonne citadelle, bâtie ſur une éminence. Il ne s'y trouve aucun édifice digne d'attention. Le port de Derbent eſt très-fréquenté, & ſes habitans ſont un commerce aſſez étendu avec la Ruſſie & les autres peuples du Nord. L'opinion commune eſt que le défilé de Derbent eſt le paſſage que les anciens appelloient les Portes Caſpiennes.

RUINES DE PERSEPOLIS.

Puiſque nous avons à parler de ce qui ſe trouve de remarquable en Perſe, nous ne devons pas omettre de dire quelque choſe des ruines de Perſépolis. C'eſt un monument de l'antiquité la plus reculée, dont tous les voyageurs ne parlent qu'avec admiration. Ils conſiſtent dans les reſtes de pluſieurs édifices ſuperbes, dont le principal paroît avoir été un temple dans lequel il ſe trouve des ſouterreins remplis de tombeaux très-délicatement travaillés. Sans nous arrêter à en faire la deſcription, il ſuffira de rapporter ce qu'en

dit Chardin, qui a fait trois fois le voyage de Persépolis, pour examiner ces ruines. » A considérer premiérement, dit ce Voyageur, le plan de cet édifice, c'est le plus grand dessein que jamais architecte ait imaginé. Quelqu'idée qu'on puisse en prendre par ma description, je peux assurer que celle qu'en donne l'aspect, est au-delà de toute expression. » Car enfin je n'ai jamais rien vu de si grand ni de si magnifique. Combien de milliers d'hommes! & pendant combien de temps doivent-ils avoir travaillé! Ce n'est pas seulement ici un chef-d'œuvre, où il ne soit entré que du travail & de la peine, comme aux pyramides d'Egypte, qu'Horace a bien raison d'appeller une merveille barbare, puisqu'après tout, ce n'est qu'un amas de pierres. On voit ici un art infini de l'ordre & de l'industrie, & l'on peut dire que c'est un ouvrage digne des plus grands maîtres. Tout ce qu'on peut desirer de plus parfait dans la construction d'un édifice, tout ce qu'on peut rechercher de plus agréable & de mieux entendu,

paroît avoir été rassemblé. La place où a été posé ce monument, est une montagne de trois ou quatre lieues de long, d'une seule roche, & si dure que le ciseau n'y sçauroit presque mordre ; cette difficulté a été vaincue. S'il n'y avoit pas beaucoup de travail à aller chercher les matériaux bien loin, on s'est attaché à les couper d'une grosseur si prodigieuse, que la merveille ne fait qu'augmenter à penser comment on a pu seulement mouvoir de pareilles masses. Outre que toutes les pierres sont admirablement travaillées, elles sont jointes avec tant d'art & de propreté, qu'on a peine à en découvrir les joints, quoiqu'il y ait peut-être quarante siécles qu'elles sont en place. Quelle industrie pour élever, asseoir ces longues & lourdes colonnes si proprement sculptées. Que dirai-je de toutes ces figures si finies, si délicates & ciselées sur de la pierre plus dure que le marbre, & à une hauteur qui va en quelques endroits jusqu'à vingt & vingt-cinq toises, & qui se trouvent en si grande quantité, qu'il semble que tous les sculpteurs du

monde devoient être à cette construction. J'avoue que le dessein n'est pas par-tout bien parfait, qu'il s'y trouve des fautes contre les régles & contre la perspective. Mais, à prendre le tout en gros, il est de bon goût, grand, majestueux & très-bien exécuté. Ce qui ravit sur-tout l'admiration, c'est le travail caché dans les souterreins. La voûte que l'on y voit paroît un ouvrage incompréhensible, auquel il semble qu'il ait fallu des hommes d'une autre taille que la nôtre & d'une bien plus longue vie.»

Un ancien ambassadeur d'Espagne auprès d'Abbas, nommé Figueroa, s'explique, ainsi qu'il suit, sur ces antiquités. C'est le seul monument de l'univers où l'on voie l'antiquité dans son naturel; il surpasse toutes les autres merveilles qu'on ait vues & dont on ait oui parler.

Quant au temps où ces édifices ont été construits, c'est un point fort obscur, & sur lequel les auteurs ne sont pas d'accord. On l'attribue à Cyrus, à Assuerus qu'on croit l'Artaxercès des Grecs; à Darius & à d'autres Princes.

On peut voir une longue dissertation à ce sujet dans les voyages de Corneille, le Bruyn, *tome* 4, *page* 398. Il en résulte qu'on doit se persuader que ce monument est de la plus haute antiquité, mais qu'on ne peut dire au vrai quel en a été le fondateur. Comme la ville de Persépolis, suivant l'opinion commune, a existé non loin de ces ruines, c'est ce qui fait que les voyageurs en ont toujours parlé sous le nom de ruines de Persépolis; mais il ne reste aucune trace de cette ville, malheureuse victime de la fureur d'une prostituée.

HABITANS DE LA PERSE.

On distingue deux sortes d'habitans dans l'empire de Perse; les Guebres ou Parsis qui sont originaires des anciens Persans, & les Mahométans composés d'Arabes & de Tartares qui ont subjugué la Perse, & qui forment depuis plusieurs siécles le peuple dominant. Après avoir parlé succinctement des Guebres, nous nous arrêterons à faire connoître les Persans modernes & la forme de leur gouvernement.

GUEBRES.

Ces restes des anciens Persans sont répandus en diverses provinces, particulièrement dans celle de Kerman, aux environs du golphe Persique, & jusques dans les Indes. C'est de cette province qu'on en a tiré différentes colonnies pour les transplanter à Ispahan & en d'autres villes. Ces peuples portent le nom de Parsis aux Indes, & en Perse celui de Guebres ou Guebran, qui vient du mot Arabe *gaur*, qui signifie infidèle ou idolâtre; nom que les Mahometans donnent à tous ceux qui ne sont pas de leur religion.

Les Persans les appellent encore *Atechperes*, c'est-à-dire, adorateurs du feu; ce qui répond au mot d'ignicole sous lequel les Grecs & les Latins les désignent. Ces Guebres, hommes & femmes, sont fort basannés, & en général mal faits, avec une peau fort rude. Les hommes portent leurs cheveux & une longue barbe, avec un bonnet de laine qui ressemble beaucoup à un cha-

peau. Les femmes ſont fort groſſiérement vêtues, & je n'ai rien vu, dit Chardin, qui ſoit plus éloigné de la coquetterie. La couleur brune ou de feuille morte eſt fort du goût de toute la nation, peut-être comme étant la plus conforme à leur condition qui eſt très-miſérable. Tous ſont ouvriers, manœuvres, & ſur-tout adonnés à l'agriculture & au jardinage. Ce Voyageur ajoute qu'il n'en a pas vu un ſeul qui vécût ſans rien faire, ou qui profeſsât les arts libéraux ou le commerce.

Ces Parſis ont les mœurs douces & ſimples. Ils vivent tranquillement ſous l'obéiſſance de leurs anciens qu'ils choiſiſſent pour magiſtrats, & qui ſont confirmés dans leurs fonctions par le gouvernement Perſan. La religion de ces peuples eſt très-reſpectable par ſon antiquité. Quoiqu'ils aient ſouvent changé de maîtres, ils ont toujours conſervé le même culte depuis près de quatre mille ans.

PERSISME.

Ce culte conſiſte à adorer le feu, &

on croit communément que Zoroaſtre en fut l'inſtituteur. Les Orientaux donnent le nom de Zerdouſt ou Zerdouch à ce célébre légiſlateur qui vivoit, ſuivant leur chronologie, environ treize cent ans après le déluge. Les Guebres ne s'accordent pas ſur l'endroit qui fut ſa patrie. Les uns le font naître dans l'Inde, à la Chine; d'autres dans la Chaldée, dont Babylone étoit la capitale. Ils en font un homme divin ſur lequel ils rapportent beaucoup de fables. Ils aſſurent qu'il reçut du Ciel un livre où étoient écrites la religion qu'il prêchoit & les ſciences qu'il enſeignoit. Les Mahométans attribuent le même honneur à Mahomet, & pourroient bien avoir emprunté cette idée des Guebres.

Le ſentiment général ſur le perſiſme eſt qu'il avoit lieu long-temps avant la naiſſance de Zoroaſtre, & que ce philoſophe ne fit que l'épurer en aboliſſant différentes pratiques ſuperſtitieuſes dont il étoit altéré, & en établiſſant les lumieres de la religion naturelle. Il s'attacha ſur-tout à donner une notion rai-

ſonnable de la Divinité. Il enſeignoit que l'Etre-Suprême eſt éternel, ſouverainement indépendant, créateur & conſervateur de l'univers; que ſa juſtice n'a pas plus de bornes que ſa ſageſſe, & que ſa clémence eſt ſi parfaite que nul pécheur ne doit déſeſpérer de ſa miſéricorde. Il reconnoiſſoit auſſi un génie mal-faiſant, nommé Ahriman, auteur de tout mal, & qu'il prétendoit avoir été créé pour donner plus d'éclat à la gloire de l'Etre-Suprême. L'empire d'Ahriman s'étendoit ſur les ténèbres. Zoroaſtre reconnoiſſoit l'immortalité de l'ame, & admettoit des peines & des récompenſes dans une autre vie. Selon ce légiſlateur, l'ame après la mort étoit tranſportée ſur un pont, où deux anges peſoient ſes crimes & ſes vertus. Si celles-ci emportoient la balance, l'ame paſſoit librement le pont, & arrivoit dans le royaume de lumiere pour y jouir d'une félicité parfaite. Dans le cas où les crimes étoient les plus peſans, l'ame étoit précipitée du haut du pont dans un gouffre obſcur, & livrée à des peines ſans fin.

De toutes les vertus, celle qu'il recommandoit le plus particuliérement, étoit la charité, & une extrême attention à éviter le plus petit mal. Avant son arrivée en Perse, les Ignicoles n'avoient point de temples. Ils faisoient des sacrifices en plein air sur le haut des montagnes, qui consistoient à allumer sur un autel des feux qu'on entretenoit ensuite perpétuellement aux mêmes lieux. Zoroastre ordonna à ses disciples d'allumer ces feux dans des especes de chapelles, afin de pouvoir les conserver avec plus de facilité. Ces endroits, que les Grecs ont nommés *pyræa* ou temples de feu, furent d'abord sans autels, & sans autres ornemens que quelques lampes, devant lesquelles le peuple récitoit ses prieres. Dans la suite, on bâtit des temples plus considérables, & on y érigea des autels destinés à entretenir le feu sacré. Après l'établissement de ce culte extérieur, Zoroastre institua aussi une hiérarchie nouvelle. Il partagea les ministres de sa religion en deux classes. La premiere fut composée de ceux qui avoient des

fonctions ſupérieures, & dont la dignité approchoit de celle de nos évêques, & il leur donna le nom de Mubad. La seconde, comprenoit tous les autres prêtres inférieurs qui portoient le nom de *Mugh* ou *Magh*, d'où eſt dérivé celui de Mage ſi ſouvent employé dans l'ancienne hiſtoire des Perſans. Ces deux ordres eccléſiaſtiques étoient ſoumis au Mubad Mubadan, qui étoit le chef de la religion & le grand-prêtre de la nation. Zoroaſtre exerça lui-même cet emploi.

Les régles que ce pontife preſcrivit à ſes prêtres ſont admirables, & mériteroient d'être ſuivies par les miniſtres de toutes les religions. Il recommanda aux ſupérieurs de s'appliquer à ſe rendre auſſi eſtimables par leur ſçavoir que par leurs vertus; de ſe ſervir eux-mêmes, autant pour n'être pas ſouillés par l'impureté des autres, que pour donner l'exemple de l'humilité à leurs inférieurs. De ne point ſe regarder comme les propriétaires des tributs que leur payoient les laïcs, mais ſeulement comme les tréſoriers des pau-

vres, comme les aumôniers du Tout-Puissant, qui se sert de leur ministere pour distribuer aux malheureux les libéralités des riches : d'éviter le faste, de fuir le monde, de partager leur temps entre la priere & l'étude de la religion, de s'étudier à acquérir des connoissances, parce qu'ils sont faits pour instruire les hommes : de faire la guerre aux vices, sans égard pour le rang & les personnes ; & de n'avoir enfin jamais d'autre crainte que celle de déplaire à l'Etre-Suprême.

Aux simples prêtres, il leur ordonna de ne se jamais mêler d'aucunes affaires temporelles, d'être continuellement & uniquement occupés des fonctions de leur état, de ne point convoîter les richesses des laïcs, de pardonner les injures à l'exemple du Dieu bienfaisant dont ils sont les ministres ; d'observer fidélement la lithurgie prescrite, & d'apprendre aux peuples à s'y conformer dans ses prieres ; & enfin d'avoir sans cesse devant les yeux la sainteté de leur état, & de ne rien faire qui pût y déroger.

Le grand-prêtre prescrivit aussi des points de discipline, des préceptes particuliers pour les laïcs. Il les exhorta à ne perdre jamais de vue la pudeur qu'il leur montre, comme un préservatif contre tout péché : 2°. à avoir une crainte continuelle des jugemens de Dieu : 3°. à veiller sans cesse sur ses actions, & à n'en faire aucune sans s'être demandé à soi-même si elle est bonne ou mauvaise ; à regarder le premier objet qu'ils rencontrent le matin comme un témoignage des bienfaits de Dieu, à l'en glorifier & le remercier, à avoir attention de se tourner vers le soleil en priant pendant le jour, & vers la lune si c'est la nuit.

Zoroastre périt dans la suite à la prise de Balk (k), où il avoit établi sa résidence. Un Roi de Turkestan s'étant emparé de cette ville, fit massacrer le prophête & 70 prêtres de sa secte. Tous les temples furent renversés, & le feu sacré fut éteint dans le sang des ministres qui l'entretenoient.

[a] Ville du pays des Tartares Usbecks, sur les frontieres de Perse.

On a porté différens jugemens sur ce personnage célébre. Plutarque, Porphyre, Dion, S. Chrysostôme & d'autres anciens écrivains, en ont parlé avec éloge. Quelques écrivains Chrétiens & Mahométans en disent beaucoup de mal. On a prétendu qu'il avoit inventé la magie, & qu'il avoit eu des conférences avec les démons. Le docteur Prideaux a décidé hardiment que c'étoit un imposteur. Les auteurs Anglois de l'histoire universelle (*l*) sont de tous les écrivains ceux qui en ont parlé avec le plus d'impartialité, & leur sentiment nous paroît assez judicieux pour mériter d'être rapporté.

Ils le regardent comme un homme éclairé, un philosophe vertueux qui s'efforce de détruire les erreurs de l'idolâtrie, & de ramener ses contemporains à la simplicité de la religion na-

---

[*a*] Tome IV, pag. 51. Ces écrivains ont donné un abrégé de sa vie, & prétendent que le culte du feu, qu'ils appellent magisme, a précédé le temps d'Abraham. Leur opinion est fondée sur un passage tiré du livre de Job.

turelle. Il leur apprit à ne regarder le feu qu'ils adoroient, que comme le symbole de la Divinité, & à ne diriger leurs hommages vers cet élément que comme l'image du Créateur universel. S'il accrédita la doctrine des deux principes, ce fut sans doute par ménagement pour les opinions reçues. Mais il nia que ces deux principes fussent co-éternels & égaux en pouvoir. Il enseigna même que Dieu s'étant servi des hommes pour dompter ahriman, pouvoit l'exterminer; mais qu'il avoit mieux aimé lui faire grace & le laisser regner un certain temps, après lequel il devoit être, lui & tous ses partisans, renfermés dans une prison obscure. Ce systême, pour expliquer l'origine du mal, est-il donc si absurde? Pouvoit-il imaginer rien de mieux pour calmer les terreurs que ce mauvais génie pouvoit inspirer à ses disciples, sur-tout étant privé des lumieres de la révélation? Y a-t-il quelque chose dans ses préceptes, dans ses idées, sur l'unité de Dieu, sur sa toute-puissance, sur les peines & les

récompenſes futures, *&c.* qui ſente le langage d'un magicien ou d'un impoſteur ſuſcité par l'enfer pour ſuborner les hommes? S'il mit un peu de manége dans ſa conduite, s'il feignit des viſions, s'il parut opérer des prodiges, c'eſt, qu'à l'exemple de quelques légiſlateurs, il ſe crut obligé de tout mettre en œuvre pour mettre en vigueur les loix qu'il vouloit établir: connoiſſant le cœur humain, il ſentit que pour le ſubjuguer plus ſûrement, il falloit employer les reſſorts puiſſans du merveilleux & du ſurnaturel. Une des plus graves accuſations qu'on porte contre lui, c'eſt d'avoir permis les mariages inceſtueux des fils avec leurs meres, des freres avec les ſœurs, & des peres avec leurs filles; mais ces mariages criminels avoient lieu avant lui. Ils avoient été inſtitués chez les Aſſyriens, par reſpect pour la mémoire de Sémiramis, il les trouva établis chez les Perſes; qui ſçait s'il ne fit pas de grands efforts pour extirper ces abus, ou ſi ſa mort prématurée ne lui enleva pas la faculté d'y réuſſir?

Quoiqu'il en ſoit de cette diverſité d'opinions ſur le fondateur du perſiſme, rien n'eſt plus honorable à ſa mémoire que la conſtance des Guebres à ſuivre les loix & la lithurgie qu'il leur a preſcrites, malgré les révolutions arrivées en Perſe. Nous devons obſerver ici que les Mages, qui étoient les prêtres de ce culte, jouiſſoient anciennement de la plus haute conſidération, non ſeulement en Perſe, mais dans tout l'orient. De leur college, on tiroit des Rois, des miniſtres, des magiſtrats, & toute la nobleſſe de l'empire y étoit élevée.

La religion des Guebres actuels conſiſte, ainſi que nous l'avons dit, à adorer le feu. Mais le culte qu'ils rendent à cet élément n'eſt que relatif & non pas direct, c'eſt-à-dire, qu'ils le regardent comme le ſymbole de la Divinité; ils ont grande attention de n'y rien jetter qui puiſſe en altérer la pureté. Par une ſuite de leurs principes, le ſoleil & la lune ont part à leurs adorations, parce que ces aſtres leur paroiſſent les plus beaux ouvrages du Créateur, & appro-

cher beaucoup de la nature du feu.

Les Arabes & les Tartares ayant détruit la plupart des pyrées publics, le plus grand nombre des Guebres se trouve réduit à faire ses prieres devant des feux domestiques. Il n'y a que peu d'endroits qui renferment encore des temples & des chapelles où le feu sacré soit entretenu. Le principal pyrée est dans la province de Kirman, sur une montagne où il se trouve une nombreuse communauté de prêtres qui instruisent des étudians.

Les Guebres ont plusieurs jeûnes d'obligation, & célébrent tous les ans six fêtes solemnelles, chacune de cinq jours, en mémoire des six saisons que Dieu employa à créer le monde. La loi de leur chef ne leur interdit aucune espèce d'aliment; & bien loin de penser comme les Indiens, qu'il n'est pas permis de tuer les insectes & autres animaux, ils croient que c'est une action agréable à Dieu, parce que ces méchantes créatures, suivant eux, ne peuvent avoir été produites que par un auteur malfaisant. C'est témoigner de la com-

plaiſance pour lui que de ſouffrir ſes productions ; & au contraire les détruire, c'eſt marquer l'averſion qu'on lui porte. Ils ont beaucoup de mépris & d'horreur pour Alexandre, & ne parlent de lui, dit Chardin, que comme d'un brigand né pour troubler l'ordre de l'univers, & pour la deſtruction du genre humain. Ils penſent de même ſur le compte de Mahomet, & le placent, ainſi qu'Alexandre, à la tête des plus mauvais princes. Ils ſe perſuadent, avec raiſon, que leurs malheurs viennent d'eux, & c'eſt ce qui anime leur reſſentiment contre la mémoire de ces Souverains.

La loi des Guebres ne leur permet qu'une ſeule femme, ils ne peuvent la répudier & en prendre une autre que dans le cas où elle eſt ſtérile pendant les neuf premiéres années du mariage. Ils ne ſe marient qu'avec des perſonnes de leur religion, & cet uſage ne leur eſt pas particulier : on remarque que toutes les religions font un précepte à leurs ſectateurs de ne s'unir qu'à des perſonnes de même croyance

& de même culte. Les funérailles de leurs morts ſont fort ſinguliéres, ils n'ont pas l'uſage de les brûler ni de les enterrer; mais ils les expoſent à l'air au dedans d'une grande tour de trente-cinq pieds de haut ſur quatre-vingt-dix de large, laquelle leur ſert de cimetierre, les prêtres qui ſont chargés de obſéques hiſſent le cadavre au haut de la tour, & le deſcendent enſuite en le traînant le long d'un petit eſcalier tournant autour des murs intérieurs de cette tour. Le cadavre étant arrivé au rès de chauſſée, on l'étend ſur le dos les bras croiſés ſur la poitrine & le viſage découvert ſur un eſpéce de matelat, la tête appuyée ſur un couſſin; tous les morts ſans diſtinction d'âge, de ſexe ni de qualité ſont ainſi couchés avec leurs habits, & fort ſerrés; on met près d'eux du vin, une taſſe, un couteau, des viandes & quelques fruits. Nous finirons le détail des cérémonies funébres des Perſes, par rapporter la priere qu'ils font pour les mourans, & que toute ſociété chrétienne pourroit adopter. O Seigneur tout-puiſſant,

tout-puissant, tu nous a défendu de t'offenser, &c ; cet homme néanmoins a péché contre toi. Ta loi nous ordonne de faire le bien, & cependant il a fait le mal. Tu nous a commandé de te rendre le culte qui t'est dû, & cet homme a négligé tes commandemens: ô Dieu miséricordieux, cet homme est mort, pardonne-lui ses péchés, ses négligences, & daigne l'appeller à toi.

PERSANS.

Leurs Portraits. Leurs Logemens.

En général, les Persans sont assez bien de taille, de figure, & beaucoup mieux que les Arabes & les Tartares dont ils tirent leur origine. On a vu que les Guebres, qui sont les anciens naturels de Perse, sont laids & malfaits ; il en est de même des Persans modernes qui habitent des provinces éloignées & voisines de l'Inde, où ils ne s'allient qu'entre eux ; ce qui fait qu'ils différent peu de leurs ancêtres. Mais dans le reste du royaume, le sang

Perſan a été beaucoup embelli depuis trois cent ans, par le mêlange de celui des Georgiens & des Circaſſiens. Il n'y a preſque pas un homme de diſtinction qui ne ſoit Georgien ou Circaſſien par ſa mere. Les harans ou ſerrails n'étant remplis que de femmes de ces nations, ce ſont ces alliances qui ont répandu des agrémens dans les deux ſexes de Perſe. Les hommes ſont grands, bien faits, d'une conſtitution robuſte & d'un teint fort coloré. Les femmes ont une phyſionomie agréable, la peau belle, des yeux noirs & vifs, un teint délicat & animé. Elles ſont avec cela enjouées, affables, paſſionnées pour les plaiſirs, & uniquement ſages par la contrainte rigoureuſe dans laquelle on les tient.

Ainſi que tous les Orientaux, les Perſans n'ont pas d'autres vêtemens qu'une chemiſe, un caleçon, une veſte ſur laquelle ils mettent une robe qui tombe juſqu'à mi-jambe. C'eſt dans cette robe & cette veſte ſur-tout qu'ils font éclater leur opulence & le goût qu'ils ont tous pour le luxe & l'oſten-

tation. La fréquentation des Européens leur a fait aſſez récemment adopter l'uſage des bas, & ils en portent de drap. Beaucoup de gens du commun ſuivent encore l'ancienne méthode, qui conſiſte à ſe couvrir les jambes avec une longue bande de toile qui ſe roule depuis le pied juſqu'au genou : leurs ſouliers ſont de maroquin en forme de pantoufles avec un talon haut & étroit, garni d'une lame de fer ou de cloux. Leur coëffure eſt un turban qui eſt plus haut & plus majeſtueux que celui des Turcs. Ils ſe raſent les cheveux ainſi que la barbe, excepté à la lévre ſupérieure, où ils en laiſſent croître pour former des mouſtaches. Il faut convenir, dit M. Hanwai, député en Perſe par les négocians Anglois en 1742, que les Perſans obſervent avec ſoin la décence & la propreté, tant dans leurs maiſons que dans leurs habits ; de ſorte que les plus pauvres d'entre eux ne ſe laiſſent jamais voir, dit le traducteur, avec une déchirure ou des haillons (*a*).

[*a*] Voyez le troiſiéme volume des Voyageur

Les femmes portent, ainſi que les hommes, des veſtes, des caleçons & des robes; mais ces habillemens ont plus de longueur. Leur coëffure eſt très-ſimple, & conſiſte à partager leurs cheveux en différentes treſſes, dont l'extrêmité eſt garnie de pierreries ou d'autres ornemens d'or & d'argent, & à les laiſſer flotter négligemment ſur leurs épaules. Les femmes mariées ont en outre la tête couverte d'un bandeau diſpoſé en triangle, & auſſi enrichi de pierres précieuſes. Les filles, au lieu de ce bandeau, portent de petits bonnets d'une forme particuliere, & c'eſt ce qui les diſtinguent des femmes mariées. Les unes & les autres mettent ſur cette coëffure un voile qui tombe ſur les épaules, & une eſpece de guimpe qui leur cache le ſein. Lorſqu'elles ſortent, elles ajoutent, par-deſſus tous ces ajuſtemens, un autre grand voile dans lequel elles s'enveloppent, & elles ſe couvrent encore le viſage d'un petit

---

modernes; traduits & abrégés par M. de Puyſieux, pag. 233.

qui eſt travaillé en rezeau à la hauteur des yeux. Tout ce que le deſir de plaire a fait inventer de plus ſûr & de plus agréable, tout ce que l'opulence a de plus éclatant & de plus magnifique, eſt ici mis en uſage par les femmes avec une ſorte de profuſion. Des aigrettes de diamans, des colliers à triple rang de perles, des anneaux enrichis de rubis, des bracelets d'un grand prix, des bagues ſans nombre, des chaînes d'or ou de perles, auxquelles ſont ſuſpendues des boëtes richement travaillées & remplies de parfums, ſont encore des ornemens du beau ſexe Les princeſſes du ſang Royal ont ſeules la permiſſion de porter un poignard à leur ceinture.

Toutes les maiſons de Perſe ſont bâties de brique, & fort éloignées d'avoir l'éclat extérieur des nôtres. Elles n'ont d'ailleurs que le rez-de-chauſſée, ou tout au plus un étage, ainſi que dans tout l'Orient. Les palais ne ſe reconnoiſſent qu'à la hauteur des murailles qui en forment l'enceinte, & qui ſont ſi élevées que Chardin dit n'en avoir

jamais vues de pareilles. Le bois étant fort cher dans toute la Perſe, les édifices ſont terminés par une voûte ou un dôme , & il n'y a pas de pays au monde, ſuivant ce voyageur, où l'on en voie d'auſſi hardis & d'auſſi beaux, & où il y ait des ouvriers auſſi habiles & auſſi adroits dans ce genre de conſtruction. La beauté des maiſons Perſanes eſt d'avoir des portes & des croiſées qui regnent du haut en bas d'une chambre, de façon qu'étant aſſis au-dedans, on ſoit auſſi expoſé à l'air qu'au dehors. L'hyver étant fort court, la chaleur très-conſidérable, & l'air ſec & pur, c'eſt ce qui rend ce goût, pour les appartemens ouverts, convenable en Perſe. Les ſerruriers & les charpentiers n'entrent pour rien dans la conſtruction de ces maiſons. Les portes des appartemens, les chaſſis des croiſées roulent ſur deux morceaux de bois qui ſont l'office de pivots, & qu'on agence dans un des jambages. Ces ſortes de pivots s'introduiſent dans un trou percé dans le haut & le bas des traverſes de la porte ou de la croiſée. C'eſt ainſi que

ſont faites toutes les portes en Orient, & on prétend que le fameux temple de Salomon n'en avoit pas d'autres. Il n'y a pas non plus de ſerrures de fer à ces portes. On y met des cadenats ou des ſerrures toutes de bois, ainſi que la clef. Les gens riches ont des carreaux de verre à leur chaſſis, & les autres en ont de toile cirée tranſparente, ou ſimplement d'une étoffe claire. Tous les Perſans ſont fort jaloux d'avoir une maiſon en propriété, qu'ils bâtiſſent eux-mêmes. Ils diſent à ce ſujet, qu'il y a autant de différence à ſe bâtir une maiſon, ou à en prendre une toute bâtie, qu'à ſe faire faire un habit, ou à en acheter un tout fait : ceux qui ont un domicile à loyer, ſont obligés d'en payer le prix chaque jour, ou au plus chaque ſemaine.

L'intérieur de ces maiſons conſiſte en différentes chambres, qui n'ont d'autres meubles que des tapis ſur leſquels on étend de petits matelats qui ſervent de ſiege. Chez les grands, les planchers ſont couverts d'un feutre épais, ſur lequel on met un tapis magnifique.

Les matelats, disposés au tour de la salle pour servir de siege, ont de riches couvertures de velours ou de brocards, & sont garnis de carreaux épais contre lesquels on s'appuie. D'espace en espace, il y a de grands vases d'argent qui servent de crachoirs.

La sobriété est ici une vertu, ainsi qu'à la Chine & dans toute l'Asie. C'est dans le climat & le tempérament qu'en est la source. Les habitans d'un pays où l'on ne trouve ni la même variété, ni la même abondance d'alimens qu'en Europe, où loin d'aiguiser son appétit par l'exercice & d'autres moyens, on semble ne chercher qu'à l'amortir par l'usage continuel du tabac à fumer, par l'opium, par des liqueurs froides & assoupissantes, doivent nécessairement être plus sobres & plus tempérans que nous. Les Persans ne font que deux repas, à peu près aux mêmes heures qu'on les fait en Europe, & ne restent ordinairement qu'une demi-heure à table. En général, ils ne mangent jamais de viandes qu'à souper. L'eau est la boisson ordinaire de ces

peuples, ſur-tout le matin. Quant au ſoir, on prend du ſorbet, liqueur compoſée de jus de citrons & d'autres acides, d'eau-roſe, de ſucre & d'eau. Ils ont encore différens autres breuvages rafraîchiſſans, faits avec des bourgeons de ſaule, mêlés à une décoction de pavots, & à d'autres ſimples que produit leur pays. Le caffé eſt auſſi fort commun en Perſe, & en uſage longtemps avant qu'il eût été apporté en Europe. Il ſe trouve en Perſe, comme en France, beaucoup de maiſons publiques où l'on va prendre cette liqueur, & où l'on voit raſſemblés des prêtres, des poëtes, des nouvelliſtes & des oiſifs de toute eſpèce qui viennent y promener leur ennui & carreſſer leur pareſſe. Les généraux, les miniſtres y ſont cenſurés en toute liberté. Le gouvernement n'y trouve point à redire, par la raiſon, dit Chardin, que ne s'occupant que des actions des hommes, il s'embarraſſe peu de leurs vains diſcours. Les décoctions de pavots ſont ſi agréables aux Perſans que, malgré les efforts du gouvernement pour les proſcrire, à

cauſe de ſes effets pernicieux, il n'a jamais pu y parvenir. Quelques exemples qu'il y ait que l'opium, n'importe de quelle façon il eſt préparé, altere viſiblement la ſanté, en abrutiſſant les ſens, & en atténuant également le corps & l'eſprit par l'irritation qu'il cauſe dans le genre nerveux, ces peuples ſont toujours paſſionnés pour cette drogue, & la prennent en décoction, en pilules, ou la mêlent au tabac qu'ils fument. Le Mahométiſme interdit aux Perſans, ainſi qu'à tous ſes ſectateurs, comme l'on ſçait, le vin & les liqueurs fortes; mais il en eſt en Perſe de cette défenſe, comme ailleurs, de bien d'autres qui impoſent des privations. La loi exiſte : tout le monde la connoît, & convient des avantages de ſon exécution, mais perſonne ne l'obſerve.

Les repas de cérémonie ſe font le ſoir, & les convives doivent être raſſemblés dès neuf à dix heures du matin. On ſert alors une colation legere, & l'intervalle qui la ſépare du ſouper, eſt rempli à fumer, à prier Dieu, à faire la converſation, ou à chanter,

&c. Le ſouper ſe fait à cinq à ſix heures, & la façon de le ſervir eſt directement oppoſée à la nôtre. Il conſiſte, pour l'ordinaire, en trois ſervices; le premier, de fruits & de confitures; le ſecond, de viandes rôties; & le troiſiéme, de potages & de viandes bouillies. On préſente tous les plats au principal des convives; & c'eſt de lui que le maître-d'hôtel reçoit l'ordre de les diſtribuer à toute l'aſſemblée. Le fils, ou le plus proche parent du maître de la maiſon, fait dans les feſtins les fonctions de maître-d'hôtel. Dans tous les temps, les Perſans boivent à la glace, & il y a peu de pays où les glacieres ſoient plus communes, & la glace à meilleur marché.

Uſages civils, & Fêtes publiques.

Quel que ſoit le cérémonial uſité ici dans les viſites, il n'approche pas de celui de la Chine. Si des inférieurs vont rendre viſite à un grand ſeigneur, on les fait paſſer dans une ſalle où on leur préſente du tabac & du caffé en l'atten-

dant. Dès qu'il arrive, chacun se leve & reste debout, sans faire d'autre mouvement que celui de s'incliner très-bas pour répondre à la legere inclination de tête que le seigneur fait en entrant. Il s'assied & invite par signes les assistans à suivre son exemple. Lorsqu'il se leve, tout le monde se retire. Entre égaux, le visité ne s'asseoit & ne se leve qu'après les visitans. Ce seroit une incivilité à un maître de maison d'offrir son siege à quelqu'un. Mais le comble de l'honnêteté & de la considération, est d'aller s'asseoir au-dessous de celui qui rend visite.

Le salut ordinaire des Persans consiste à incliner la tête, ou à porter la main à la bouche. L'usage de se découvrir la tête n'a pas plus lieu ici qu'à la Chine, & ce seroit manquer de respect de paroître tête nue. La civilité dans le stile épistolaire est prescrite par des usages anciens. Il y a des titres pour chaque condition, une méthode pour tous les états, & différentes sortes de papier rélatif aux personnes & aux dignités.

Les ambassadeurs sont traités avec

la plus grande diſtinction : on les défraie avec éclat : on affecte de prolonger leur ſéjour le plus que l'on peut, avant de les introduire devant l'Empereur, pour avoir occaſion d'étaler à leurs yeux les richeſſes & la magnificence de cette cour.

Les Perſans célébrent annuellement pluſieurs fêtes, dont la plus fameuſe eſt celle qu'ils appellent *Nauruz*. Elle tombe au commencement de l'année ſolaire, & elle eſt d'une inſtitution fort ancienne. Quelques heures avant que le ſoleil entre dans le ſigne du belier, les aſtronomes du palais s'aſſemblent pour obſerver le moment de l'équinoxe. Eſt il arrivé, un grand bruit de tymbales, de cors & de trompettes, accompagné de décharges d'artillerie, l'annonce au peuple, & c'eſt le ſignal des réjouiſſances publiques. Cette fête dure huit jours, & ce ſont autant de jours conſacrés au plaiſir & à l'allégreſſe. Par-tout on rencontre des danſes, des feux de joie, des comédies, des ſpectacles de tout genre. Il eſt des lieux marqués pour la promenade, où

le concours eſt prodigieux, & où les grands ſe font voir, accompagnés de la pompe la plus éclatante. C'eſt à qui ſe ſurpaſſera : tout le monde, même les gens de la plus vile condition, ſe piquent d'être habillés de neuf dans ces jours ſolemnels. Le premier jour de cette fête, tous les grands ſeigneurs & les officiers de la couronne vont ſaluer l'Empereur, & ſont obligés de lui faire un préſent qui ne peut être au-deſſous de cinq à ſix mille livres, & qui en vaut juſqu'à trente & quarante mille. Le Prince, de ſon côté, donne de magnifiques étrennes à toutes les dames de ſon ſerrail, & fait diſtribuer des gratifications aux eunuques. Tous les jours il y a un dîner ſomptueux au palois pour toute la cour. Après le dîner les ſeigneurs ſe retirent chez eux, & vont recevoir, à leur tour, les ſoumiſſions de leurs inférieurs qui ne manquent pas de les accompagner de préſens, ainſi qu'il eſt d'uſage. Outre les préſens qu'on ſe fait réciproquement dans le cours de cette fête, la veille de ſon arrivée, on s'envoie des œufs

peints & dorés, & l'Empereur lui-même en diſtribue cinq à ſix cent.

SCIENCES DES PERSANS.

Il n'y a pas de peuple qui ait plus de goût pour les ſciences & plus de vénération pour les ſçavans. Point de condition, point d'état, point d'occupation qui détourne du penchant naturel qui porte ce peuple à l'étude. Les artiſans, les payſans, les gens les plus pauvres ſçavent lire, & s'occupent de livres qu'on ne les ſoupçonneroit ſeulement pas de connoître. Le nom d'étudiant n'eſt jamais ridicule ici, & des gens d'un âge avancé ſe font un honneur de le porter. On en voit de quarante, de cinquante & de ſoixante ans aller prendre leçon avec des livres & un porte-feuille ſous le bras, & une écritoire à la ceinture. Souvent un homme qui vient de prendre leçon va la donner à ſon tour, & devient maître, de diſciple qu'il étoit une heure auparavant. Perſonne ne rougit d'ignorer, & tout le monde ſe fait gloire

d'apprendre. Les personnes de la plus haute distinction, & revêtues des emplois les plus élevés, gardent la qualité d'étudiaut, qu'ils expriment par le mot de *taleb-elin*, c'est à dire, amateur de science. Ils ont différens degrés de sçavans, qu'ils appellent *molla-akond* & *mouch-tehd*. Les deux premiers noms se donnent aux régens & aux ministres de leur religion; mais celui de *mouch-tehed* marque la plus haute réputation de sçavoir & de vertu. Ce n'est point un degré si facile à acquérir. C'est un titre dont le peuple est seul dispensateur, & qu'il n'accorde qu'à un homme qu'il regarde avec respect, & dont les décisions passent pour autant d'oracles auxquels il seroit impie & dangereux de résister. Suivant les Persans, un *mouch-tehed* doit être saint & sçavant, autant qu'il est possible de l'être. Sa sainteté doit consister à être sans reproche du côté du monde; & son habileté à sçavoir soixante & douze sciences qu'ils ne désignent pas, plus profondément qu'aucun autre homme: à répondre sur le champ à toutes

les difficultés proposées, à avoir plus de disciples que personne, & à posséder enfin l'estime générale, sans restriction, *nemine contradicente.* On juge bien que le titre de *mouch-tehed* n'est pas commun. Heureux le siecle, disent les Persans, qui en produit deux ou trois dans sa durée.

LANGUES USITÉES EN PERSE.

Malgré l'avidité générale de tous les Persans pour le sçavoir, il y a très-peu de véritables sçavans, & les sciences sont, pour ainsi dire, encore au berceau. Ils commencent leurs études par les langues usitées & qui sont le Persan, le Turc & l'Arabe. Toutes les personnes de considération sçavent ces trois langues : les dames les apprennent & ne peuvent ignorer surtout les deux premieres sans être exposées à ne pouvoir converser librement. Le Persan est le langage dominant, celui de la poësie & des ouvrages d'esprit. Le Turc se parle à la cour & dans les armées ; & l'Arabe est la langue sçavante dans laquelle sont écrits

tous les livres de religion & des sciences abstraites.

La langue Persanne, qui est un dialecte de l'Arabe, n'est pas fort ancienne : on en fixe l'origine au temps de l'établissement du Mahométisme. Elle s'est enrichie de plusieurs expressions empruntées du langage des peuples qui se sont successivement emparés de la Perse, tels que les Arabes, les Tartares & les Turcs. On y trouve encore quelques termes Grecs, Latins, comme on en voit aussi dans les langues Allemande, Françoise, Espagnole & Angloise. La langue Persanne a vingt-huit lettres, toutes consonnes, excepté trois auxquelles cette raison fait donner le nom de lettres de repos. Les voyelles ordinaires ne sont que de petites lignes de différente forme, qui se placent dans l'écriture comme nos accens. Les figures de l'alphabet sont moins variées que les nôtres, parce qu'un même caractere compose plusieurs lettres, selon le nombre & la situation des points dont on l'accompagne. Par exemple, une ligne courbe, telle que celle-ci, ⌣ est un

B Persan. Le même, figuré avec deux points dessus, est un J : avec trois points, c'est un P. Ces points causent une très-grande difficulté à la lecture, parce que ne se trouvant pas toujours placés avec exactitude, on ne sçait à quel caractere ils appartiennent.

Quant à la langue Arabe, on la regarde communément comme un dialecte de l'Hébreu. Les Arabes au contraire soutiennent que l'Hébreu lui doit son origine, & qu'Ismaël est l'inventeur de leur langage. Au reste, l'affinité qui se trouve entre ces deux langues, laisse croire qu'elles peuvent fort bien être dérivées d'une même source. Il y a peu de langue aussi harmonieuse, aussi énergique que l'Arabe ; & sûrement il n'en est aucune qui soit aussi abondante. Un même objet est désigné par autant de termes qu'on y joint d'idées différentes. Chardin rapporte que l'Arabe est composé de douze millions trois cent cinq mille quarante-deux mots ; que l'histoire parle d'un Prince Arabe qui avoit fait composer un dic-

tionnaire ſi conſidérable de cette langue, qu'il falloit ſoixante chameaux pour le porter. On a vu, à l'article de la Tartarie Chinoiſe, que l'Arabe a mille termes pour déſigner un chameau, le même nombre pour une épée, cinq cent pour un lion, deux cent pour le lait & quatre-vingt pour le miel, quatre cent pour rendre le mot calamité, &c. L'Arabe eſt la langue ſçavante des Perſans, des Turcs & de tous les peuples Mahométans qui l'étudient, comme en Europe on étudie le Grec & le Latin.

La maniere d'écrire des Perſans eſt d'aller de droite à gauche, & de donner un peu de courbure à leurs lignes. L'art de l'imprimerie leur eſt inconnu, & ils n'ont d'autres livres que ceux qu'ils font tranſcrire à la main; auſſi le nombre des copiſtes eſt-il très-conſidérable. C'eſt une profeſſion aſſez honorée, mais médiocrement lucrative. Leurs livres ſont compoſés de feuilles collées les unes à la ſuite des autres, & roulées dans toutes leur longueur. Les feuilles ont quelquefois quinze ou vingt aunes,

& ne portent point d'écriture ſur leur revers. Ils ont auſſi des manuſcrits compoſés de différentes feuilles volantes, marquées par des chiffres, & raſſemblées pour former des volumes qui ſont toujours fort groſſiérement reliés.

ETUDES DES PERSANS.

Dès que les Perſans ſçavent les langues dont nous venons de parler, ils s'adonnent à la lecture des livres ſacrés, & paſſent enſuite à l'étude des ſciences profanes, telles que la rhétorique, la philoſophie, l'arithmétique, la poëſie, la géographie & l'hiſtoire. Ils poſſédent aſſez bien la premiere de ces ſciences, & tout le monde ſçait combien ils ſont recherchés en figures, hardis dans leurs métaphoree & dans leurs expreſſions, ils appellent la rhétorique, l'art de parler par excellence, ou ſeulement l'art de parler. Ils mêlent des vers à leur proſe, ſans que ce ſoit une irrégularité.

Philosophie, Histoire naturelle, Métaphysique, Théologie, Géographie, Arithmétique, Algébre & Astronomie.

La philosophie d'Aristote est la seule qu'ils connoissent, & ils sont grands partisans de ses ouvrages, dont ils ont des traductions commentées par Avicenne, Coja, Nessir, Abousaied-Aly & d'autres docteurs. Averroës leur est peu connu, parce qu'il vivoit en Espagne. Pour ce qui est de la physique & de l'histoire naturelle, les connoissances qu'ils en ont sont très-superficielles.

Leur métaphysique & leur théologie sont confondues ensemble; leurs théologiens sont divisés entre eux & disputent perpétuellement sur différens points qui sont de pure spéculation. Rien n'est plus borné que leur géographie, & le ciel leur a été plutôt connu que la terre. Tout ce qu'ils sçavoient de cette science avant la fréquentation des Européens, se bornoit à croire que le globe terrestre nageoit sur l'eau comme une orange, & que son hémisphere inférieur

étoit conséquemment inhabitable. A présent, ils divisent la terre en plusieurs mondes, qui ont chacun des habitans. C'est ce qui fait qu'ils donnent à leur Roi le titre de soleil du monde, & des mondes. Ils connoissent la division des degrés de latitude & de longitude ; mais leur calcul à cet égard n'est rien moins qu'infaillible. L'opinion du vulgaire est que l'Europe est une petite isle de la mer du Nord, où l'on manque de bien des choses nécessaires à la vie ; raison pour laquelle ils s'imaginent que ses habitans sont obligés de courir le monde pour se procurer les biens qu'ils ne trouvent pas dans leur patrie.

L'arithmétique, l'algébre des Perssans sont une science fort étendue, & dans laquelle les Arabes ont été anciennement nos maîtres. Aujourd'hui nous les avons surpassé. Leur maniere de calculer est beaucoup plus embarrassée que la nôtre ; & leurs tables de réduction, quoique très-sûres, n'ont pas le degré de précision & de clarté qui se trouve dans les méthodes d'Europe.

Ils ne connoissent d'astronomie que

celle de Ptolomée ; & cette ſcience n'eſt encore chez eux que ce qu'elle a été ſi longtemps en Europe, un chemin pour parvenir à l'aſtrologie judiciaire. Tout ſe régle en Perſe par l'influence des aſtres, comme chez les anciens Romains, par le vol des oiſeaux & l'appétit des poulets ſacrés. Que Newton, Caſſini, Halley euſſent paru en Perſe, on ne les auroit pas écoutés, à moins qu'ils ne ſe fuſſent mêlés de prédire. Point de peuple plus ſuperſtitieux & plus entiché de magie que les Perſans. Il n'y a pas un ſeul homme qui ne porte ſur lui des amulettes, des taliſmans, qui conſiſtent en quelques paſſages de l'alcoran, gravés ſur des pierres précieuſes, ou écrits ſur de petits morceaux de papier, pour ſe prémunir contre les mauvais deſſeins de leurs ennemis, & ſe mettre à l'abri des effets des ſortileges. Le Roi a ſes aſtrologues, qu'on conſulte ſur toutes les choſes importantes, & leur chef a cent mille livres d'appointemens. Chardin (*a*) dit que le gouvernement dé-

[*a*] Tome 5, page 78.

penſoit de ſon temps (en 1672) quatre millions en aſtrologues.

MEDECINE.

La médecine eſt un art très-honoré en Perſe; mais il eſt, comme chez tous les peuples ignorans, une pratique d'expérience, réduite en préceptes, ſans aucune connoiſſance de l'anatomie. Les médecins Perſans ſuivent la méthode de Galien, & ne s'attachent qu'à connoître & à ordonner les ſimples & les drogues que produit leur pays. Il ne leur eſt pas permis de voir le viſage des femmes qu'ils viſitent. Ils s'accoutument à juger des maladies par l'obſervation du poux, ou par l'inſpection des urines. Mais en général, les médecins Perſans ne ſont pas plus habiles que ceux de la Chine, & ſont, comme eux, apoticaires-droguiſtes (*a*). L'uſage de la ſaignée ſe pratique, quoique

[*a*] Voyez le cinquiéme volume de ces Mêlanges, pag. 96 & ſuivantes.

assez rarement, & c'est la seule opération chirurgique qu'ils sçachent faire. Le mal vénérien est la plus commune de toutes les maladies ; & si l'on en croit Chardin, la moitié des habitans en est infectée ; des enfans de sept à huit ans ressentent les tristes effets de ce mal impur. Personne ne sçait le traiter, & quiconque en est affligé, le garde toute sa vie. La chymie est aussi connue des Persans ; mais ils ne la pratiquent que pour la faire servir à la magie, ou pour y chercher la pierre philosophale. On est infatué de cette chimere en Perse, encore plus qu'en Europe, & l'on s'y ruine en aussi peu de temps.

HISTOIRE. CHRONOLOGIE.

Les Persans ne cultivent pas beaucoup ces deux sciences. Ils n'ont presque aucune notion de l'histoire de leurs voisins, & ne connoissent que très-imparfaitement celle de leur propre pays. Leurs annales ne commencent à avoir quelque certitude que depuis la naissance de Mahomet. Leur chronolo-

gie eſt remplie des erreurs les plus groſſieres, & les ſiecles y ſont confondus de la maniere la plus pitoyable.

Ils ont cependant des hiſtoriens qu'ils reſpectent beaucoup, & dont les ouvrages ſont fort eſtimés; mais on les lit peu, & perſonne ne s'attache à rectifier les fautes qui s'y rencontrent. Ils ont auſſi une hiſtoire des Rois en vers, appellés le *Chanahmé ;* c'eſt une excellente piéce de poëſie, qui a, dans tout l'Orient, autant de réputation que l'Odyſſée & l'Éneïde en ont en Europe. *Ferdous* de *Tous*, qui vivoit au commencement du cinquiéme ſiécle de l'ére Mahométane, c'eſt-à-dire, en 1222, eſt l'auteur de cet ouvrage, & paſſe pour avoir été quarante ans à le compoſer. Il contient ſoixante-ſix mille diſtiques que le Prince, alors regnant, lui payoit un gros d'or fin chacun.

Poëſie, Apologues, Maximes & Sentences.

Anciennement, ſuivant les Perſans, les premiers philoſophes de l'Orient

étoient auſſi poëtes, & mettoient leur morale en vers pour la rendre plus aimable & plus aiſée à apprendre. C'eſt encore aujourd'hui l'uſage de ne traiter en vers que tout ce qui concerne la véritable philoſophie. De tous les temps la poëſie a fait les délices de la nation, & c'eſt une partie de littérature dans laquelle ils excellent. Un eſprit gai & délié, une imagination vive & féconde les rend naturellement poëtes. Ils font entrer la poëſie par-tout, même dans leur converſation, ſe perſuadant qu'elle donne de la grace aux penſées, & qu'elle ſert à les imprimer plus facilement dans la mémoire. Ils ont des vers de différente meſure, de rimés comme les nôtres, d'autres cadencés comme les vers latins, & des piéces compoſées d'un nombre de vers limité qu'il n'eſt pas permis d'excéder. La poëſie entre dans tous les feſtins & les autres divertiſſemens. Des muſiciens liſent ou récitent à haute voix des morceaux de différens poëmes, où ſont conſacrées les actions mémorables des hommes célebres. Chardin aſſure que

les musiciens ont une modulation si agréable, une harmonie si pénétrante, qu'elle est sensible à ceux même qui n'entendent pas la langue Persanne. Il fait ensuite le parallele de cette poësie à la nôtre, & donne tout l'avantage à la premiere par la sublimité des images & par la pompe des expressions. Le même voyageur assure qu'il n'est point permis aux femmes de s'appliquer à la poësie, & cite à ce sujet un proverbe qui ne passera pas pour galant en France. *Si la poule veut chanter comme le coq, il faut lui couper la gorge.* Les plus fameux poëtes Persans sont Afez & Sady.

Plusieurs sçavans pensent que l'apologue a pris naissance parmi ces Orientaux, & que les fables qu'on attribue à Ésope appartiennent à un philosophe de Perse, nommé Locman. Ils ajoutent que les Grecs conviennent eux-mêmes d'avoir eu les Orientaux pour maîtres dans ce genre d'écrire. Myrcon, historien Persan très-fameux, fait Locman contemporain de David; mais l'opinion la plus vraisemblable,

eſt qu'il a vêcu ſous le regne de Cyrus ; mort cinq cent vingt-neuf ans avant J. C.

Comme Mahomet a fait l'éloge de ce fabuliſte dans ſon alcoran, c'eſt ce qui porte les Mahométans à en faire plus de cas que de tout autre, & à prendre dans ſes apologues des ſujets de morale ſur leſquels ils font de gros commentaires. Les fables de Locman ſont, à très- peu près les mêmes que celles d'Éſope. C'eſt ce qui fait croire à quelques écrivains que ces deux hommes n'étoient qu'un même perſonnage connu ſous deux noms différens. M. de Voltaire, dont le jugement doit aſſurément être d'un très-grand poids en fait de poëſie, dit que celle des Perſans eſt noble, & que leurs fables ſont ingénieuſes (*a*).

Les maximes, les ſentences, les apophtegmes ſont un genre dans lequel les Perſans ont encore excellé. Notre

---

(*a*) Eſſai ſur l'Hiſtoire générale des Nations, tome 13, *in*-8o. page 266

Voyageur en a recueilli un assez grand nombre. Nous allons en transcrire quelques-unes de celles qui nous ont paru les plus sensées & les plus ingénieuses.

Qui veut passer pour sage, doit éviter que les femmes aient du pouvoir sur son esprit.

Un homme peut passer pour sage, lorsqu'il cherche la sagesse ; mais c'est un sot s'il croit l'avoir trouvée.

Le sçavant connoît l'ignorant, parce qu'il l'a été ; mais l'ignorant ne peut connoître le sçavant, parce que jamais il n'a été sçavant.

L'ignorance est une *rosse* qui fait broncher celui qui la monte, & qui rend ridicule celui qui la mene.

Un sçavant interrogé comment il avoit acquis tant de science, il répondit : en demandant sans honte ce que je ne sçavois pas.

Quand l'estomach est vuide, le corps devient esprit ; & quand il est rempli, l'esprit devient matiere.

Un sçavant banni est cent fois plus estimable qu'un ignorant pensionné.

La patience est un arbre dont la ra-

cine eſt amere, & dont les fruits ſont doux.

L'aumone eſt le ſel des richeſſes; ſans ce préſervatif, elles ſe corrompent.

Qui augmente ſes expériences, acquiert de la ſcience : qui augmente ſa crédulité, multiplie ſes erreurs.

Le ſçavant ſçait & apprend encore; l'ignorant ne ſçait pas même ce qu'il doit apprendre.

Le fou a le cœur ſur la langue; le ſage retire ſa langue auprès du cœur.

Votre ſecret eſt votre eſclave, ſi vous le gardez; mais vous êtes ſon eſclave, ſi vous le laiſſez échapper.

Deux ſortes d'hommes ſont toujours miſérables : celui qui cherche & ne trouve point; celui qui trouve & n'eſt pas content.

La félicité humaine conſiſte à faire du bien à ſes amis, & à ſouffrir le mal de ſes ennemis.

Le plus grand malheur de la pauvreté eſt le mépris : le principal avantage des richeſſes, c'eſt la conſidération.

Trois ſortes de gens ſe haïſſent mortellement, & cependant ſe font politeſſe ; les femmes, les courtiſans & les diſciples d'un même maître.

A un Roi juſte, le peuple lui ſert de gardes.

La colere commence par la fureur, & finit par le repentir.

Etre bon envers les méchans, c'eſt être cruel envers tous les hommes.

Moins le ſoleil ſe montre, plus il eſt deſiré.

Un ſage donnoit ce conſeil à ſes enfans en mourant. Apprenez toutes les ſciences pour leſquelles vous aurez du goût, à l'exception de ces trois-ci, l'aſtrologie judiciaire, la chymie & la controverſe. La premiere, ne ſert qu'à multiplier les chagrins de la vie ; la ſeconde, à conſumer ſes biens ; & la troiſiéme, à perdre la religion.

Le préſent d'un homme généreux eſt un véritable don : celui d'un homme intéreſſé eſt une demande.

Trois motifs portent à rechercher le monde ; les honneurs, les richeſſes & les plaiſirs. Vivez retiré, vous acquer-

rez de l'honneur : contentez-vous de ce que vous poſſédez, vous voilà devenu riche ; mépriſez le monde, vous aurez atteint le vrai plaiſir, qui eſt le calme.

ARTS LIBÉRAUX.

Il s'en faut bien que la muſique Perſane ſoit auſſi parfaite que la poëſie, & elle ne mérite pas de nous arrêter. Il ſuffira de dire qu'elle entre pour beaucoup dans la compoſition des opéra Perſans, qui ſont auſſi mêlés de danſes, ſans cependant les rendre bien admirables pour des Européens. Ces ſpectacles ſe repréſentent dans les places publiques & dans les maiſons particulieres où il y a quelque cérémonie extraordinaire. Ces deux arts, la muſique & la danſe, ſont ici généralement mépriſés, & un honnête homme ſeroit deshonoré pour les exercer.

Ces peuples ont à peu près toutes les ſortes d'inſtrumens que nous avons, & quelques autres qui leur ſont propres, mais qui n'ont rien de bien particulier.

La ſculpture, la peinture ſont encore au berceau. La religion s'oppoſe aux progrès du premier de ces arts; parce qu'elle défend de faire en relief aucune repréſentation humaine. Quant au ſecond, ils n'ont aucune connoiſſance de la perſpective & de la diſtribution des jours & des ombres. Leurs figures ſont eſtropiées, & leurs deſſeins de mauvais goût. Ils ſont plus habiles dans la peinture des fleurs & des moreſques, dont l'invention eſt due aux Arabes. Ils ne peignent preſque jamais à l'huile. Tout ce qu'ils font eſt en miniature, & leurs couleurs ont beaucoup d'avantage ſur les nôtres par la fraîcheur & l'éclat. On a vu, par la deſcription de leurs édifices, que leur architecture recherche moins la magnificence que la commodité dans les logemens. Tout ce qu'en dit Chardin, fait préſumer que cette ſcience n'eſt pas plus perfectionnée que les autres.

Arts manuels & Manufactures.

Tous les Aſiatiques n'eſtimant les

arts que rélativement à leurs besoins, ils les pratiquent tels qu'ils les ont, & s'embarrassent peu d'y faire des découvertes. A l'exception de l'horlogerie & de l'imprimerie, qui sont inconnues aux Persans, tous les arts en usage parmi nous sont exercés par ces peuples. Ceux dans lesquels ils réussissent le mieux, sont la broderie d'or & d'argent, la préparation des cuirs, la pyrothecnie ou la composition des feux d'artifice. Ils ont aussi des verreries, des manufactures de porcelaine, qui n'est pas moins estimable que celle de la Chine; d'autres d'étoffes de soie, de laine, de poil de chevre & de chameau. Ils travaillent la soie avec beaucoup d'adresse, & nulle part on ne voit des étoffes d'un aussi grand prix. On distingue parmi ces dernieres une sorte de drap d'or fort épais, qu'ils appellent *machmeli-zerbaf*, dont l'aune de France vaut plus de mille écus. Ces beaux tapis connus sous le nom de tapis de Turquie, parce qu'on les croit fabriqués dans cette contrée, viennent originairement de la province de Kerman,

ſeptiéme province de Perſe, & peuvent donner une idée générale de l'adreſſe des ouvriers Perſans.

Exercices & Jeux des Perſans.

En général, ces peuples excellent dans tous les exercices qui exigent de l'agilité & de la vigueur. Les jeunes gens riches ſont inſtruits de tous ceux qui ont le maniement des armes pour objet, ou qui concernent l'art de bien monter à cheval. La lutte eſt l'exercice du peuple. Les villes un peu conſidérables, les grands ſeigneurs entretiennent des troupes de lutteurs pour leurs plaiſirs. Il ſe trouve encore dans toutes les provinces un grand nombre de ſauteurs, de voltigeurs ſur la corde, de joueurs de gobelets & d'autres charlatans adroits, qui ſemblent autant de ſorciers aux yeux du peuple & des ſots.

Les jeux de récréation ſont le trictrac, les échecs & quelques autres qu'ils ont appris des Turcs; mais il eſt défendu par la religion d'y jouer de l'argent.

C'eſt avoir aſſez parlé des ſciences, des arts & des exercices pratiqués en Perſe. Nous allons nous occuper des religions qui y ſont établies, & de-là paſſer à un précis leger des révolutions qu'a eſſuyées ce gouvernement. La forme de ſon adminiſtration terminera l'hiſtoire de cet Empire.

Religions de Perse.

Le Mahométiſme eſt la religion dominante. Elle eſt aſſez connue pour nous diſpenſer d'en parler. Tout le monde ſçait que les Turcs & les Perſans, quoique profeſſant la même religion, ne ſont pas d'accord ſur tous les points. C'eſt ce qui va faire le ſujet d'une courte explication.

MAHOMÉTISME.

Secte d'Aly.

Mahomet, lors de l'inſtitution de ſon culte, avoit pour coadjuteurs Abubeker, dont il avoit épouſé la fille,

Aly, qui étoit ſon gendre, Omar & Othman. Après ſa mort, les deux premiers perſonnages ſe diſputerent la gloire de lui ſuccéder. Abubeker l'emporta ſur ſon rival, & prit la qualité de *Calife*, qui ſignifie *vicaire du Prophête*. Cependant Aly conſerva toujours des partiſans & des prétentions au Califat. Abubeker ne vécut que trois ans, & Omar lui ſuccéda. Ce fut ſous le regne de celui-ci que la Perſe tomba ſous la domination des Arabes vers l'an 15 de l'hégire & 636 de notre ére.

Othman remplaça enſuite Omar, & fut maſſacré au bout de 12 ans, Aly fut enfin reconnu Calife par les deux partis l'an 655. Pendant le regne d'Omar, l'alcoran avoit offert quantité de paſſages, dont l'obſcurité avoit embarraſſé le peuple. Ce Pontife & Aly avoient été conſultés ſéparément ; & chacun, à ſa maniere, avoit donné des interprétations différentes qui avoient été adoptées par leurs ſectateurs. De-là naquirent deux ſectes, dont l'une fut appellée Sunni & l'autre Chia. Celle-ci

est répandue principalement en Perse. L'autre est la religion des Turcs, des Mogols & de la plus grande partie des peuples Musulmans. Les Chias regardent Aly comme le légitime successeur de Mahomet, traitent Abubeker, Omar & Othman d'usurpateurs. Ils ne peuvent entendre leurs noms sans frémir. Les Sunnistes ne prononcent celui d'Aly qu'avec indignation. La politique sçait tirer avantage de cette diversité de sentimens, & la fait servir à ses intérêts. Dans toutes les guerres que la Cour de Perse a contre les Turcs, elle ne manque pas d'insinuer à ses soldats qu'ils ont à combattre les ennemis du nom d'Aly, & leur promet la récompense due aux martyrs. Les prêtres, les moines de la secte d'Aly, animés par leur intérêt, bien plus que par le bien public, & craignant de voir anéantir leur secte, n'oublient pas de souffler le feu de cette animosité religieuse. On retrouve à cette occasion le même esprit de fureur, les mêmes moyens qui furent jadis mis en usage pour porter nos crédules ancê-

tres aux fatales croiſades. Les Turcs, de leur côté (*a*), s'excitent par le même eſprit, & tout n'aboutit qu'à faire répandre le ſang en plus grande abondance. Les uns & les autres s'imagi-

---

(*a*) Abbas I ayant déclaré la guerre aux Turcs en 1609, le Grand Muphti fulmina contre les Perſans un décret dans lequel il les déclaroit hérétiques, abominables, cloaques de toute ſorte d'impuretés & de péchés, les plus inſolens & les plus barbares ennemis du Mahométiſme. Le Pontife concluoit en ces termes. En vertu de l'autorité que j'ai reçue de Mahomet, & à cauſe de vos méchancetés, je déclare qu'il eſt permis à tous les croyans, de quelque nation qu'ils ſoient, de vous tuer & de vous exterminer. Si celui qui tue un Chrétien fait une choſe agréable à Dieu, celui qui tue un Perſan en fait une qui a mérite une récompenſe ſoixante & dix fois plus grande. J'eſpere de la Majeſté Divine, qu'au jour du jugement, elle vous métamorphoſera en ânes, pour ſervir de monture aux Juifs; & que cette miſérable nation, qui eſt le mépris de l'univers, vous menera au trot en enfer. Abbas, pour ſe venger de ces inſultes, fit, à ſon tour, excommunier les Turcs par le Grand-Prêtre d'Aly, & celui-ci rendit avec uſure aux Turcs, les imprécations que leur Pontife avoit exhalées contre ſon peuple. *Voyez le mercure hiſtorique de 1700, tome I, p. 288.*

nent, que plus ils tueront d'ennemis, plus ils seront agréables à Dieu & à son prophête Mahomet. Rien, sans doute, ne fait plus de honte à la raison humaine, & n'inspire plus de compassion pour ces peuples, infortunées victimes de la superstition. Mais on trouve de ces funestes exemples chez toutes les nations. Pour peu qu'on réfléchisse sur ces événemens, on ne peut s'empêcher de gémir en voyant que les querelles les plus horribles, les guerres les plus féroces ont leur source dans la chose qui est la plus particuliérement destinée à établir le calme & la tranquillité dans les cœurs & les esprits.

Il est encore plusieurs points sur lesquels les Turcs & les Persans sont divisés, & qui sont de peu d'importance. Par exemple, les Turcs prétendent que la priere du Vendredi doit se faire publiquement & en commun. Le Grand Seigneur, le Grand-Mogol ne manquent jamais de se rendre à la mosquée ce jour-là. Les Persans pensent que cela ne se doit pas, & qu'on peut prier en particulier. Le Roi & les grands

de Perſe ne vont que rarement aux moſquées. Les premiers reprochent encore aux Perſans de ne ſe point laver totalement les pieds, de couper leur barbe, de porter un ruban pointu au lieu de le porter rond, & d'avoir des vêtemens de couleur verte, qui eſt, ſelon eux, une couleur conſacrée à Mahomet, & permiſe à ſes ſeuls deſcendans.

On célébre en Perſe un grand nombre de fêtes conſacrées à la mémoire de Mahomet & de ſes deſcendans. Une des plus célébres, eſt celle inſtituée en l'honneur d'Haſſan & Hoſſein, tous deux fils d'Aly, qui ſouffrirent le martyre pour la ſecte de leur pere.

Tous les miniſtres de la religion ont des charges & des dignités affectées à leur profeſſion. Avant le regne d'Abbas, l'état eccléſiaſtique étoit ſoumis à un ſouverain Pontife, appellé Sedre - Moukoufat; mais le Roi ſupprima cette place, & en partagea les fonctions entre deux miniſtres, dont l'un eut l'adminiſtration des moſquées Royales & des biens donnés aux tem-

ples par les Souverains. L'autre fut chargé de la direction des autres moſquées, & de tous les biens légués par les particuliers. Ces deux Prélats épouſent ordinairement des filles du ſang Royal. La troiſiéme dignité eccléſiaſtique eſt celle d'un miniſtre qui a la qualité de chef de la loi.

Le Cady eſt encore un juge eccléſiaſtique qui décide des affaires rélatives aux teſtamens, aux contrats de mariage & aux actes de divorce. La place de Mufti eſt la quatriéme des dignités. Il n'eſt pas révéré ici comme en Turquie, où il eſt le chef ſuprème de la religion. Sa puiſſance eſt fort bornée en Perſe ; ſes fonctions ſe réduiſent à expliquer quelques points difficiles de l'alcoran, ſes déciſions réglent les jugemens des magiſtrats. On a ſoin de choiſir un homme doux & propre à ſe plier aux vués du gouvernement.

Tous ces miniſtres de la religion Mahométanne ont chacun leur tribunal, & prennent connoiſſance de toutes les affaires qui s'y portent, ſoit eccle-

siastiques, soit civiles; ils ont même si fort empiété sur la jurisdiction séculiere, qu'ils sont presque les seuls administrateurs de la justice. Pour autoriser leur usurpation, ils disent que le pouvoir suprême & législatif n'appartient, de droit divin, qu'à un prophête, que Dieu, dans tous les temps, a gouverné son peuple par des hommes revêtus de ce caractere sacré, tels qu'Abraham, Moïse, Samuel, David, Salomon & leurs successeurs. Ils ajoutent que les séculiers ont enlevé par la force ce droit aux ecclésiastiques, & que la sainteté des devoirs de ces derniers, leur détachement des choses temporelles répondent de l'excellence de leur administration & de l'équité de leurs jugemens. Tous les biens de la religion Persane sont administrés par les deux Pontifes dont nous avons parlé. A l'exception de leur emploi, qui vaut deux cent mille livres de rente, les plus riches bénéficiers ne peuvent avoir plus de dix à douze mille livres de revenu. Le Souverain nomme à tous les bénéfices, les sujets

que les pontifes lui présentent. Les ſimples prêtres portent le nom de Mollah. Par un préjugé contraire à une bonne adminiſtration, & enfanté par la ſuperſtition, les biens eccléſiaſtiques paſſent pour ſacrés : l'état ne peut ni les confiſquer, ni les charger d'impôts.

Le fameux Nader-Cha s'écarta cependant de cette loi. Après ſon uſurpation, il dépouilla les temples d'Iſpahan & leurs miniſtres, de la plus grande partie des revenus qui en dépendoient.

Outre les deux grandes ſectes de Chia & de Sunni, qui diviſent les Mahométans, il y en a de moins nombreuſes, dont les membres diſputent ſur les mots, & ne méritent pas d'être tirées de leur obſcurité.

Le Soufiſme, le Sabeiſme, le Judaïſme, le Chriſtianiſme & le Perſiſme, ſont des religions qu'on trouve encore en Perſe.

Le Soufisme.

Suivant l'opinion la plus commune, l'Arabie a vu naître dans ſon ſein la religion du Soufiſme vers l'an 210 de

l'hégire, 825 avant J. C. sous le Califat de Mamon, prince célébre par son amour pour les sciences, qui amena parmi ses sujets le goût de la philosophie, d'où s'ensuivit le réfroidissement de leur dévotion. L'on croit qu'un nommé Abousaïd en est l'instituteur. Ses disciples furent, on ne sçait pourquoi, appellés Soufis, & c'est de-là qu'elle tire son nom. Leurs dogmes se maintiennent en Perse depuis plus de neuf cent ans. Ils consistent à n'admettre dans l'univers qu'un seul être invisible, infini, dont tout ce qui existe est une émanation & une modification; c'est à peu près le dieu de Spinosa. Ces sectateurs ont différens jeûnes très-rigoureux, pendant lesquels ils sont perpétuellement en oraison, ne dorment que quelques heures, & ne prennent que très-peu d'alimens toutes les vingt-quatre heures. Après une pareille retraite, ils s'excitent à l'enthousiasme à force de danser en rond, en se tenant en grand nombre par la main. La défaillance, qui succéde à cet exercice violent, passe pour un extase mystique

pendant lequel ils prétendent communiquer intimement avec Dieu. Au reste, ils sont fort tolérans, & leur sentiment est que la vraie religion ayant principalement pour but de maintenir la paix & l'union dans les sociétés, il ne faut pas effaroucher le peuple en s'élevant avec trop de chaleur contre les opinions reçues, qu'il vaut mieux lui laisser ses erreurs que de l'en tirer aux dépens de son repos. Pour ne point troubler l'ordre public, ils observent les purifications & les autres points de discipline prescrits par l'alcoran, dont les mysteres leur paroissent avoir un sens allégorique, qui est le seul qu'ils admettent. Ils ne condamnent aucune religion, & leur maxime est de regarder tous les hommes comme les enfans d'un pere commun & les sujets d'un même Prince.

LE SABEISME.

On croit que c'est la plus ancienne religion du monde, & qu'elle a pris naissance dans la Chaldée ; mais son auteur est ignoré.

Ceux

Ceux qui professent cette religion, sont appellés Sabis par les Persans. On les nomme aussi Chrétiens de S. Jean, parce qu'ils reconnoissent S. Jean-Baptiste pour leur premier Apôtre. M. de Voltaire en a parlé sous le nom de *Sabéens*, & dit qu'ils n'ont jamais connu l'Evangile (*a*). Leur religion est un mêlange d'idolâtrie, de judaïsme & de christianisme, joint à quelques visions empruntées de l'alcoran & des livres de Manès. Leur livre sacré qui renferme tous leurs dogmes, s'appelle Divan. On y trouve que Dieu est corporel, & qu'il a un fils nommé Gabriël; que les Anges & les démons ont aussi des corps, qu'ils se marient & engendrent leurs semblables. Cette espèce de bible enseigne une foule d'absurdités sur la création du monde, sur la chûte du premier homme, sur les récompenses éternelles après la mort, & les peines dont ils supposent la durée propor-

[*a*] Essai sur l'histoire des Nations, tome 1; chap. 120, pag. 201. *in*-8°.

tionnée à l'expiation des péchés (*a*).

Ces espèces de Chrétiens ne reconnoissent point J. C. pour Dieu, mais pour un Saint & un Prophête du premier ordre. Tous les ans ils sont obligés de se faire baptiser par leurs prêtres ; & il y a, à cette occasion, une fête solemnelle qui dure cinq jours. Ne connoissant ni le Fils ni le Saint-Esprit, ce baptême se fait au nom de Dieu seulement, ainsi qu'ils prétendent que saint Jean l'a fait. Le principal office de cette religion est de sacrifier une poule, & ce droit est réservé aux seuls prêtres. Ils se rendent sur le bord d'une riviere, revêtus d'habits sacerdotaux. Le sacrificateur prend la poule, se tourne vers l'Orient, lave la victime & lui coupe le cou en levant les yeux au ciel, & proférant ces paroles : *Que cette chair purifie tous ceux qui en mangeront* ; en-

---

[*a*] Voyez le sixiéme volume des voyages de Chardin, pag. 317, les voyages de Tavernier & l'histoire des religions du monde, tome 2, page 756.

ſuite on la diſtribue aux aſſiſtans. Chaque année, on immole auſſi un bélier. Ainſi que les Juifs, ils ſont fort ſcrupuleux ſur le choix de leurs alimens, & ne ſe nourriſſent que des animaux qu'ils ont tués eux-mêmes. Ils n'ont point d'autres fêtes que le Dimanche, la fête de ſaint Jean-Baptiſte, de Zacharie, de ſainte Elizabeth; & cette fête ſolemnelle de leur baptême dont nous avons déjà parlé. Leurs jeûnes ne ſont ni auſſi auſteres, ni auſſi fréquens que chez les Chrétiens grecs.

Le clergé des Chrétiens de S. Jean eſt compoſé de prêtres & d'évêques, & ces dignités ſont héréditaires. Ces fonctions ſont annexées à certaines familles à l'excluſion de toutes les autres: auſſi les eccléſiaſtiques ſe marient pour perpétuer leur miniſtere; mais s'ils épouſoient une fille qui ne fût pas vierge, leurs enfans ne pourroient leur ſuccéder dans leurs fonctions ſacrées. Lorſqu'un évêque veut initier ſon fils au ſacerdoce, il le préſente au peuple aſſemblé qui approuve ſon deſſein par ſes acclamations; enſuite le peuple le préſente à

son pere, qui lui impose les mains, & le voilà consacré. Si c'est un simple prêtre présenté par son pere, il se rend à la tête du peuple, chez l'évêque qui le consacre. L'habit ecclésiastique est une robe blanche avec une maniere d'étole rouge. Les cérémonies du mariage des Sabéens ne sont pas moins singulieres que toutes celles que nous venons de décrire. Les parens de l'époux, accompagnés d'un prêtre, vont trouver la future lui demander si elle est vierge, & la faire jurer de cette vérité. La femme du prêtre la visite ensuite & rend son témoignage. Tout étant favorable, on mene la fille, avec son futur, au bord d'une riviere, & on les baptise l'un & l'autre. Cette cérémonie finie, le prêtre les ramene au logis de l'époux. Lorsqu'ils en sont à cinquante pas, celui-ci prend sa femme par la main, la mene à la porte de sa maison, puis la ramene à l'endroit où il lui a pris la main, & ainsi sept fois de suite, après quoi ils entrent tous deux dans la maison. Le prêtre les fait asseoir l'un près de l'autre, & leur approche la tête l'une

contre l'autre en récitant de longues prieres. Il cherche ensuite, dans un livre de divination, le moment heureux pour la consommation du mariage; il l'indique aux époux, & les envoie mettre à profit sa prédiction.

Après cette exécution, les mariés vont trouver l'évêque, devant lequel le mari jure d'avoir trouvé sa femme vierge. Ce prélat les baptise encore, & met le sceau à leur mariage, en leur passant des anneaux aux doigts. Dans le cas où la mariée a fait un parjure, & où le mari ne convient pas de la virginité de sa femme devant l'évêque, son mariage n'est point ratifié par celui-ci. C'est alors une infamie, parce que c'est la preuve qu'on a une femme qui n'est pas vertueuse. Ils ne peuvent prendre des femmes que dans leur tribu, & la loi leur en permet plusieurs; mais la répudiation est défendue. Tous les Sabéens sont artisans, & se trouvent en plus grand nombre dans les provinces occidentales de la Perse. Ils choisissent toujours des endroits voisins des rivieres, & menent une vie tranquille & ignorée.

LE JUDAISME.

Ceux qui professent le Judaïsme se croient descendus de ces anciens Hébreux que les Assyriens transporterent en Médie & à Babylonne, environ six cent ans avant J. C., après les avoir fait esclaves. Ce peuple est misérable en Perse comme partout ailleurs, & répandu en différentes provinces où il fait le métier de courtier, de marchand de vin, *&c.* Quelques-uns professent la médecine empyrique & l'astrologie judiciaire. Au milieu du siécle dernier, les Juifs du Mazandran, quatriéme province de Perse, ayant entendu parler de Zabathei-Lévi, qui se donnoit en Turquie pour le Messie, abandonnerent leurs maisons, cesserent tous leurs travaux, & refuserent de payer aucun tribut, par la raison que leur libérateur étoit arrivé. Le gouverneur de cette province, où ils étoient en grand nombre, parut ne pas faire attention à cette espèce de révolte; mais il déclara aux chefs de

la Synagogue que, si le Messie qu'ils attendoient ne paroissoit pas dans trois mois à la tête d'une armée de cent mille hommes, il les forceroit de payer deux cent tomans, outre le tribut ordinaire, ce qui fait neuf mille livres de notre monnoie. Le Messie ne parut point; les Juifs payerent, & reprirent leurs travaux accoutumés.

On nous a donné un précis de la vie de ce Messie: nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de le rapporter ici. Il sera d'autant plus agréable, qu'il est consigné dans un de ces ouvrages rares & hardis, attribué avec assez de vraisemblance, à M. de Voltaire, dont on retrouve souvent les sentimens & les expressions (*a*).

Zabathei-Lévi étoit né dans Alep. Il débuta par prêcher sur les grands chemins & au milieu des campagnes, où les Turcs se moquoient de lui pendant que ses disciples l'admiroient. Il paroît qu'il

---

[*a*] Dictionnaire philosophique, au mot Messie, *in* 8°. page 276.

ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la nation juive, puisque les chefs de la synagogue de Smyrne porterent contre lui une sentence de mort; mais il en fut quitte pour la peur & le bannissement. Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en consomma aucun, disant que cela étoit au-dessous de lui. Il s'associa un nommé Nathan-Lévi: celui-ci fit le personnage du prophête Elie qui devoit précéder le Messie. Ils se rendirent à Jérusalem; & Nathan y annonça Zabathei-Lévi, comme le libérateur des nations. La populace juive se déclara pour eux; mais ceux qui avoient quelque chose à perdre les anathématiserent.

Lévi, pour fuir l'orage, se retira à Constantinople, & de-là à Smyrne. Nathan-Lévi lui envoya quatre ambassadeurs qui le reconnurent & le saluerent publiquement en qualité de Messie: cette ambassade en imposa au peuple, & même à quelques docteurs qui déclarerent Zabathei-Lévi Messie, & Roi des Hébreux. Mais la Synagogue de Smyrne condamna son Roi à être empalé.

Zabathei se mit sous la protection du Cady de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le peuple Juif; il fit dresser deux trônes, un pour lui, & l'autre pour son épouse favorite. Il prit le nom de Roi des Rois, & donna à Joseph Lévi, son frere, celui de Roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'empire Ottoman comme assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la liturgie juive le nom de l'Empereur, & à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles. Les Juifs publierent qu'on n'épargnoit sa vie que parce que les Turcs sçavoient bien qu'il étoit immortel. Le gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguerent pour visiter leur Roi, leur Messie prisonnier, qui, dans les fers, conservoit toute sa dignité, & se faisoit baiser les pieds.

Cependant le Sultan, qui tenoit sa cour à Andrinople, voulut faire finir cette comédie. Il fit venir Lévi, & lui dit que s'il étoit le Messie, il devoit être invulnérable; Lévi en convint. Le

Grand-Seigneur le fit placer pour but aux fléches de ses Icoglans ; le Messie avoua qu'il n'étoit pas invulnérable, & protesta que Dieu ne l'envoyoit que pour rendre témoignage à la sainte religion Musulmane. Fustigé par les ministres de la loi, il se fit Mahométan, & il vécut & mourut également méprisé des Juifs & des Mahométans ; ce qui a si fort décrié la profession de faux Messie, que Lévi est le dernier qui ait paru (*a*).

Nous avons parlé ci-devant du Persisme, nous ne nous répéterons pas.

LE CHRISTIANISME.

Le nombre des Chrétiens est beaucoup plus grand en Perse que celui des Juifs, & l'on en distingue différentes communions, la plupart du rit Grec. On y voit aussi des Protestans, dont les uns sont attachés aux compagnies d'Angleterre & de Hollande, & les au-

[*a*] Dictionnaire philosophique, page 276 & suivantes.

tres à la cour, en qualité d'ouvriers. Les Jésuites, les Capucins ont aussi fait des prosélytes sous le regne de Nader-Cha & de ses prédécesseurs; mais, depuis la mort de cet usurpateur, les différens troubles qui ont agité ce royaume, & qui l'agitent encore aujourd'hui, sont cause que l'on ne sçait rien de certain touchant l'état actuel du Christianisme.

MARIAGES.

La loi Mahométane fait une obligation du mariage, & le célibat est regardé comme un état contraire à la nature & opposé aux vues du créateur; aussi les Persans ne peuvent concevoir comment les Chrétiens font une vertu de la chasteté, & comment il y a des gens qui s'engagent par devoir à une continence perpétuelle. D'après cette façon de penser, dès qu'un Persan est dans l'âge de puberté, & qu'il témoigne quelque penchant pour les femmes, on le marie, ou on lui donne une concubine. Les Persans contractent trois sor-

tes d'unions avec les femmes. Ils prennent les unes à bail à un prix convenu, & le contrat se passe en présence du juge qui rend cet acte obligatoire aux deux parties. Ils en achetent d'autres pour en faire des concubines, & en épousent quelques-unes. A Ispahan, une jolie personne se loue quatre à cinq cent livres par an, & n'a pas la liberté de quitter son mari passager avant le terme. Celui-ci au contraire a la faculté de renvoyer sa femme avant l'expiration du bail; mais il faut qu'il paie la somme stipulée. Les maîtresses achetées ont un appartement séparé, & des filles pour les servir. Si elles deviennent meres, elles cessent dès-lors d'être esclaves. Leurs enfans ont le même droit à la succession du pere que ceux des femmes légitimes. Ils jouissent même du droit d'aînesse avant ces derniers, s'ils sont nés avant eux, quand même ils seroient du sang Royal. Le consentement des peres n'est point nécessaire ici pour la validité d'un mariage, & chacun peut suivre son inclination. L'aîné de tous les enfans succéde aux deux tiers du

bien, & le reste se partage entre les autres enfans ; de façon que les filles ont moitié moins que les garçons. La majorité de ceux-ci est fixée à treize ans & un jour, & celle des filles à neuf.

La religion permet de prendre quatre femmes légitimes, mais il est fort rare que les gens riches, qui sont les seuls qui en prennent, en aient plus d'une, tant parce que leur entretien est fort couteux, qu'à cause des querelles que leur multiplicité ne manqueroit pas d'exciter dans le sérail, où elles ont toutes la passion de dominer. Les mariages se traitent en Perse comme à la Chine par l'entremise de femmes, & se concluent par procureur. Les filles n'apportent aucune dot à leurs maris que des bijoux & quelques meubles. L'époux leur assure une somme d'argent en forme de douaire, & elles peuvent l'exiger si elles sont répudiées. Ce douaire est stipulé dans un contrat scellé par le Cadi & par toute la famille. Les deux contractans ne se voient jamais que lors de la consommation de leur union.

Bien que Mahomet ait proscrit l'usage des femmes publiques, le nombre des prostituées est cependant fort considérable dans toute la Perse. En 1666, on en comptoit jusqu'à quatorze mille dans la seule ville d'Ispahan, desquelles le nom étoit enregistré par celui qui est chargé de recevoir leurs tributs; sans compter, dit notre voyageur, un pareil nombre, ou peut-être encore plus grand, qui n'est pas registré, & dont le tribut se perçoit en secret au profit du receveur. Un usage commun parmi ces filles, c'est que le nom qu'elles prennent est le tarif de leurs faveurs. L'une s'appelle la dix tomans, une autre la cinq, la deux tomans, &c. Le toman est une somme numérique comme la livre parmi nous, & vaut près de 50 livres de notre monnoie.

FUNÉRAILLES.

La décence ne régne pas moins ici dans les cérémonies fénébres qu'à la Chine. Si le luxe & la vanité ne s'y montrent pas avec autant d'éclat que dans cet empire, elles n'en sont pas

pour cela exemptes de grimaces & de fauſſetés.

Dès qu'un malade paroît toucher à ſa derniere heure, on allume autour de la maiſon & ſur la terraſſe qui en dépend, pluſieurs petites lampes pour avertir les voiſins & les paſſans de prier Dieu pour l'agoniſant, & l'on fait quelques prieres auprès de lui. On le porte enſuite dans le lieu où il avoit coutume de faire les prieres preſcites par la loi, & on le couche ſur le dos, en lui tournant le viſage & les pieds vers la Mecque. A-t-il rendu le dernier ſoupir tous ceux qui l'environnent ſe frappent le viſage & la poitrine, & donnent les marques de la plus vive douleur. Cependant on envoie avertir le Cadi du décès du malade, & obtenir la permiſſion de l'enterrer : puis on lave le corps pluſieurs fois, on le met dans un cercueil au plutôt, & on le porte au cimetiere. Une choſe particuliere aux morts de cette contrée, c'eſt que leurs corps enflent prodigieuſement au bout de neuf à dix heures, ce que Chardin attribue à la ſécheresſe de l'air.

Les convois ſe font ſans pompe & ſans appareil. Un ſeul mollah, accompagné de quelques amis, de quelques domeſtiques, compoſe tout le cortége. Tous les Muſulmans ont beaucoup de vénération pour les morts quels qu'ils ſoient, & ſe font une obligation de leur donner des marques de piété. On voit des gens de la premiere diſtinction deſcendre de cheval s'ils rencontrent un convoi, & l'accompagner juſqu'au lieu de la ſépulture. Tout le deuil ne dure que quarante jours, dont les huit premiers ſe paſſent dans la plus affreuſe triſteſſe. On s'enferme dans ſa maiſon ; on n'a pour vêtemens qu'une robe de groſſe toile toute en lambeaux, & l'on ne ceſſe de gémir le jour ni la nuit. On ne toucheroit à aucun aliment ſi les voiſins n'en apportoient, & ne forçoient d'en prendre. Le neuvieme jour du deuil on va au bain, on prend de nouveaux habits, & l'on fait des viſites. Cependant les lamentations continuent toujours dans la maiſon, & on ne s'y abandonne plus que deux ou trois fois par ſemaine à l'heure que le défunt

a expiré. L'affliction & les témoignages extérieurs qu'on en donne, diminuent insensiblement jusqu'au quarantieme jour, & c'est là le terme du deuil. On va cependant encore chaque année à un certain jour prier sur la tombe du défunt.

ORIGINE DES PERSANS.

Avant que de traiter de la façon dont ce royaume est administré, il est bon de parler un peu de son origne, des différentes révolutions qu'il a essuyées, & des princes qui ont occupé le trône. C'est ce que nous allons faire en tâchant de réunir la plus grande précision à l'exactitude la plus marquée.

L'opinion commune sur l'origine des Persans, est qu'ils descendent d'Elam & de Chus, petit fils de Noé. C'est sous le nom d'Elam que les livres sacrés désignent toujours la Perse. Moyse représente ses habitans vers l'an 350 du déluge, comme un peuple déjà puissant, qui avoit soumis plusieurs contrées de l'Asie, qui avoit alors un Roi nommé *Cheder-Laomer*, lequel eut

quelques démêlés avec Abraham. Hérodote, Xénophon & tous les historiens Grecs, ne parlent guéres de cette monarchie avant le régne de Cyrus. Les annales Persanes remontent jusqu'au temps dont parle l'historien sacré; mais elles sont remplies de plusieurs faits visiblement fabuleux. Leur chronologie est de même très-inexacte; & ce qu'ils racontent de la longueur de quelques régnes qu'ils font durer cent, cent vingt & cent cinquante ans, est absolument dénué de vraisemblance. D'un autre côté, les auteurs Grecs, qui ne remontent que trois cent ans au-delà de Cyrus, laissent un vuide de douze ou treize cent ans dans l'histoire Persane; ce qui fait voir qu'ils ont été peu instruits de l'origine & des affaires de Perse jusqu'au régne de Darius Hytaspe, que l'histoire Grecque est liée à l'histoire Persane. Il en est des Persans comme de tous les peuples de l'univers. Ils font remonter l'origine de leur nation dans les ténébres de l'antiquité la plus reculée; ils l'ont enveloppée dans une multitude de fictions que

la vanité leur a fait inventer. Ce seroit perdre du temps que de s'arrêter à débrouiller ce cahos, à remonter aux premieres dynasties des princes de Perse, & à les suivre jusqu'aux temps connus. Nous traiterons en peu de mots de l'histoire Persane moderne, & des révolutions considérables dont elle fait mention.

On n'est pas d'accord sur l'étymologie du nom de Perse. Les uns le font venir de Persée qui délivra Andomède, & qui, disent-ils, s'établit en Perse. D'autres l'attribuent à un Roi de cette contrée nommé Persès. Quoiqu'il en soit, c'est un point trop peu important pour le discuter.

Les annales Persanes comptent six dynasties depuis la fondation de leur monarchie jusqu'à l'invasion des Arabes, arrivée, ainsi que nous l'avons dit, en 636, dans le temps qu'Omar venoit de remplacer Abubeker, premier successeur de Mahomet. C'est alors que les Persans tomberent dans un état d'avillissement peu différent de l'esclavage. Le mahométisme, que les vain-

queurs établirent en même temps, rendit leur condition si misérable, que leur nombre diminua sensiblement. Cette contrée auroit été bientôt dépeuplée, si les Arabes n'y eussent fait venir des essains nombreux de leur nation. Ces peuples jouirent assez paisiblement de leurs conquêtes pendant deux siecles ; mais, après ce terme, plusieurs princes, la plupart d'origine Tartare, leur enleverent différentes provinces, dont ils se forma des royaumes particuliers (*a*). Tous ces petits royaumes furent ensuite détruits dans le douzieme siecle par Gengis-Chan. Les successeurs de ce conquérant se mirent en possession de la Perse, & y régnent jusqu'à la fin du quatorzieme siecle, que Tamerlan causa dans l'Asie une nouvelle révolution, la plus éton-

(*a*) On peut voir, dans l'histoire des Huns, par M. de Guignes, les tables que ce sçavant a données des dynasties de tous ces princes Tartares, *tome I*, *page* 243. Voyez aussi l'histoire universelle de M. de Grace, *tome VII*, *page* 324 & l'histoire moderne de M. l'abbé Marsy qui a analysé ces deux ouvrages ; *tome VI*, *page* 258.

nante qu'on ait jamais vu, & se forma le plus vaste empire dont l'histoire fasse mention. La mort de ce fondateur ayant occasionné le partage de ses états entre plusieurs princes qui se firent une cruelle guerre, en 1469, un prince Turcoman nommé Usum-Cassan ou Hassan, fit trancher la tête à Abousaïd, arriere-petit-fils de Tamerlan, qui régnoit en Perse, & s'empara du gouvernement. C'est ainsi que se dissipa la gloire de l'empire formidable que Tamerlan avoit formé; & il ne resta de traces de sa puissance que dans l'empire Mogol, qui fut fondé par un de ses descendans, & qui subsiste encore aujourd'hui.

DYNASTIE DES SOPHIS.

C'est du nom de Sefi, donné à Ismaël quatrieme successeur-d'Usum Hassan, qu'on a fait en Europe le nom de Sophi, qui a été donné à tous ceux qui ont occupé le trône depuis Ismaël jusqu'à ce jour. Ismaël Sefi mourut en 1524 après avoir régné vingt-cinq ans. Schah-Hussein, onziéme Roi de la fa-

mille d'Iſmaël Sefi, prince d'un eſprit foible & d'une bigotterie exceſſive qu'il allioit à la débauche la plus crapuleuſe, fut détrôné en 1722, à la ſuite d'une révolution cauſée par les Aghuans. Ces peuples, originaires de la province de Schirvan, ſituée entre la mer Caſpienne & le mont Caucaſe, avoient toujours été fort remuans, & pluſieurs fois vaincus par Tamerlan. Ce conquérant, pour mettre fin à leurs révoltes, les avoit fait paſſer dans le Candahar, province voiſine des états du Grand-Mogol. Accoutumée à vivre ſous des tentes, ainſi que les Tartares, cette nation ſupportoit impatiemment le joug qui lui avoit été impoſé, & ne ſoupiroit qu'après l'occaſion de s'en affranchir. Un des plus conſidérables par ſes richeſſes, & par le crédit que lui donnoit l'emploi de receveur-général des impôts de la province, nommé Mirveis, homme auſſi rempli de courage que de cette ſoupleſſe d'eſprit, qu'on décore du beau nom de politique, devint par ſes menées le chef des Aghuans, & érigea le Candahar en

une province absolument indépendante, dont il se fit souverain. Non content de cette expédition, il se proposoit de faire la conquête entiere de la Perse, lorsqu'il fut surpris par la mort en 1717. Son frere le remplaça d'abord sur le trône, & fut assassiné peu de temps après par son neveu, fils aîné de Mirveis, & nommé Mahmoud. Quoique ce prince ne fut âgé que de dix-huit ans, il fut élu du consentement général de la nation; & son premier projet fut d'exécuter celui que son pere avoit fait de soumettre toute la Perse. Dans ce dessein, il s'empara de plusieurs provinces, & marcha droit à Ispahan, devant laquelle il mit le blocus. Au bout de deux mois, les assiégés se trouverent réduits aux plus cruelles extrémités. On vit renouveller les mêmes horreurs qui se passerent au siége de Jérusalem & à celui de Paris dans le temps de la ligue. On se nourrissoit de chair humaine. On dépeçoit les cadavres qu'on rencontroit dans les rues pour les manger. On enlevoit les enfans. Des peres & des meres même eurent l'ef-

froyable cruauté de sacrifier leurs enfans à leurs besoins dans cette terrible nécessité. A des calamités si horribles, la peste vint encore ajouter de cruels ravages. Trois cent mille ames périrent en peu de temps dans cette fatale extrémité : Hussein, alors régnant, se détermina à proposer sa fille à Mahmoud, & à lui abandonner le trône, ce qui fut exécuté le 23 octobre 1722. Cet usurpateur ne régna que deux ans & demi. L'inquiétude s'étant emparé de son ame, il tomba dans une mélancolie sombre qui amena bientôt une phrénésie furieuse, dans laquelle il commit des cruautés inouies. Les Aghuans le voyant dans cet état le déposséderent, & lui donnerent pour successeur Azraff, cousin de Mahmoud, & fils du frere de Mirveis, qui avoit été le second Roi. Le premier soin d'Azraff fut de venger la mort de son pere en faisant ôter la vie à Mahmoud, qui n'avoit plus que peu de temps à en jouir. Azraff ne posséda le trône que cinq ans. Son armée ayant été battue par celle du prince Schah-Thamas, fils de Hussein, qui

qui avoit abdiqué, & de laquelle le fameux Thamas-Kouli-Kan avoit le commandement. Schah Thamas fut universellement reconnu pour Roi, & Azraff périt peu de temps après sur un échaffaud. En 1732, Kou-li-Kan, que nous ne nommerons plus que Nader-Cha, fit descendre du trône celui qu'il y avoit placé, & couronna lui-même Abbas encore au berceau, seul fils de Schah-Thamas, en se faisant déclarer régent du royaume pendant la minorité du nouveau Roi.

L'année 1736, mit enfin le comble à l'ambition de ce général. Pour parvenir plus sûrement à ses fins, il fit assembler les grands du royaume, se plaignit de ce que quelques provinces avoient refusé d'obéir à ses ordres; parla beaucoup des services qu'il avoit rendus, & feignit de vouloir se démettre de la régence, en déclarant à l'assemblée qu'elle pouvoit élire le plus capable de ceux qui la composoient. Plusieurs de ses créatures s'écrierent que puisque Nader-Cha ne vouloit plus être régent, il falloit le choisir pour Roi. Personne

n'osa contrarier cet avis, & tous les assistans le proclamerent Roi de Perse. Nader-Cha s'excusa de se charger de la royauté comme d'un fardeau trop pesant, & parut n'accepter le sceptre que pour le remettre entre les mains d'Abbas dès qu'il seroit en état de régner. Promesse insidieuse, & dont il connoissoit toute la perfidie, puisqu'Abbas mourut bientôt, & que sa mort fut suivie de celle de tous les princes de la maison royale.

En 1747, Nader-Cha fut lui-même assassiné à Tauris par le gouverneur de cette ville, de concert avec A-li Kouli-Kan, neveu de Nader, qui se fit proclamer Roi de Perse sous le nom d'Adil-Scha. Celui-ci fut ensuite détrôné par son frere Ibrahim, qu'un petit fils de Nader-Scha, nommé Schah-Kouk, assassina & remplaça en 1750.

Depuis cette époque, le royaume a toujours été divisé. On a vu en 1752 jusqu'à trois concurrens se disputer la couronne, & le trône a été plusieurs fois ensanglanté. En 1761, les nouvelles publiques ont fait mention que le

prince de Géorgie, nommé Héraclius, aprés avoir eu l'avantage ſur les prétendans au trône, s'étoit emparé d'Iſpahan & du ſceptre. On ignore préciſément dans quelle année, & quel eſt celui qui le lui a arraché. On a ſeulement publié au commencement de cette année 1764, que les troubles ſe ſont renouvellés l'année derniere dans la Perſe; que toutes les provinces ſont érigées en autant de royaumes, dont les ſouverains gouvernent tyranniquement; qu'enfin l'empire eſt en proie à des guerres civiles & à l'anarchie la plus funeſte. Si l'on veut avoir des détails exacts & circonſtanciés des différentes révolutions arrivées en Perſe depuis la mort de Nader-Cha juſqu'à l'année 1753, il faut conſulter l'ouvrage de M. Peyſſonel, dont on ne peut parler qu'avec éloge. On ne manquera pas d'y trouver des choſes intéreſſantes, & rendues avec tous les agrémens dont il eſt permis d'embellir l'hiſtoire, & qui peuvent attacher le lecteur.

GOUVERNEMENT DE PERSE (*a*).

Dès le temps du grand Cyrus, les Persans étoient réduits à une condition peu éloignée de la servitude, & rendoient à leurs Rois des honneurs qui approchoient beaucoup de l'adoration. L'autorité de ces souverains est l'image du plus parfait despotisme. Tout ce que le pouvoir arbitraire peut inspirer de plus barbare, tout ce qu'une autorité sans bornes peut dicter de plus contraire à la raison & de plus favorable à l'intérêt personnel, est exécuté ici sans restriction. La parole du prince est une loi irrévocable, irrésistible, qui décide des biens & de la vie du plus grand seigneur de l'empire, comme de ceux du dernier de ses esclaves (*b*). Tout lui appartient en propriété. Ce qu'on possède est un bienfait de sa part, & ce qu'il n'exige pas, doit être regardé

(*a*) Nous considérons ici le gouvernement de Perse dans une situation tranquille; & ses souverains régnant paisiblement depuis l'établissement des Sophis.

(*b*) Voyez l'Esprit des Loix, *tome I, page* 56 & 228.

comme un heureux don de la fortune.

Tous les princes du ſang royal ſont élevés d'une maniere indigne de leur naiſſance, & menent une vie obſcure & ignorée parmi des femmes & des eſclaves. Nous ne parlerons point ici des grandes charges de l'état, du ſerrail, & des beautés qui le peuplent. Il ſuffira de remarquer qu'à la cour de Perſe, ainſi que dans toutes les autres, il y a un premier miniſtre, un grand-viſir, un chancelier, des eſpeces de ſecrétaires d'état qui ont chacun leur département, & différentes autres charges néceſſaires au gouvernement d'un grand empire.

A l'égard du ſerrail, on ſe perſuadera aiſément que les femmes qui y ſont renfermées ſont de la plus grande beauté. Pour cela, chaque lecteur n'a qu'à ſe mettre un moment à la place d'un ſouverain deſpotique, dont le caprice eſt une loi, dont les deſirs ſont des ordres. Au reſte, les gouverneurs de chaque province ſont obligés de faire une recherche exacte de toutes les filles diſtinguées par leurs agrémens dans leurs départemens, & de les en-

voyer au serrail de leur maître. Et il n'est point de famille qui ne soit jalouse d'en posséder une digne de cet honneur, parce qu'elle attire sur les parens des gratifications & des dignités, surtout, si elle parvient à inspirer de l'amour au souverain, & à accoucher d'un prince.

L'administration particuliere des provinces est entre les mains des grands seigneurs, qui sont surveillés par d'autres officiers aussi nommés par la cour; ce qui empêche ces gouverneurs de tramer des pratiques criminelles contre leur maître, & de vexer le peuple par des exactions. Le souverain n'a aucun conseil, & sa décision seule sert de régle & de loi. Le bon ordre & la police sont très-bien établis. Il y a des peines portées contre toute espece de malversation de la part des artisans & des marchands. Il y a différens officiers chargés de tenir la main à ce qu'elles soient observées.

Dans le commerce de toutes les denrées, on ne connoît en Perse d'autre mesure que le poids. On pese les fruits,

les légumes, le bois, le charbon, &c. Tout acheteur peut se dédire de tous les marchés qu'il fait, même par écrit, & se fait rendre son argent en renvoyant la marchandise, quand même ce seroit un morceau d'étoffe ou tout autre chose. Raisonnement qui a sa source dans la connoissance du pouvoir de l'intérêt personnel sur les hommes : on présume que celui qui achete est toujours plutôt lézé que celui qui vend ; &, dans tous les cas, la loi condamne le dernier.

Point de longs procès dans ce royaume. Les plus considérables se terminent en une ou deux audiences. La justice se rend sommairement. Les avocats, les procureurs sont inconnus; chacun plaide sa cause soi-même. Il est vrai que des jugemens sitôt rendus, ne sont souvent qu'une prompte injustice achétée par la plus riche des parties ; la corruption régne si ouvertement dans les tribunaux, qu'on ne peut aborder un juge sans lui faire un présent. Il y a cependant d'anciennes ordonnances qui décernent la peine de mort contre les

plaideurs qui donnent, & contre les juges qui reçoivent ; mais la cupidité est plus forte que la loi. Au reste, il est plus d'un pays où une prompte injustice est préférable encore à une justice lente, qu'il faut acheter à force de sollicitations & de patience. Un créancier a les plus grands droits sur ses débiteurs. Il peut les arrêter & les emprisonner dans sa maison, les battre lui-même, pourvu qu'il ne les estropie pas ; les traîner par la ville, les faire battre dans les places & les carrefours, vendre leurs biens, leurs femmes, leurs enfans. La preuve testimoniale est d'une grande authenticité dans le droit Persan. Mais les témoins ne sont pas plus incorruptibles que les juges : on les achete en raison de la faveur de leur témoignage. Au défaut de la preuve par témoins, on admet les parties au serment, C'est à ce sujet qu'on voit un exemple singulier de la diversité des opinions, & un effet ridicule des préjugés de l'éducation. Les Musulmans jurent sur l'alcoran, les Juifs sur le pentateuque, les Guebres sur le feu, les Banians sur

le corps d'une vache, & les Chrétiens ſur l'évangile.

La juſtice criminelle ne s'exerce que par les magiſtrars ſéculiers. Les juges eccléſiaſtiques ne peuvent infliger d'autre peine que la baſtonnade ou des amendes. Le Roi eſt le ſeul qui puiſſe condamner à une peine capitale. Lorſqu'un criminel mérite la mort, on préſente les informations au Roi, & c'eſt lui qui prononce l'arrêt. Il eſt enſuite exécuté par les domeſtiques des juges. Les filoux ſont marqués d'un fer chaud au front; les voleurs & les faux monnoyeurs ont le poing coupé. Aux faux témoins on leur verſe du plomb fondu dans la bouche, en leur bouchant le goſſier avec un linge fort épais, qui empêche le plomb de deſcendre dans la gorge; ce ſupplice n'eſt pas mortel, & on n'en perd même pas la parole.

Il n'y a pas de priſons publiques en Perſe; point de bourreaux en titre, ce qui prouve que les loix ſont douces, & les crimes fort rares. Chardin, dans l'eſpace de dix ans qu'il a habité ce royaume, ne vit exécuter qu'un ſeul

criminel. Le meurtre, l'aſſaſſinat, l'homicide, ſont des crimes capitaux qui en ſe pardonnent jamais. Le Roi même ne peut faire grace, à moins que les parens du mort n'y conſentent. La coutume eſt de remettre le coupable entre leurs mains. C'eſt le juge qui eſt chargé de cette commiſſion, & qui l'exécute en leur diſant : *Je vous livre le coupable : la loi vous permet de répandre ſon ſang ; mais ſouvenez-vous que Dieu eſt miſéricordieux.* Cette exhortation n'empêche pas qu'ils ne lui arrachent la vie dans les tourmens les plus cruels que puiſſent inventer la rage & la vengeance.

ETAT MILITAIRE.

Le nombre des troupes entretenues dans ce royaume ne répond ni à ſon étendue ni à ſa puiſſance. Dans les temps les plus floriſſans, on n'y a pas vu au-delà de cent vingt mille ſoldats effectifs. Communément les armées n'y ſont que de quarante à cinquante mille hommes. On peut juger du déſordre

qui régnoit dans l'administration militaire de cet état, par ce que Chardin rapporte. En 1666, Abbas II faisant la revue générale de ses troupes, il s'apperçut qu'on faisoit repasser devant lui jusqu'à douze fois les mêmes hommes. Comme la place de soldat est ici une sorte d'emploi qui n'oblige à aucun service en temps de paix, les enfans embrassent l'état de leur pere, & la profession de soldat est héréditaire. Ils ne connoissent ni les garnisons, ni les disciplines, ni aucunes évolutions militaires. Un soldat vit tranquillement sur ses terres ou dans sa maison, & passe par an deux revues, dans lesquelles on visite ses armes, après quoi on le renvoie chez lui : aussi les armées Persanes s'occuppent-elles plus d'observations que de dispositions pour attaquer l'ennemi. Elles négligent de se retrancher dans des camps, & se contentent de se poster avantageusement jusqu'à ce qu'elles aient trouvé l'occasion de combattre avec succès, sans rien donner au hasard. Le député du commerce Anglois, que nous avons déja cité,

nous apprend, dans la peinture qu'il a donnée du camp de Nader-Cha, que les étendards de l'empire ſont ſi grands qu'il faut douze hommes pour les ſoulever, & que cela eſt fait exprès pour que l'ennemi ne puiſſe les enlever, ſi ce n'eſt dans le cas d'une déroute entiere (*a*). On ne voit à la ſuite de ces armées ni gros bagages, ni beaucoup d'artillerie, dont l'uſage ne s'eſt introduit que depuis Nader-Cha. Le ſéjour qu'elles font à un même endroit eſt ſi court, & ces peuples ſont naturellement ſi ſobres, que les ſubſiſtances ne manquent jamais. De cette façon, une armée de quarante à cinquante mille hommes ſe meut avec plus de facilité qu'un corps de troupes légeres Européennes. Le plus grand embarras qui puiſſe contrarier les opérations du général, c'eſt qu'il eſt obligé de prendre l'avis des aſtrologues. S'agit-il d'avancer, de reculer, de lever ſon camp, de

(*a*) Voyez les Voyageurs modernes. Nous avons rapporté les expreſſions du traducteur, *tome III, page* 222.

l'asseoir, de se mettre en marche, c'est aux astrologues à marquer l'heure favorable pour tous ces mouvemens. Les places de guerres que la Perse entretient pour sa défense sont en très-petit nombre, & leur force tient plus souvent à la difficulté du lieu, qu'à la régularité des fortifications, & à la bonté des ouvrages extérieurs.

FINANCES.

Tous les revenus du Prince consistent en différens droits, dont nous ne ferons pas l'énumération. Ce sera en dire assez, que de rapporter que le Roi de Perse perçoit environ cent millions de notre monnoie, non compris les présens qu'il reçoit de ses sujets, ainsi qu'on la vu ci-devant, & les provisions de toute espece de denrées que les gouverneurs des provinces sont tenus de lui envoyer. Comme elles surpassent de beaucoup la consommation de sa maison, le superflu se convertit en argent. Ces souverains ne dépensent pas la vingtieme partie de leurs revenus.

Tout est régi par des officiers royaux ; dont les coffres sont toujours remplis, & qui versent directement au trésor royal.

Une partie des troupes a la jouissance de certaines terres, dont elle tire sa subsistance ; l'autre partie est payée moitié par le Roi & moitié par les grands Seigneurs qui ont des gouvernemens héréditaires, & qui sont comme des vicerois. Les ministres, les officiers de la couronne ne tirent rien non plus du trésor du Roi, ils ont des terres annexées à leurs charges. Si l'on défraie les ambassadeurs étrangers dans tout le royaume, ce n'est pas aux dépens du Souverain comme le croit Tournefort, qui loue beaucoup cette coutume, mais aux frais des habitans, sur lesquels on impose des taxes dans tous les lieux par où passent ces ambassadeurs. La dépense en bâtimens n'est pas plus à charge à l'état. Il n'en coute que l'achat des matériaux. Toutes les sortes d'ouvriers nécessaires à la construction, sont obligés de venir travailler par corvées pendant le temps qui leur est assigné.

Deux tribunaux, dont les fonctions répondent à celles de nos chambres des comptes, ſont chargés de veiller à l'adminiſtration des finances, de connoître de tous les différens qui ſurviennent, & d'examiner la conduite & les comptes de tous les officiers qui y ſont employés : mais un coupable n'attend pas leur déciſion. Les préſens & l'argent rendent les juges favorables, & le plus grand concuſſionnaire eſt bientôt abſous, lorſqu'il eſt libéral.

MARINE ET COMMERCE.

Quoique la Perſe ſoit ſituée entre deux grandes mers, l'une au midi & l'autre au nord, toute ſa marine conſiſte en quelques bateaux, qui ſervent à viſiter les navires étrangers qui viennent mouiller dans ſes ports, & à décharger leurs marchandiſes. Quelquefois l'état entretient auſſi des barques deſtinées à s'oppoſer aux incurſions des coſaques, mais elles ſont ſi lourdes & ſi mal conſtruites, qu'elles ne méritent pas d'attention.

Le commerce eſt ici une profeſſion

si distinguée, que les grands Seigneurs & le Roi même ne font pas de difficulté de l'exercer. Les Princes ont leurs commis, leurs facteurs, leurs magasins dans les principales villes du royaume, & font vendre publiquement leurs marchandises. Un négociant de Perse, ainsi que de toute l'Asie, ne fait presque jamais d'affaires lui-même ; il a des commis, des correspondances par-tout où s'étend son commerce, & il ne sort que rarement de son séjour.

La maniere dont on conclud les marchés est assez remarquable pour mériter place ici. L'acheteur & le vendeur se tiennent par la main droite, qu'ils couvrent de leur mouchoir ou de leur manteau ; & ainsi, sans se parler, & avec un visage égal & immobile, ils font leurs marchés par le seul mouvement des doigts. Le bout du doigt vaut un, le doigt plié cinq, le doigt étendu dix. La main entiere étendue cent, & fermée mille.

Les principales marchandises sont la soie, dont ont distingue trois sortes, suivant les trois degrés de qua-

lités qu'elle peut avoir, le poil de chévres & de chameau; du tabac, des fruits de toute espece, secs & confits; des chevaux, des cuirs, des nattes, différentes étoffes de leur fabrique, des gommes & des drogues de tout genre. Les Persans seuls ne font qu'un commerce médiocre; le plus considérable est entre les mains des Indiens, des Juifs, des Arméniens & des Hollandois. Les établissemens de ces Européens l'emportent sur tous ceux des autres nations qui y commercent. Les Persans disent qu'il fait bon négocier avec toutes les nations d'Europe, excepté avec la Hollandoise, qui trompe toute la terre, & à qui il est impossible d'en faire à croire. En effet, dit ce voyageur, il n'y a presque point de négociant qui traite avez les Hollandois, qui ne se ruine & ne finisse par une banqueroute.

Quoique les Anglois aient eu des établissemens en Perse plus de dix ans avant les Hollandois, cependant leur commerce n'y a pas beaucoup d'étendue. Ce furent eux qui fournirent au

grand Scha-Abbas des vaisseaux pour enlever l'isle d'Ormus aux Portugais, & le Monarque Persan donna les soldats. Il leur accorda en récompense de grands priviléges, & entre autres la moitié du produit des douanes de Bender-Abassi. Mais ce traité est si mal exécuté, que les Anglois ne retirent pas la vingtiéme partie du produit réel de cette douane. Le commerce des Anglois auroit pu devenir très-condérable, si le projet de se servir de la mer Caspienne & de la voie de Pétersbourg & d'Astracan, eût eu tout le succès qu'on s'en étoit promis. En 1736, M. Elton avoit obtenu les patentes les plus favorables de Nader-Cha, alors régent de Perse, pour les marchands Anglois ; & ce commerce fut autorisé par un acte du parlement d'Angleterre, malgré les oppositions des compagnies des Indes & de Turquie, qui fournissoient la Perse de ses marchandises. La cour de Russie approuva aussi ces établissemens. M. Elton devint surintendant du commerce des Anglois en Perse, ce fut ce qui en

entraîna l'anéantissement. Cet agent, qui étoit d'un caractére turbulent & impérieux, s'étant brouillé avec le consul de Russie à Astrabad sur la mer Caspienne, passa au service de Nader-Cha en 1743. On a prétendu que son dessein étoit de faire construire des vaisseaux pour ce Prince, & d'établir une flotte sur la mer Caspienne. L'année suivante, la cour de Pétesbourg, piquée de la conduite de l'agent Anglois, interdit absolument l'entrée de la mer Caspienne à cette nation, & anéantit par-là toutes les espérances que ce commerce avoit données. M. Elton fut lui-même assassiné, peu de temps après la mort de Nader-Cha, par ordre des ministres Persans (*a*). Les François ont fait différentes tentatives pour s'y procurer aussi des établissemens dans ce royaume, mais elles ont toujours été infructueuses.

(*a*) Voyez l'extrait du voyage de M. Hanway dans le tome III des Voyageurs modernes.

MONNOIE, POIDS ET MESURE.

L'or n'a point cours en Perse. L'argent & le cuivre sont les seuls métaux dont on fabrique les monnoies courantes. Le premier sert à faire le chayé, dont la valeur est environ de cinq sols de France, le mahmoudi qui vaut deux chayés, & l'abassi qui en vaut quatre ou une de nos livres. Les monnoies de cuivre sont le kasbé & le demi kasbé, qui sont la dixiéme & la vingtiéme partie d'un chayé. Toute la monnoie se fait au marteau, & chaque province en fabrique. L'empreinte que portent celle d'argent est comme celle du grand sceau de l'empire. D'un côté, le nom du Roi, du lieu & de l'année ; de l'autre, la confession de foi Persane. *Il n'y a de Dieu que Dieu, Mahomet est le prophête de Dieu, Aly est le lieutenant de Dieu* : & autour de ces paroles, le nom des douze Imans, successeurs de Mahomet. Les pieces de cuivre ont sur une face un lion surmonté d'un soleil, & ce sont les armes de Perse ; & sur l'autre, l'année, & le lieu où elles sont fabriquées.

Les poids dont on se sert dans le commerce sont de deux sortes, le grand & le petit. Ils emploient le mot de *man* ou *batman* pour exprimer celui de livre dont nous nous servons. Le man de petit poids revient à cinq livres quatorze onces, poids de Paris, & le man de grand poids est précisément le double. Les divisions qu'ils font sont le ratel, qui est la sixiéme partie du petit man, le derhem qui est la cinquiéme, & qui porte chez nous le nom de dragme. Le mercel qui est le demi derhem, le dung qui est la sixiéme partie du mercel, & enfin le grain d'orge qui vaut le quart d'un dung. Tous les poids d'orient se réduisent au grain d'orge, qui paroît avoir servi de premiere mesure aux hommes. Ainsi qu'en France, il y a des autres poids pour les pierreries & pour la médecine. Leurs dénominations sont peu différentes des nôtres : ce qui mene à croire que de même qu'eux, nous les avons empruntés de l'Arabe.

Ils ont de deux sortes d'aunes ; l'une royale qui est de trente-cinq pouces, & l'autre qui en fait les deux tiers. La

meſure géométrique eſt le girib. Nous en avons parlé ci devant. La lieue Perſane s'appelle *fars-ſang*, qui veut dire pierre de Perſe. Les Grecs nous ont fait connoître ces lieues ſous le nom de *paraſangue*. Elles valent ſix mille pas ou deux lieues communes de France.

Caractére des Persans.

On a pu remarquer par tout ce que nous avons dit de la Perſe, que ſes habitans ſont en général aſſez ſpirituels, doués d'une grande mémoire, & d'heureuſes diſpoſitions aux ſciences & à toutes ſortes d'arts & d'exercices. Leur goût pour le faſte, pour les plaiſirs & la dépenſe n'a d'autres bornes que leurs facultés. Vivre & jouir, voilà leur maxime ; toutes leurs actions, toutes leurs démarches, tous leurs deſirs tendent à cette fin. Tranquilles ſur le paſſé, ſans inquiétude pour l'avenir, ne deſirant des richeſſes que pour les répandre & les faire ſervir à leur ſatisfaction ; ennemis du travail & paſſionnés pour la volupté, ils aiment à vivre dans l'é-

loignement de toute ſorte d'affaires, & la molleſſe a pour eux beaucoup de charmes. C'eſt de cette maniere de penſer, que leur vient une grande indifférence pour la gloire des armes, & beaucoup d'inaptitude aux fatigues de la guerre, ſans cependant qu'on puiſſe les taxer de lâcheté. Point de peuple dont les mœurs ſoient plus douces, qui ait l'air plus affable, le caractére plus inſinuant. Sans être généreux, les Perſans ſont très-humains envers les étrangers, & exercent l'hoſpitalité envers tous les hommes, ſans diſtinction de créance & de religion. Ils penſent ſur ce dernier point fort différemment des Turcs, qui ont pour tous les cultes étrangers une averſion brutale & un mépris inſultant ; ce qui annonce un eſprit groſſier, une raiſon eſclave des préjugés de l'éducation. Les Perſans ſont les plus tolérans de tous les orientaux, & ne different pas, à cet égard, des Tartares Calmouques, dont on a vu l'indifférence ſur cette matiere. Ils permettent à ceux même qui ont embraſſé le mahométiſme, de l'abjurer lorſqu'il leur plaît. Les prieres

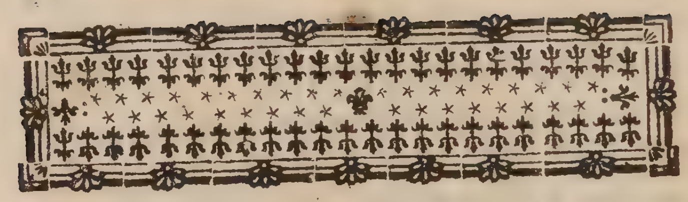
de tous les hommes leur paroissent également bonnes & agréables à Dieu. Dans leurs maladies, ils ne font pas de difficulté de recourir aux sacrifices des religions étrangeres, & la crainte de la mort excite alors leur superstition naturelle. Cependant, remarque Chardin, cette tolérance générale des Persans ne s'étend pas jusqu'aux ecclésiastiques ; ils sont ici, comme par-tout ailleurs, pleins de fiel & de rage contre les gens qui ne professent pas leurs sentimens, & on sçait assez ce que peuvent sur leur esprit la haine & la vengeance.

Ces tranquilles Asiatiques s'emportent rarement, & ne se battent jamais. Leur colere s'exhale en injures & en grossieretés les plus déshonnêtes ; mais le nom de Dieu est toujours sacré & respecté. Ils ne voient qu'avec étonnement un Européen blasphémer ce saint nom dans ses emportemens, & l'outrager par les plus affreuses imprécations. Au contraire, dans leurs discours familiers, ils ne parlent de Dieu que pour le bénir pour exhalter ses perfections. Ils

metttent

mettent le nom de Dieu à la tête de toutes leurs lettres, & ils ne commencent rien, sans lui faire une invocation. Il est vrai que la plupart du temps c'est moins l'effet d'une piété véritable que de l'ostentation; car en général le Persan est fourbe & hypocrite autant que le Chinois. Le soin qu'il prend d'avoir un maintien modeste n'est autre chose que l'art d'en imposer à la multitude & de parvenir à ses fins. Pour peu qu'on leve le masque qui couvre ces belles apparences de vertu, on reconnoît un homme dissimulé, menteur, infidéle dans le commerce, & capable des plus honteuses supercheries. Ainsi qu'à la Chine, la civilité, la politesse, la flatterie servent de voile à tous les vices, & le cœur humain se trouve étouffé sous tous les artifices de l'hypocrisie.





ISLES
DU GOLPHE PERSIQUE;
ET
DEPENDANTES DE LA PERSE.

Ormus, Kismich, Lareca & Bahren.

La plus connue de ces quatre isles est celle d'Ormus, quoique d'une étendue peu considérable. Elle est éloignée de Bender-Abbassi d'environ cinq à six lieues. Sa circonférence n'en a pas plus de douze à quinze. La chaleur qui y régne, jointe à la nature du sol qui est rempli de sel, la rend absolument stérile. On assure qu'il n'y croît pas un brin d'herbe, & qu'on est obligé d'y porter toutes les choses nécessaires à la vie. Cette isle fut longtemps la clef du commerce qui se faisoit dans toute l'é-

tendue du golphe, & le centre des forces Portugaiſes ſur cette mer. On y voyoit une grande ville qui contenoit quarante mille habitans ; mais les Portugais exerçoient avec un orgueil inſuportable une tyrannie qui ruinoit les commerçans Européens qui alloient de Perſe aux Indes, ils en exigeoient des droits au-deſſus du capital; ce fut ce qui ſouleva contre eux tous les eſprits, particulierement les Hollandois & les Anglois. Abbas profita des diſpoſitions de ces derniers, pour faire avec eux un traité, par lequel ils s'obligerent à lui fournir des vaiſſeaux & de l'artillerie. Avec ce ſecours, il prit Ormus, la ruina entiérement, & n'y laiſſa ſubſiſter qu'un petit fort, où le gouvernement entretient toujours une garniſon.

L'iſle de Kiſmich, auſſi placée dans le golphe Perſique, eſt aſſez bien peuplée, & ſon terroir paſſe pour être bon. La longueur de cette iſle eſt de trente lieues du levant au couchant ſur dix à douze de largeur.

Lareca eſt une autre iſle plus petite que celle d'Ormus, & n'en eſt éloignée

que d'une lieue. Il ſuffit d'avoir indiqué les noms de ces iſles.

Celle de Bahren, fameuſe par la pêche des perles, eſt ſituée dans le golphe de Baſſora, & appartient encore à la Perſe. Elle eſt trop peu conſidérable pour mériter d'autre deſcription.





DE L'ARMÉNIE.



INTRODUCTION.

LES auteurs qui nous ont fourni des lumieres ſur cette contrée, ſont les mêmes que ceux que nous avons conſultés pour traiter de l'empire Perſan. Mais comme ils ne parloient que de la partie ſujette à la Perſe, nous avons donné tous nos ſoins à nous procurer des connoiſſances plus étendues ſur l'Arménie en général. C'eſt ce que nous avons trouvé dans un ouvrage qui porte pour titre : *Etat préſent de l'Arménie, tant pour le temporel que pour le ſpirituel, avec une deſcription du pays & des mœurs de*

ceux qui l'habitent (*a*). Le nom de l'auteur est ignoré ; mais il y a tout lieu de croire que c'est à quelque missionnaire Européen qu'on doit cette description, & il paroît qu'il y a résidé fort longtemps vers la fin du dernier siecle. Tournefort nous a aussi fourni quelques éclaircissemens sur ce pays.

(*a*) Cet ouvrage, qui forme un volume *in-12*, a été imprimé à Paris en 1694.





ETAT
DE L'ARMÉNIE.

L'ARMÉNIE, considérée dans toute son étendue, est située entre les 38 & 42e. degrés de latitude, le 58 & le 69e. degré de longitude. Ainsi elle a du nord au sud soixante & quinze lieues de vingt-cinq au degré, & deux cent de l'est à l'ouest. A l'exemple des anciens, nos géographes la divisent en grande & petite, ou en haute & basse. La premiere, qu'on nomme indifféremment Arménie orientale, ou majeure, est partagée entre le Roi de Perse & le Grand-Seigneur, & porte le nom de Turcomanie. L'Arménie mineure ou occidentale est toute entiere sous la domination des Turcs.

On n'est pas d'accord sur l'étymolo-

gie du nom d'Arménie que porte cette contrée. Sans entrer dans le détail des opinions & des systêmes différens à ce sujet, il paroît que ceux qui le font venir du mot Hébreu Aram, qui signifie haut & élevé, sont assez bien fondés, parce qu'en effet ce pays est fort élevé. D'autres écrivains croient ne l'être pas moins à soutenir qu'Aram, petit-fils de Noé, ayant eu ce pays en partage, lui donna son nom. Nous ne déciderons point lequel des deux sentimens est le plus probable; ce point est trop inutile pour nous arrêter davantage.

CLIMAT D'ARMÉNIE.

Fleuves qui l'arrosent. Sa situation avantageuse.

L'Arménie devroit être par-tout fort tempérée, à ne considérer que l'élévation du pole; mais elle est généralement froide à cause des grandes chaînes de montagnes qui la coupent en différens endroits. Il se trouve cependant quelques cantons où la chaleur

est excessive pendant l'été ; ce qui fait que la terre y donne toutes sortes de productions. La plus haute & la plus considérable des montagnes, est le mont Ararat que les Persans appellent *Agri*, & les Naturels *Mésésonsar*. Elle est fameuse par l'opinion commune où l'on est que l'arche s'y arrêta après le déluge. On raconte (*a*) qu'il y avoit autrefois un chemin qui conduisoit au sommet de cette montagne, où l'on pouvoit voir les anciens restes de cette arche, mais que malheureusement un tremblement de terre a fermé ce passage, de façon que personne ne peut se convaincre de la vérité de la tradition. La plaine aux environs de l'Ararat est des plus fertile & des plus agréable, dit Tournefort (*b*). On y trouve des champs tout couverts de tabac, de toutes sortes de grains, d'arbres frui-

(*a*) Voyez l'histoire de Thamas Koulikan, *in*-12, 1740, pag. 4.

L'Histoire universelle, traduite de l'Anglois, tome 13, pag. 21.

(*b*) Tome 3, lettre 19, pag. 192.

tiers & de vignobles, mais il y manque des oliviers; & je ne ſçais où la colombe qui ſortit de l'arche, en ſuppoſant qu'elle ſe ſoit arrêtée ſur le mont Ararat alla chercher un rameau d'olivier : on ne voit pas un de ces arbres dans cette contrée, ou il faut que l'eſpèce s'en ſoit perdue ; cependant les oliviers ſont des arbres immortels. Notre miſſionnaire anonyme ajoute qu'on a vu ſur cette montagne dix mille Chrétiens crucifiés ſous Adrien, après la victoire qu'il remporta ſur les peuples qui habitoient les bords de l'Euphrate.

Ce fleuve, un des plus grands du monde, prend ſa ſource dans le mont Ararat, & coule d'abord d'orient en occident; mais il ſe tourne enſuite vers le midi, pour aller ſe jetter dans le Tygre, autre grand fleuve qui a auſſi ſa ſource dans l'Arménie, & qui eſt, dit-on, ſi rapide, qu'il parcourt autant de chemin dans un jour, qu'un cheval pourroit en faire dans ſept.

L'Araxe & le Kur ou Kiros, dont nous avons parlé, tirent leur origine de l'Arménie, & contribuent à rendre ſa

ſituation tout-à-fait avantageuſe. Cette contrée, placée comme au centre de notre continent, peut communiquer naturellement avec l'Aſie & l'Europe, par le moyen de ſes grandes rivieres & des mers qui l'avoiſinent. L'Euphrate & le Tygre lui ouvrent un paſſage facile dans la Perſe, dans l'Arabie & dans les Indes. L'Araxe & le Kur conduiſent à la mer Caſpienne, par laquelle on entre en Moſcovie & dans la grande Tartarie. La mer Noire mene à la petite Tartarie ſur les côtes de la Natolie, & enſuite par la communication du Boſphore dans tous les états d'Europe.

Qualités de ſon terroir ; ſes productions en tout genre.

La diverſité du climat de ce pays le rend abondant dans tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Il y a du bled en quantité, & on laboure les terres avec quatorze ou quinze paires de bœufs attelés à la même charrue. Chaque paire à un conducteur qui eſt monté ſur un des deux bœufs, & tous crient enſemble

comme des matelots qui font une manœuvre dans un vaisseau.

Le vin y est abondant, & de très-mauvaise qualité, suivant Tournefort (*a*); mais les fruits & le gibier n'y manquent pas. Le même voyageur nous apprend que ce pays a (*b*) plusieurs mines d'argent, de cuivre, & qu'il produit du sel commun fossile, du sel ammoniac, & différentes plantes dont il donne la description.

VILLES D'ARMÉNIE.

L'Arménie renferme quelques villes peu considérables par leur grandeur. Elles n'ont ni édifices somptueux, ni fortifications qui méritent d'être considérés. Erzerom est la capitale de l'Arménie Ottomanne, & assez peuplée. C'est le centre du commerce de tout le pays; son lustre vient de ce qu'elle sert de passage aux caravannes qui vont de

(*a*) Tome 3, édit. *in*-8o. pag. 108.

(*b*) On peut consulter le tome 3 des voyages de ce Sçavant, pag. 117, 127 & 151.

Perse à Alep, à Smirne, à Constantinople, & *vice versâ*.

Erivan est la capitale de l'Arménie Persane, & située dans une belle plaine à douze lieues du mont Ararat. Cette ville a quelques fortifications, mais elles ne sont ni belles ni d'une grande défense (*a*). C'est dans cette plaine que la tradition des Arméniens veut que Noé ait habité avec sa famille avant & après le déluge. A une lieue de la ville, ils montrent l'endroit où ils prétendent que ce patriarche a planté la vigne. Ils sont assez simples, dit Tournefort, de croire que les vignes qui existent sont encore de l'espece de celle qu'il planta (*b*). Ils font encore beaucoup de contes sur l'origine de la ville d'Erivan; mais toutes ces absurdités marquent l'orgueil & l'ignorance, & ne méritent pas notre attention. A quelques lieues d'Erivan, se voit un ancien monastere appellé des Trois-Eglises, auprès du bourg d'Itch Miadzin, qui peut loger quatre vingt

---

[*a*] *Id.* pag. 197 & suiv.

[*b*] Tome 3, lettre 19, pag. 198.

moines, où l'on reçoit fort bien les étrangers. Près de-là est le palais du patriarche d'Arménie, dont la jurisdiction s'étend sur une vingtaine d'évêques, & sur un grand nombre de couvens des deux sexes.

PEUPLES D'ARMÉNIE.

Leurs usages, leur langage & leurs sciences.

Les habillemens & la façon de vivre des Arméniens sont les mêmes à peu près qu'en Perse. Outre la langue Turque qui est usitée dans tout le pays, suivant notre anonyme, le peuple a un langage vulgaire, & les sçavans une langue particuliere qu'ils appellent littérale. C'est dans cette derniere que se composent tous les livres. Elle est un peu rude & assez difficile à apprendre, parce qu'elle n'a nul rapport avec aucune langue du monde; cependant elle est très-féconde, très-majestueuse, & fort expressive. Tous les termes les plus abstraits de religion, des sciences & des

arts qu'elle fournit, prouvent évidemment que l'ignorance ne régnoit pas en Arménie comme à préſent; & qu'il devoit y avoir, comme on le ſçait d'ailleurs, de fameux docteurs & d'habiles maîtres. Les caractéres de cette langue ſont fort beaux, quelques-uns prétendent que saint Jean Chryſoſtôme en eſt l'inventeur. C'eſt un mérite très-diſtingué que de bien lire & de bien entendre cette langue ſçavante. Il n'y a pas deux ſiécles qu'ils n'avoient pas d'autre livres que des manuſcrits; mais aujourd'hui, en 1684, ils en ont quantité qu'ils font imprimer en pluſieurs villes d'Europe.

RELIGION DES ARMÉNIENS.

Saint Barthelemi & ſaint Tadée, qui, ſuivant Baronius, ſouffrirent le martyre en l'an 44 de l'ére chrétienne, portérent les lumieres de l'évangile dans le royaume d'Arménie. Elles avoient enſuite été obſcurcies par les ténébres de l'idolâtrie & de l'ignorance, lorſque, ſous le régne du grand Conſtantin, un nouvel apôtre y parut

avec éclat. Ce fut ſaint Grégoire, que les Arméniens appellent l'*illuminateur*, parce qu'il fit refleurir parmi eux la religion Chrétienne. Ce ſaint, ſuivant le rapport des écrivains eccléſiaſtiques & des Arméniens, ſe rendit à Rome avec Tiridate, alors Roi d'Arménie, qu'il avoit converti, & dont il avoit même eſſuyé de rudes perſécutions. Là, en préſence de l'Empereur Conſtantin & de Tiridate, il fit au nom de toute ſa nation l'union de l'égliſe Arménienne à l'égliſe Romaine; reconnut ſolemnellement la primatie du S. ſiége de Rome, & ſaint Sylveſtre alors pape, pour le chef de toute la Chrétienté. Le ſouverain pontife établit ſaint Grégoire patriarche de l'Arménie, & lui accorda pluſieurs beaux priviléges, dans leſquels ſes ſucceſſeurs ſe ſont toujours maintenus, quoiqu'ils aient rompu l'union, & que leur ſchiſme les ait retranchés du corps de l'égliſe catholique.

Tant que la religion Romaine à fleuri en Arménie, obſerve notre pieux anonyme, elle a donné beaucoup de ſaints religieux, des prélats vertueux, des

docteurs éclairés, & une infinité de martyrs, mais depuis qu'elle s'est séparée de l'église catholique, la science est tarie, la foi est morte, & les peuples sont réduits à traîner une misérable vie dans l'esclavage. Leur schisme a été suivi de plusieurs erreurs : voici celles qu'ils ont reçues.

Ils ne reconnoissent qu'une seule nature en J.C., & font la divinité passible, mais ils admettent toutes les propriétés & toutes les opérations particulieres des deux natures, que les Catholiques distinguent dans le Verbe Incarné. Ils croient que non seulement la nature divine souffrit en J.C., mais encore la Ste. Trinité, ainsi que l'enseignent les *aphtartodocites*. Ils joignent trois croix ensemble, les attachent à un même morceau de bois, & les appellent la *sainte trinité*. Dans les hymmes sacrées où se trouvent ces mots, Dieu saint, Dieu fort, ils ajoutent qui avez été crucifié pour nous

Ils croient que le Saint-Esprit, qui, selon eux, procéde du pere par le fils, est au-dessous d'eux, ce qui fait que des

trois croix dont nous venons de parler, celle du milieu eſt plus petite que les deux autres.

Ils prétendent encore, ainſi qu'Eutychès, Dioſcore & d'autres héréſiarques, que les deux natures qui ſont unies en Jeſus-Chriſt, ſont réellement mêlées & confondues, qu'elles n'en font qu'une.

Dans la croyance où ils ſont que Jeſus Chriſt nâquit le jour d'après l'annonciation, ils célébrent ſa naiſſance le lendemain de cette fête. Ils prétendent qu'avant de naître de la Vierge Marie, le Sauveur avoit pris un corps dans le ciel, que celui dont il nâquit revêtu n'étoit que fantaſtique & apparent; qu'enfin c'eſt une abſurdité de ſe perſuader que Dieu ait voulu s'abaiſſer juſqu'à demeurer dans le ſein d'une femme, mais qu'on doit croire qu'il n'a fait qu'y paſſer comme par un canal. Ils ont retranché de l'évangile le paſſage qui rapporte que Jeſus-Chriſt eut une ſueur de ſang, & que la terre en fut toute baignée, parce qu'ils regardent cette circonſtance comme une foibleſſe qui déshonore la majeſté divine.

Ils prétendent que, lorſque Notre-Seigneur deſcendit aux enfers, il en retira toutes les ames, qui furent placées dans un lieu mitoyen entre le ciel & la terre, où les élus n'ont d'autre béatitude que l'eſpérance de jouir un jour de la gloire, & les réprouvés que la crainte de retourner aux enfers.

C'eſt une impiété, ſuivant eux, d'honorer les images. Ils n'adorent que la croix après y avoir enfoncé un clou & l'avoir baptiſée. Toutes les cérémonies légales, quoiqu'elles aient été abolies, ils les obſervent aſſez ſtrictement. Ils ſacrifient un agneau le jour de pâques, & frottent de ſon ſang le ſeuil de leur porte. Ils brûlent les os de la victime, & conſervent les cendres & le ſang en ſigne d'expiation. Ils offrent pour les morts des ſacrifices de moutons & de bœufs, & les regardent comme une choſe indiſpenſable pour leur procurer leur ſalut. La confeſſion leur eſt connue, mais ils la pratiquent ſi ſuperficiellement & ſi rarement, qu'ils ignorent ce qui eſt néceſſaire pour la validié & l'intégrité de ce ſacrement. Un troiſiéme

mariage eſt défendu par cette religion, & paſſe pour une fornication. Un homme veuf ne peut épouſer qu'une veuve, à qui la loi preſcrit auſſi de ne prendre qu'un veuf pour mari. Une accouchée ne peut aller à l'égliſe qu'après quarante jours.

Les Arméniens ont pluſieurs jeûnes très-longs & très-rigoureux, dont la pratique eſt généralement établie & réguliérement obſervée. On en compte dix, de chacun une ſemaine, non compris le carême; & dans tous ces jeûnes, ils ne font qu'un repas par jour, au coucher du ſoleil. La meſſe ſe dit avec du pain ſans levain, & ils ne mêlent point d'eau avec le vin dans le calice. Cet uſage leur plaît ſi fort, que c'eſt ordinairement, dit Chardin, pour le détruire qu'il en coûte le plus aux catholiques Romains. Si quelques-uns de leurs prêtres & de leurs évêques vont à Rome abjurer leurs erreurs, dès qu'ils ſont de retour en leur patrie, ils retranchent l'eau de la meſſe, & c'eſt par-là qu'ils commencent à rentrer dans le *giron* de l'égliſe Arménienne.

Le clergé des Arméniens eſt composé d'un patriarche, de pluſieurs évêques, de docteurs appellés vertabiets, & d'une multitude de prêtres & de moines, qui ſont tous de l'ordre de ſaint Baſile. C'eſt parmi eux que le patriarche choiſit les évêques, & ils continuent toujours à réſider dans les couvens & à ſuivre la régle. Chaque évêque s'attache ordinairement quelques vertabiets qui lui ſervent de conſeil, & comme de grands vicaires, & qui réſident avec eux. Ces évêques & leurs docteurs ne diſent preſque jamais la meſſe: les autres prêtres ne la célébrent que le dimanche. Dans les villes même, ces derniers ont chacun leur tour pour cette célébration; de façon qu'un prêtre eſt quelquefois ſix ou dix mois ſans dire la meſſe, à proportion du nombre qui ſe trouve dans un même endroit. Le mariage eſt permis aux ſimples prêtres, mais ils ne peuvent ſe marier deux fois. Quoique le clergé d'Arménie ſoit fort vicieux & fort ignorant, à commencer par le patriarche, qui vend tous les évêchés & les autres dignités eccléſiaſtiques, le

peuple a cependant pour lui beaucoup de respect & de soumission.

RÉVOLUTIONS D'ARMÉNIE.

Son état présent.

Il est aisé de présumer, après ce que nous avons rapporté de la tradition des Arméniens touchant l'arche de Noé, qu'ils font remonter leur origine jusqu'aux enfans de ce patriarche ; mais l'opinion des sçavans d'Europe est que les Syriens sont leurs premiers ancêtres. Elle est d'autant plus vraisemblable, qu'il est prouvé par divers témoignages que les anciens Arméniens se servoient de caractéres Syriaques, & que leur langue différoit peu de celle des Syriens. L'Arménie a eu longtemps ses Rois particuliers, & Diodore de Sicile cite Barzane comme un des premiers ; & qui étoit contemporain de Ninus.

Elle fut ensuite partagée en plusieurs petits royaumes, qui s'affoiblirent les uns & les autres, & qui, suivant Xénophon, tomberent à la fin sous la puis-

ſance d'Aſtiage, Roi des Médes. Cyrus en fit une province de ſon empire, & elle reſta ainſi jointe à la Perſe juſqu'après la conquête d'Alexandre. Toute l'Arménie fut diviſée alors en deux royaumes, qui ſubſiſterent juſqu'au temps de Tigrane, qui les réunit après avoit ôté la vie à Artane, Roi de la petite Arménie. Pompée en dépouilla enſuite Tigrane. Les Romains en inveſtirent ſucceſſivement pluſieurs princes juſqu'au régne de Veſpaſien, qui en fit une province de ſon royaume. Lors de la décadence de la puiſſance Romaine en orient, la petite Arménie retomba ſous la domination des Perſes, ſur leſquels les Turcs la conquirent. Ils la poſſédent encore aujourd'hui.

Le ſort de la grande Arménie fut peu différent. Elle eut d'abord ſes Rois, devint province Romaine, fit enſuite partie du royaume des Parthes, & fut réunie à la Perſe vers le cinquieme ſiécle de notre ére. Les Arabes, les Tartares qui inondérent la Perſe dans le ſeptiéme ſiécle, la ſubjuguerent auſſi, & l'ont poſſédée juſqu'en 1515, que Selim,

Empereur des Turcs, s'en empara. Ses successeurs l'ont possédée jusqu'à présent, à l'exception de la partie orientale qui appartient à la Perse. L'Arménie Turque est encore habitée par des Curdes, peuples errans, & par d'autres peuples sortis du Turkestan, & appellés Turkmans, d'où est venu le nom de Turcomanie à cette contrée. Ils sont errans ainsi que les peuples de Tartarie, & nourrissent de nombreux troupeaux. On prétend que c'est de ces Turkmans que les Turcs tirent leur origine.

Nous parlerons ci-après du Turkestan.

Mœurs des Arméniens.

La nation Arménienne a, généralement parlant, d'excellentes qualités. On remarque que ces orientaux ont un grand fonds de bon-sens & de prudence. Ils parlent peu, & ne se déterminent jamais qu'après s'être longtemps consultés; ce qui les rend fort habiles dans toute espece d'affaires. Ce sont les Arméniens qui font presque tout le commerce de l'Orient,

rient, & qui contribuent beaucoup à celui qui se fait dans toutes les grandes villes d'Europe. Quoiqu'ils paroissent d'un tempérament froid & peu robuste, ils sont pourtant infatigables. Rien ne les rebute : ni le danger d'être exposés à périr de misére dans des pays perdus, couverts de neiges ou brûlés par le soleil, ni les fatigues d'un voyage de six mois, pendant lequel ils sont exposés à toutes les injures de l'air, ne peuvent mettre obstacle à leur goût pour le commerce. Venir du fond des Indes en Angleterre, en Hollande est pour eux un voyage qui n'a rien de difficile, & qu'ils répétent souvent dans le cours de leur vie. A cette activité, ils joignent une grande sobrieté & une grande modération dans leur conduite. Il est rare de voir parmi eux des querelles d'éclat, & des emportemens violens. Quelque estimable que leur paroisse un homme, ils l'évitent soigneusement, s'ils remarquent qu'il soit sujet à des mouvemens de colere. Ils ne sont pas moins humains & pas moins hospitaliers que les Persans. Leur conversation, a beaucoup

de douceur, d'affabilité & d'honnêteté, & en général la fréquentation des Européens, que leur procure le commerce, leur ôte beaucoup de cet air sombre & sauvage, qu'on voit d'abord aux autres peuples de l'orient. Ils aiment assez la lecture, les livres de piété, & ils y emploient une partie des jours de fête.

Tous ces beaux avantages sont obscurcis par plusieurs défauts, qui ont leur source dans la cupidité de ces peuples. Ils sont soupçonneux & défians au dernier point. Il faut être sur ses gardes en traitant avec eux, & il est très-difficile de lier un commerce d'amitié. Ils sont encore fort adonnés à l'ivrognerie ; & l'amour de leurs intérêts est leur passion dominante.





GÉORGIE.

INTRODUCTION.

Aux connoiſſances que nous avons puiſées dans les auteurs que nous avons cités aux articles de la Perſe & de l'Arménie, nous avons joint ici celles que nous ont fourni les peres Lamberti & Zampi, miſſionnaires en Géorgie vers la fin du ſiecle dernier. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter que leurs relations, moins minutieuſes ſur les détails de la religion des peu-

ples qu'ils ont fréquentés, fussent plus étendues sur l'histoire naturelle, sur les mœurs & le gouvernement de ces mêmes peuples (*a*).

(*a*) Elles se trouvent dans le septieme volume des Voyages au nord, recueillis & imprimés par Bernard.

DIVISION

GÉOGRAPHIQUE

DE LA GÉORGIE.

TOUT le pays compris ſous le nom de Géorgie, peut ſe diviſer en deux parties; ſçavoir la Géorgie Turque & la Géorgie Perſane. A la prendre en général, ſes bornes ſont au nord, la Circaſſie & le Caucaſe ; à l'eſt, la Perſe; au ſud, l'Arménie; & à l'oueſt, la mer Noire. Dans cet état, la Géorgie étant placée entre le quarante & le quarante-huitiéme degrés de latitude, & entre le ſoixante-quatre & le ſoixante-douzieme degrés de longitude, a deux cent lieues du ſud au nord, & cent quatre-vingt du couchant au levant.

La Géorgie Turque comprend la Mingrelie, le royaume d'Imirette, & la principauté de Guriel.

La Géorgie Perſane renferme le

royaume de Carduel & celui de Caket. Il suffira de décrire la vie civile & privée des Mingréliens, pour donner une idée de celle de tous les autres peuples de ces contrées.





GEORGIE, TRIBUTAIRE DU GRAND-SEIGNEUR.

MINGRELIE.

Sa topographie, son climat.

Cette partie de la Géorgie est l'ancienne Colchide, fameuse par l'expédition des Argonautes pour la conquête de la toison d'or. Le mont Caucase d'un côté, la mer Noire d'un autre, les forêts dont ce pays est couvert, y rendent le climat très-humide & très-mal sain dans l'été. Les campagnes y sont assez unies, mais marécageuses, & s'élévent à mesure qu'on s'éloigne de la mer pour arri-

ver au mont Caucaſe. Cette montagne, la plus haute de l'Aſie, eſt à ſon ſommet toujours couverte de neiges, & d'un accès très-difficile. Chardin dit qu'elle eſt pleine de précipices affreux, que les ſentiers y ſont ſi rudes, qu'il put à peine la traverſer en huit jours à cheval, quoique le trajet ne ſoit que de trente-ſix lieues. Nombre de fleuves & de rivieres conſidérables prennent leur ſource dans cette haute montagne. Parmi les premiers, on diſtingue le Phaſe, l'Indus, qui ſépare la Perſe de l'Inde, & qui a donné ſon nom à cette partie de l'Aſie. Le Phaſe, à ce que dit le P. Lamberti, a un cours d'abord fort impétueux, mais enſuite ſi imperceptible, qu'on s'apperçoit à peine de quel côté il court. On le met au nombre des quatre grands fleuves qu'on dit avoir arroſé le paradis terreſtre, & qui eſt appellé *phiſon* (*a*). Il va ſe jetter dans la mer Noire par deux embouchures très-profondes, près deſ-

(*a*) Les trois autres ſont, l'Euphrate, le Tigre & l'Araxe, appellé *Gehon* par l'hiſtorien ſacré.

quelles il forme plusieurs isles très-agréables. Les Turcs l'appellent *Fachs*, & les Mingreliens *Rione*. C'est du nom de ce fleuve que Martial prétend que le faisan a tiré le sien, parce qu'il se trouve une grande quantité de ces oiseaux sur ses bords, ainsi que dans toute la Géorgie (*a*). Cet auteur dit que ce furent les Argonautes qui en apporterent en Grèce.

Les rivieres auxquelles le Caucase donne naissance sont en grand nombre, & paroissent provenir de la fonte des neiges, dont le sommet de ce mont est perpétuellement couvert. Elles n'offrent d'autres particularités que celles d'être extraordinairement abondantes en truites & en esturgeons.

(*b*) *Arginâ primum sunt transportata carinâ.*
Ante mihi notum nil nisi phasis erat.



ÉTAT DE LA MINGRELIE.

Qualités de ſon terroir ; ce qu'elle produit en tout genre.

L'AIR humide qui régne continuellement dans ce pays, & les qualités marécageuſes du ſol, rendent en général les terres d'un mauvais rapport. On n'y voit que peu de ſortes de grains & de légumes. Les fruits y ſont de mauvais goût & preſque ſauvages. Le ſeul qui y vienne bien eſt le raiſin. On plante la vigne près des arbres, & elle s'éléve juſqu'à la cîme des plus hauts. Chardin dit avoir vu des ſeps ſix gros, qu'à peine il pouvoit les embraſſer. Le grain le plus commun ici, & qui fait la nourriture ordinaire de tous les peuples voiſins du Caucaſe & de la mer Noire, eſt le gom. Il eſt menu comme la coriandre, & fort reſſemblant au millet. On le cultive comme le bled de Tur-

quie, à qui ſa tige reſſemble par la hauteur & par la forme. Il ſe recueille au mois d'octobre, & ne demande d'autre préparation pour être mangé que d'être bien ſec. On jette le grain dans de l'eau bouillante, où il ſe réduit en une pâte fort blanche qui ſe mange chaude, & qui eſt d'aſſez bon goût, ſuivant Chardin ; mais il obſerve qu'il faut avoir ſoin de boire du vin pur en mangeant cette eſpéce de poudding, pour en tempérer les propriétés froides & laxatives, qu'il a au plus haut degré. On ne nous parle d'aucune plante de cette contrée, ſi ce n'eſt de la petite centaurée, de la régliſſe & du lin qui y eſt la plus commune de toutes, & que l'on cultive le plus généralement. On nous dit auſſi qu'il s'y trouve des vignes, & qu'on y fait du vin. Les animaux ſauvages & domeſtiques ſont les mêmes ici qu'en Perſe, & le gibier de terre & de riviere y eſt fort commun. Il n'eſt point de pays où l'on voie une auſſi grande quantité d'oiſeaux de rapine. Le voiſinage du Caucaſe, où ils font leurs nids, en produit de toutes les eſpéces,

depuis l'aigle & le faucon jusqu'à l'épervier. *Peut-être aussi*, dit le bon missionnaire Lamberti, *que le même ciel qui porte les hommes au brigandage, fait les mêmes impressions sur les oiseaux.*

Le même nous apprend que la Mingrelie renferme des mines d'or, d'argent & de fer, d'ocre & d'antimoine, mais que ces peuples sont si jaloux de ces richesses, qu'ils prennent tous les soins possibles pour en cacher la connoissance à leurs voisins.

La Mingrelie n'a ni villes ni bourgs, mais seulement deux villages sur le bord de la mer Noire, où les Turcs viennent apporter des marchandises. La nation habite dans des maisons éparses çà & là, & placées chacune à la volonté du propriétaire. On ne peut faire mille pas sans en rencontrer trois ou quatre l'une proche de l'autre. Le souverain du pays a neuf ou dix châteaux bâtis dans des bois impénétrables, & fortifiés d'une tour de pierre qui est au centre, & qui sert à mettre en sureté tout ce que le prince a de plus précieux. Au reste,

tous ces bâtimens ſont pauvres & miſérables.

MINGRELIENS.

Leur portrait. Leurs mœurs. Leurs uſages. Leurs ſciences.

Tous nos voyageurs s'accordent à dire que le ſang de Mingrelie eſt très-beau, que les hommes y ſont grands & bien faits, les femmes charmantes, & de la taille la plus admirable. Elles ont outre cela, dit Chardin, un regard tendre, qui ſemble careſſer tous ceux qui les regardent & demander de l'amour. Elles ſe peignent les ſourcils, ſe fardent, mettent tout en œuvre pour ſe parer de leur mieux. Leur habit eſt à peu près ſemblable à celui des Perſanes, & leur coëffure à celle des Européennes. Elles ſont gracieuſes, affables, amies des cérémonies, & fort complimenteuſes; mais d'ailleurs les plus méchantes femmes de la terre, ſuperbes, perfides, fourbes, cruelles & impudiques. Il n'eſt point de mé-

chancetés dont elles n'usent, point de ressorts qu'elles ne fassent jouer pour se faire des amans, pour les conserver, & pour les perdre, lorsqu'elles ont lieu de s'en plaindre.

Les hommes n'ont pas de meilleures qualités que les femmes, & font leur étude de voler. Ils racontent avec une satisfaction extrême tous les larcins qu'ils ont faits, ils en exagerent le nombre avec complaisance ; on les loue avec excès, & c'est pour eux la plus grande gloire. L'imposture, le meurtre, l'adultére, l'inceste, la bigamie, tous les crimes les plus honteux sont communs ici, & semblent être des vertus. La jalousie ne trouble point les ménages ; & un adultére pris en flagrant-délit, en est quitte pour payer un cochon au mari, & il se mange entre les trois parties. La façon de penser de ces peuples vicieux, n'est pas moins criminelle que leur conduite, & la nature semble ne jamais parler à leur cœur. Ils soutiennent qu'il y a d'autant plus de bonheur à avoir plusieurs femmes & plusieurs concubines, que l'on en a

beaucoup d'enfans que l'on vend, & qui rapportent de l'argent ou des marchandises. Par une suite de ces principes dénaturés, ils ont la barbarie d'égorger les nouveaux nés lorsque les facultés ou la commodité de les nourrir leur manque, ou lorsque ces innocentes créatures sont malades.

Rien n'est plus misérable que l'habillement de ces peuples, les paysans y vont presque nuds, & les gentilshommes avec l'air de la plus grande pauvreté, sont fort sales & fort dégoûtans. Les femmes ont aussi le même défaut. J'approchois toujours d'elles, dit Chardin, fort épris de leur beauté, mais dès que j'étois resté un moment à leur côté, la mauvaise odeur qu'elles exhaloient étouffoit l'amour qu'elles m'avoient donné.

Le logement & la façon de manger de ces peuples, ne dérogent point à la malpropreté de leurs vêtemens. Les maisons n'y ont ni fenêtres ni cheminées. Le feu s'y fait au milieu, & le jour n'entre que par la porte. Point d'autres meubles que des ta-

pis, des nattes ou des bancs. Le peuple est logé avec son bétail, tous y sont tourmentés par la vermine, qui fourmille par-tout. Toute la batterie de cuisine consiste en un seul chaudron, où se fait le gom dont nous avons parlé, & toute la vaisselle est en bois. Il n'y a point ici de table particuliere pour le maître de la maison. Hommes, femmes, enfans & valets, tous mangent ensemble; le prince & toute sa suite jusqu'au dernier palfrenier. On se range en rond dans une cour autour d'une nappe de toile peinte, ou de cuir, & étendue par terre. Chacun se place plus près ou plus loin du maître, selon sa qualité. Des légumes, du poisson sec ou rôti composent tout le dîner des maîtres, les gens n'ont que le gom. Dans les grands festins, on tue un cochon, une vache, un bœuf, on les fait rôtir en entier, & on les sert sur une civiére. La civilité envers les étrangers est de leur servir des morceaux de viande où il y ait des os, apparemment parce que l'usage des fourchettes & des cuillere étant ignoré, il leur est plus facile de

porter la viande à la bouche. La boiſſon ordinaire eſt le vin, & nos voyageurs conviennent tous qu'il eſt très-agréable au goût, & très-bon à l'eſtomach. On le boit toujours pur & à grands coups, Les feſtins ne finiſſent jamais que les convives ne ſoient hors d'état de boire davantage.

On préſume bien que chez de pareils peuples, il n'exiſte ni ſciences ni beaux arts. L'agriculture eſt la ſeule profeſſion qui ſoit connue & exercée avec une ſorte d'intelligence; ce ſont des femmes qui ſont les médecins du pays, & elles n'ont d'autres connoiſſances que celles que l'expérience leur a enſeignées, & qui ſe réduiſent à ordonner des purgatifs ou des confortans.

RELIGION.

Les miſſionnaires qui nous ſervent de guide, rapportent que la tradition attribue à l'apôtre ſaint André la gloire d'avoir le premier prêché la foi en Mingrelie; mais depuis cette époque, elle a été altérée par un ſi grand nombre de

cérémonies du rit juif & idolâtre, que les habitans ſont tombés dans l'ignorance la plus épaiſſe, & dans un aveuglement déplorable. Leur religion eſt la même que celle des Grecs quant au fonds. Pourvu qu'ils obſervent exactement les jeûnes & les abſtinences preſcrites ; en faiſant une bonne œuvre ou un préſent à l'égliſe, ils ſe croient abſous des crimes les plus graves. Il eſt vrai que leurs évêques & leurs prêtres les entretiennent dans cette créance en leur vendant tous les ſacremens, & en leur donnant l'exemple du déréglement le plus criminel. A la tête du clergé eſt un patriarche appellé *catholicos*, qui a ſix évêchés à ſa nomination, & qu'il vend à celui qui lui en offre davantage. Les ſimples prêtres, de leur côté, vendent leur miniſtére le plus cher qu'ils peuvent, & c'eſt ce qui fait tout leur revenu. Le droit de faire des ſacrifices, qui leur eſt réſervé, leur procure encore des profits conſidérables, ainſi que le don qu'on leur attribue de prédire & d'enſeigner les moyens d'être heureux.

Les Mingreliens ont différentes fêtes, dont les principales ne ſont jamais mieux ſolemniſées qu'à manger & boire avec excès. Le jour de l'an ſe célébre par une cérémonie ſinguliere. Elle conſiſte à promener avec ſoi ce que l'on a de plus précieux, & à attacher aux portes des branches de lierre. A Pâques, on ſe donne des œufs réciproquement à l'égliſe; on ſe ſouhaite de bonnes fêtes, & on paſſe la journée dans la débauche. Le même jour, c'eſt la coutume chez les Princes d'apporter un agneau rôti devant eux à la fin de la meſſe. Le Prince le met en piéces avec ſes mains, & le diſtribue lui-même à toute ſa ſuite, & c'eſt là leur communion paſchale. Nous en avons aſſez dit pour faire voir que ces peuples ne ſont chrétiens que de nom. Paſſons aux cérémonies de leurs mariages & de leurs enterremens.

MARIAGE.

L'union conjugale n'eſt proprement qu'un contrat de vente, par lequel les

parens de la future conviennent de la livrer après l'exécution des conditions stipulées. Le pere de l'épouse donne un grand festin, après lequel le mari emmene sa femme chez lui avec sa dot, qui consiste, pour l'ordinaire, en habits, joyaux & quelque bétail. Une nouvelle fête commence ici & dure trois ou quatre jours & autant de nuits. Cependant la cérémonie de l'union n'est pas encore faite, & l'on a grand soin d'en cacher l'instant par la crainte des sortiléges. Au reste, elle se fait en tout temps, à l'église ou à la porte, & même dans une cave; car ils révérent cet endroit autant que leurs églises (*a*). Voici en quoi consiste cette cérémonie. Les deux mariés paroissent devant un prêtre, avec un parent ou un ami qui sert de parrain. Pendant que le prêtre récite quelques prieres, le parrain met une espèce de voile sur la tête des deux conjoints, & coud

[*a*] Voyez la Rélation du pere Lamberti, pag. 158. Chardin, tome 1. pag. 214.

enſuite leurs habits l'un à l'autre. Puis il met ſur leur tête des couronnes de fleurs, changeant alternativement ces couronnes, & les faiſant paſſer trois ou quatre fois de la tête du mari ſur celle de la femme, ſelon que le Prêtre récite certaines oraiſons. Il prend enſuite un morceau de pain qu'il rompt en ſept parties, & leur en met dans la bouche à chacun une, & recommence jusqu'à la ſeptiéme qu'il mange lui-même. Il leur donne auſſi à boire à chacun trois fois dans la même coupe, & boit ce qu'ils ont laiſſé. Alors il ne reſte plus, pour parfaire l'union, que la cérémonie qui n'exige pas de témoins, & qui n'eſt jamais oubliée.

FUNÉRAILLES.

Il n'y a pas moins de ſingularité dans les devoirs qu'ils rendent à leurs morts, que dans les cérémonies du mariage. Dès qu'un parent ou un ami eſt à la derniere extrêmité, on lui ôte tout ce qu'il a ſous la tête, de façon qu'elle reſte pendante, & que le malade eſt

bientôt étouffé ; alors tout le monde qui eſt préſent, & dans la maiſon, s'arrache les cheveux, & pouſſe des lamentations affreuſes. Tous ſemblent une troupe de déſeſpérés. Si c'eſt une femme qui a perdu ſon mari, elle déchire ſes habits, elle ſe dépouille nue juſqu'à la ceinture, s'arrache les cheveux, ſe bat la poitrine à grands coups de poing, & s'enléve avec les ongles la peau du ſein & du viſage. A toutes ces grimaces, elle ajoute encore des grincemens de dents, des hurlemens & des contorſions qui la feroient prendre pour une poſſédée dans les accès de ſa fureur diabolique. Les hommes témoignent leur douleur à peu près de la même maniere à la mort de leurs femmes. Cette rage funébre dure dix jours dans tout cet éclat, & diminue enſuite inſenſiblement. Pendant cet eſpace de temps, les parens des morts, les amis, hommes & femmes viennent le pleurer, & ſe rangent, dans ce deſſein, autour du cadavre. Tous ſe battent la poitrine des deux mains, en criant comme en chœur, *vaih*, *vaih*,

ou *ohi*, *ohi*. Les cris & les coups étant mesurés, & allant ensemble, cette scéne forme la plus cruelle image d'un désespoir qu'on ne peut regarder sans fremir. Tous s'arrêtent au même instant, & l'horreur de ce silence est ensuite interrompue par les premiers emportemens

Le quarantiéme jour du deuil on enterre le mort. Un évêque dit la messe; & tout ce qui a appartenu au défunt, comme son cheval, ses armes, lui est dévolu de droit. On ne se sépare qu'après un grand festin que l'on donne à tous ceux qui sont venus pleurer ou assister aux obséques. Rien n'est plus ruineux pour les maisons qu'un pareil enterrement. D'abord la messe de l'évêque coûte plus de cinq cent écus. La plus grande partie de ces pleureurs ne viennent se lamenter auprès du mort que dans le dessein de vivre pendant quarante jours aux dépens de la succession. Qu'on juge par-là si leur affliction est bien sincere, & si un deuil semblable peut faire sensation sur des Européens qui en sont les témoins.

Le lendemain de Pâques, on célé-

bre la fête des Trépassés. On porte des fleurs sur les sépultures, on y allume des cierges, & le prêtre bénit les viandes qui servent à se régaler les uns les autres sur le cimetiere même, jusqu'à la fin de la journée.

Gouvernement des Mingreliens.

Il paroît par le récit de tous les voyageurs, que le Souverain de Mingrelie jouit d'un pouvoir absolument despotique dans ses états, quoiqu'il paie un tribut au Grand-Seigneur. Toute la nation se divise en trois ordres, la noblesse, les gens du peuple & les gens riches qu'ils appellent *saceurs*. On donne le nom de *ginasca* aux gentilshommes de la premiere classe, & celui de *ginandi* aux autres. Les premiers ont seuls le droit d'avoir des gentilshommes à leur service. Les ginandi se servent de saceurs ou des *moinalli*, nom que l'on donne à ceux qui composent la classe du peuple. On ne connoît d'autre noblesse que celle qui se transmet par le sang, & personne ne

ne peut ſortir de ſon rang, fût-elle la plus riche de toute la contrée. Le peuple eſt eſclave, & les gens de cet ordre ſervent de bêtes de ſomme aux gentilshommes, qui, dans leurs voyages, les chargent de leurs effets, & ſe font ſuivre à pied; en un mot, le nombre des ſerfs fait la richeſſe des gentilshommes. Ils ſont les juges ſouverains de la vie & de la mort de leurs ſujets. Lorſqu'une famille eſt éteinte, ils héritent de tous ſes biens, ou même ſi elle ſe trouve réduite à une ſeule perſonne, ils la vendent aux Turcs pour s'emparer de ce qu'elle poſſéde. Tous les nobles paſſent leur vie à chaſſer & à voyager de côté & d'autre, traînant après eux leur famille, femmes, enfans & domeſtiques, & allant manger chez leurs payſans, qui ſont obligés de les recevoir de leur mieux. Le Prince fait auſſi annuellement ces ſortes de viſites dans tous ſes états. Il reçoit ſes tributs dans ſes domaines & des préſens par-tout ailleurs. Il juge auſſi les procès ſur le champ, & ſans s'arrêter, prenant les requêtes qu'on lui préſente, & pronon-

çant son jugement toujours en chemin faisant. Si l'affaire est d'une grande discussion, & qu'il faille entendre des témoins, le Prince ordonne aux parties de se rendre à l'endroit où il doit passer la nuit, & là il prononce en dernier ressort. Tous les autres seigneurs en font de même dans leurs terres, & terminent les différends de leurs vassaux. Mais s'il arrive quelque contestation entre des nobles, elle se plaide avec les armes, & la force en décide. On fond, à main armée, sur les terres de sa partie adverse, on enleve ses vassaux, on extermine ses bestiaux, on pille, on brûle, on abbat tout ce qu'on rencontre; on se livre enfin aux transports de la rage la plus furieuse. Si les deux partis se rencontrent, on se livre un combat sanglant. Le plus foible & le plus maltraité ne manque pas alors de recourir au Souverain, qui, sans cela, ne prendroit aucune connoissance de ces querelles. Il mande le vainqueur par une personne de considération de sa cour, suivant sa qualité, & il accommode le différend. Cependant la

paix ne dure, d'ordinaire, que jusqu'à une occasion favorable de se venger.

Comme il n'y a point de gentilhomme qui n'ait quelque querelle, c'est ce qui les engage à aller toujours bien armés & suivis de tous les gens qu'ils peuvent entretenir. Leur défiance est telle qu'ils ne se couchent jamais qu'avec leur épée, & la mettent sous leur ventre pour s'endormir. Les autres armes dont ils se servent sont la lance, l'arc, le sabre, la masse d'armes & le bouclier. Quelques-uns ont aussi des armes à feu : en général, ils sont tous bons soldats & ne servent qu'à cheval.

La justice criminelle n'est pas moins sommaire que la justice civile, & appartient aussi aux seigneurs ou à des juges qu'ils nomment. Il y a des peines capitales pour les crimes ; & le supplice le plus grand est d'ôter la vue avec un fer rouge qu'ils appuyent sur les yeux. Dans les cas où les criminels ne sont pas convaincus, on a recours au jugement de Dieu, anciennement en usage en Europe. Le soupçonné

eſt obligé de retirer une croix du fond d'une chaudiere d'eau bouillante. On enveloppe enſuite ſon bras, on le cachete, & trois jours après on l'examine : s'il ne paroît aucune marque de brûlure, il eſt déclaré innocent; dans le cas contraire; il eſt puni. Si le ſoupçon d'un crime tombe ſur deux perſonnes, on les fait combattre l'une contre l'autre, & la premiere bleſſée eſt déclarée coupable & condamnée au ſupplice.

Lorſque le Prince eſt en guerre avec ſes voiſins, chaque ſeigneur eſt obligé de venir le joindre avec un nombre de ſoldats proportionné à ſes richeſſes. Ces troupes ne gardent ni ordre, ni rang en chargeant leurs ennemis, & n'ont pas d'autres officiers que leurs propres ſeigneurs. Leurs guerres ſe réduiſent à tomber ſur le pays ennemi, à le ravager & à faire le plus de priſonniers qu'ils peuvent. Ont-ils abbattu un homme de cheval, ou le ſurprennent-ils, le chef de la troupe ſaute à terre & lie l'ennemi avec la corde qui lui ſert en tout temps de ceinture,

& le donne à garder & à conduire à ſes gens. Celui qui fait ainſi des priſonniers a ſur eux droit de vie & de mort, & communément il les vend aux Turcs.

Chardin rapporte que les revenus du Prince de Mingrelie ne montent pas au-delà de vingt mille écus. Les droits d'entrée impoſés ſur les marchandiſes, ceux de ſortie, les eſclaves qu'il vend, les confiſcations qu'il fait, c'eſt là tout ce qui compoſe ſes richeſſes. Il eſt vrai que tout entre dans ſes coffres, parce qu'il eſt ſervi par ſes vaſſaux ſans appointemens, & que ſon domaine lui fournit toutes les denrées dont il a beſoin pour la conſommation de ſa maiſon. Toute ſa cour eſt compoſée de deux cent gentilshommes, & ſa ſuite de deux ou trois cent perſonnes.

Le commerce de Mingrelie ne conſiſte qu'en échanges qui ſe font à des foires aſſignées en certains endroits, & dans certains temps. On y apporte des draps, des feutres, toutes ſortes de groſſes étoffes, d'armes, de har-

nois de chevaux, de cuirs & d'ustensiles de ménage. On remporte des esclaves, dont le nombre monte annuellement à dix ou douze mille, de la soie, des peaux de bœuf, du buis, de la cire & du miel qui a la plus grande réputation. Il n'y a point de monnoie dans le pays. Au milieu du siécle dernier, un de leurs Princes avoit fait fabriquer des piéces d'argent de la même façon que les abassis qui ont cours en Perse; mais les matieres ont manqué après sa mort, & la fabrication en a été totalement abandonnée. Cependant ils reçoivent les piastres & toutes les monnoies étrangeres; mais sans prix déterminé, & seulement en échange de ce qu'ils veulent donner d'après l'estimation qu'ils en font.

Révolutions de Mingrelie.

Tout ce qu'on nous apprend des différentes révolutions qu'a essuyées la Mingrelie, se réduit à dire qu'elle étoit autrefois dépendante du royaume d'Imirette; qu'un de ses gouverneurs

s'étant révolté contre son Roi, s'en attribua la souveraineté, & prit le titre de Dadian (*a*), & que c'est de lui que descendent les Princes qui gouvernent la Mingrelie depuis quinze ou seize générations, & qui sont aujourd'hui sous la dépendance du Grand-Seigneur. Chardin dit que le tribut que le Prince de Mingrelie paie à la Porte, est de soixante mille brasses de toile de lin. Avant de terminer cet article, il est bon de faire remarquer un usage universel dans ses contrées; c'est qu'un inférieur ne peut rien présenter à son supérieur, soit présent, lettre ou requête, qu'un genou en terre. Il y a

[*a*] M. Peyssonel, auteur de l'Essai sur les troubles actuels de Perse & de Georgie, de qui nous empruntons ce récit, s'est trompé, si l'on en croit le pere Lamberti, en rapportant d'après Chardin, que le nom de Dadian est un titre qui signifie Chef ou Roi. Le Missionnaire dit que c'étoit le nom propre de cet usurpateur, qui a passé ensuite à ses descendans. Il ajoute que le titre de Roi est désigné par celui de *Chesilpe*. Voyez *les Voyages au Nord*, 7e. *vol. pag.* 187.

apparence qu'il a pris sa source à la cour des Empereurs Grecs, où il portoit le nom d'adoration, & qu'il s'est de-là répandu vers la fin du bas-empire chez tous ces Princes chrétiens voisins de la mer Noire, & autrefois vassaux de l'Empereur.

Le missionnaire Lamberti rapporte, d'après Ammien-Marcellin, que les Mingreliens tirent leur origine des Egyptiens. Cette opinion est fondée sur le témoignage de Diodore de Sicile, lequel dit que le Roi Sésostris ayant subjugué la Schytie, laissa sur les bords du Palus Meotide une colonie d'Egyptiens, qui, de son temps, pratiquoient encore la circoncision, & semoient beaucoup de lin, ainsi que les Egyptiens. Pour moi, continue le Missionnaire, j'ajouterai à la probabilité de ce sentiment, que les Mingreliens sont, ainsi que les peuples qu'on vient de nommer, fort attachés à l'interprétation des songes, & que leurs entretiens du matin roulent toujours sur ceux qu'ils ont eus pendant la nuit.

ROYAUME

D'IMIRETTE EN GEORGIE,

TRIBUTAIRE DE LA PORTE.

CHARDIN donne à cet état cent vingt lieues de long & ſoixante de large. Ce pays, que les anciens ont connu ſous le nom d'Ibérie, eſt rempli de bois & de montagnes comme la Mingrelie ; mais il s'y trouve des vallées plus ſpacieuſes & des plaines plus fertiles. On y voit auſſi quelques bourgs, quelques villages & trois châteaux placés dans des lieux naturellement très-fortifiés, qui appartiennent au Prince du pays. Il en avoit un quatriéme qui étoit même le plus conſidérable. Les Turcs le lui enleverent dans le ſiecle dernier.

Quant aux mœurs, à la religion & aux uſages, ce ſont les mêmes qu'en Mingrelie : même penchant au bri-

gandage, au larcin, à la perfidie, à la dissolution & à toutes sortes de débauches.



PRINCIPAUTÉ

DE GURIEL.

CE petit pays s'étend le long de la mer Noire, depuis la riviere de Phaſe juſqu'à une autre qui en eſt éloignée de quarante lieues. Il eſt renfermé entre l'Imirette, la Mingrelie, le Caucaſe & la mer Noire.

Le ſol y eſt auſſi marécageux qu'en Mingrelie; les terres y ſont auſſi peu fécondes, les habitans vicieux au même degré que leurs voiſins, & tout auſſi miſérables.

Le Grand-Seigneur poſſéde dans cette Principauté une petite ville & une fortereſſe, appellées Akalziké; elles ſont bâties dans le mont Caucaſe, & il y tient une garniſon & un Pacha qui la commande. C'eſt à ce gouverneur que les Princes d'Imirette & de Guriel envoient leurs tributs. Celui du premier conſiſte en quatre-vingt en-

fans, filles & garçons, depuis dix ans jusqu'à l'âge de vingt. Le Prince de Guriel en donne quarante six en observant les mêmes conditions.

L'histoire de ces deux Souverainetés ne nous apprend que ce que l'on voit arriver si fréquemment chez des barbares & dans des royaemes dont le trône est mal affermi, des usurpations, des tyrannies, des guerres cruelles, des cruautés inouies, tous les crimes enfin que l'ambition, la vengeance inspirent, & que la force exécute.



GEORGIE PERSANE,

APPELLÉE GURGISTAN.

Sa division géographique, son état actuel, usages & religion de ses habitans.

LA Géorgie Persane, appellée simplement la Géorgie, comprend les principautés de Caket & de Karduel.

ROYAUME DE CAKET.

LA principauté de Caket forme la partie orientale de Gurgistan, & s'étend, du midi au nord, l'espace de soixante lieues de France, sur trente de largeur du levant au couchant.

L'air y est plus sain qu'en Mingrelie; mais les paysans n'y sont ni plus libres, ni moins misérables. Toutes

leurs occupations consistent à cultiver la terre & à rendre à leurs seigneurs les services auxquels la servitude les oblige. Il n'y a point d'autre ville que celle de Caket dans tout ce petit royaume, qui est aujourd'hui réuni au gouvernement général de la Géorgie, sous l'autorité d'un viceroi qui réside à Teflis.

Chardin rapporte, qu'étant dans cette derniere ville, il entendit dire qu'il y avoit eu autrefois beaucoup de villes considérables dans le Caket, & qu'elles avoient été détruites par tous ces peuples septentrionaux, sortis des environs du Caucase, tels que les Alains, les Vandales & d'autres Barbares qui ravagerent plus d'une fois l'Europe. C'est dans cette contrée que les anciens plaçoient le pays des Amazones ; mais notre voyageur, qui a eu soin de prendre des informations sur l'existence de ces guerrieres, dit n'avoir rencontré personne qui eût fréquenté leur pays, mais beaucoup de gens qui en parloient. Il y a apparence qu'on a donné ce nom à des Princes-

ſes de cette contrée, peut-être de la Circaſſie & du pays des Usbecks, où l'on ſçait qu'elles ont l'uſage de monter à cheval ainſi que les hommes, & de ſe faire ſuivre par des perſonnes de leur ſexe, portant des armes & un poignard à leur ceinture (*a*). Pour ce qui eſt de la mammelle que Ptolomée, Strabon & d'autres écrivains diſent qu'on leur brûloit, ainſi que des enfans mâles qu'elles faiſoient périr, ce ſont autant de fables, & elles ne ſont pas rares dans l'hiſtoire Grecque.

La religion établie au Caket eſt la même qu'en Mingrelie. La Congrégation de la Propagande y envoie de temps à autre quelques miſſionnaires pour y prêcher l'évangile; mais ils y font peu de proſélytes; & c'eſt moins, ainſi que le dit Chardin, pour tirer des fruits conſidérables de leurs travaux, que pour l'honneur de l'égliſe Romaine; ces miſſionnaires étant d'ailleurs

(*a*) Voyez ci-après l'article de la Grande-Bukarie.

plus occupés à guérir les corps qu'à ſauver les ames. On verra ci-après ce qui fait parler ainſi ce voyageur.



ROYAUME DE KARDUEL.

Son étendue, son climat, ses productions, ses villes, ses habitans.

La position de cette souveraineté est à l'ouest du Caket auquel elle confine, ainsi qu'à la Circassie, à l'Arménie & à la mer Noire. Elle peut avoir environ cent vingt de nos lieues du nord au sud, & soixante & dix de l'est à l'ouest.

La température de l'air est à peu près la même ici qu'en Perse, à la réserve que l'hyver y est plus froid, & l'été plus chaud. Les terres y sont aussi très-fertiles, pourvû qu'on prenne le soin de les arroser. Tous les fruits d'Europe y sont excellens, ainsi que le vin dont il s'en tire une grande quantité pour les pays circonvoisins, & même pour la provision du Roi & des grands seigneurs de Perse : on y éleve beau-

coup de vers à ſoie, & cette marchandiſe fait un des principaux commerces du pays. Le bétail, le gibier, la volaille de Perſe ſe trouvent ici en abondance; &, ſuivant Chardin, on ne peut rien manger de plus délicieux que le cochon de cetre contrée. Les animaux ſauvages ſont les mêmes qu'en Mingrelie; mais les oiſeaux de proie n'y ſont pas ſi communs, ce qui fait que le gibier y eſt ſi abondant, que notre voyageur aſſure qu'il n'y a point de pays au monde où l'on puiſſe faire meilleure chere, avec moins de dépenſe. Le poiſſon n'eſt pas plus rare que le gibier. Le Kur qui arroſe le Karduel, & la mer Caſpienne qui en eſt proche, en fourniſſent des deux ſortes également bons & à bon marché.

On ne compte que quatre villes dans tout ce canton: *Gory*, *Suram*, *Aly* & *Teflis*. Les trois premieres ne ſont proprement que des places de guerre, compoſées d'un petit nombre de maiſons qu'habitent des marchands, & dominées chacune par une forteresse où le Roi de Perſe entretient une garni-

ſon de cent hommes Perſans.

Quant à Teflis, c'eſt une ville aſſez conſidérable, & la capitale de toute la Géorgie. Elle eſt bâtie au pied d'une montagne, & arroſée d'un côté par un bras de la riviere de Kur qui lui ſert de fortification. De l'autre côté, elle eſt environnée d'un rempart, & protégée par une citadelle aſſez forte, que les Turcs conſtruiſirent en 1576, après s'être rendus maîtres de la ville ſous le commandement du fameux Muſtapha Pacha. On compte dans Teflis vingt mille habitans, la plupart Géorgiens ou Arméniens, & quelques Juifs & Mahométans. Ces derniers ont ſeuls le privilege d'habiter dans la citadelle, & la garde en eſt confiée à des Perſans. Quelqu'effort que les Muſulmans aient fait pour bâtir une moſquée dans Teflis, les Géorgiens n'ont jamais voulu le permettre; & dans la citadelle même, où ils en ont une, les Mollahs n'ont pas droit de monter ſur le minaret pour annoncer les heures de la priere. La religion chrétienne du rit Grec eſt la ſeule qu'on y profeſſe

librement. Il y a quatorze églises; dont huit appartiennent aux Arméniens, & six aux Géorgiens, & le service s'y fait avec la plus grande liberté. Les édifices publics, tels que les bazards, les caravanserais sont des ornemens de la ville, ainsi que le palais du Prince; mais ils n'offrent rien de bien remarquable.

Les capucins ont une église & une maison à Teflis, où réside le préfet des missions que cet ordre a dans tout le pays. Ils y ont été reçus à titre de médecins, & ils ne s'y sont conservés que par le besoin que l'on a de leur ministere dans ce genre. Le plus habile d'entre eux réside auprès du Prince, dont il cherche à ménager la protection, pour défendre ses freres de la persécution du clergé qui s'oppose de tout son pouvoir aux progrés de leur mission. Et en effet, elle a toujours été infructueuse, quoique la cour de Rome ait accordé à ces religieux tous les priviléges & toutes les facilités qui pouvoient contribuer à étendre leurs travaux apostoliques. Par exemple, ils

ont la permiſſion de pratiquer la médecine, la chirurgie, de ſe faire payer de leurs cures, de leurs opérations. On leur donne en paiement du vin, de la farine, du bétail, des chevaux, des jeunes eſclaves. Ils vendent tout ce qui ne leur eſt pas néceſſaire. Aſſurément, ſans ces ſecours pourroient-ils ſubſiſter avec vingt-cinq écus romains que la congrégation donne pour penſion annuelle à chaque miſſionnaire, cette ſomme valant cent livres de notre monnoie? Outre ces belles prérogatives, ils ſont encore autoriſés à dire la meſſe ſans avoir quelqu'un pour la ſervir, à la célébrer en toutes ſortes de lieux & en toute eſpece d'habits, à abſoudre tous péchés, à ſe déguiſer comme ils veulent, à avoir des eſclaves, à acheter, à vendre, à prêter & à emprunter à intérêt. Malgré tous ces privileges, dit Chardin, ces bons peres ont très-peu de ſuccès dans toute la Géorgie.

Ils virent d'abord chez eux beaucoup de peuple attiré par la nouveauté & par une petite muſique de

quatre à cinq voix, d'un luth & d'une épinette, mais la foule cessa bientôt; & il ne vient plus aujourd'hui à leur église que cinq ou six pauvres gens à qui ces missionnaires font gagner quelque chose. L'école qu'ils tiennent est fréquentée par sept ou huit petits garçons misérables, que le desir d'être nourris y fait venir bien plutôt que celui d'être instruits dans la religion catholique. Ce qui s'opposera toujours à la conversion des Géorgiens, c'est qu'ils ne croient pas que les Capucins soient bons chrétiens, parce qu'ils sont d'Europe, & qu'ils ont appris que dans leur pays ils ne jeûnent pas comme eux; pratique que ces schismatiques regardent, ainsi qu'ils l'observent eux-mêmes, comme le point le plus essentiel de la religion chrétienne.

PEUPLES DE KARDUEL.

Si l'on s'en rapporte à Chardin, le sang de Géorgie est non seulement le plus beau de l'orient, mais de l'univers; je n'y sai pas remarqué,

dit ce Voyageur, un viſage laid parmi l'un & l'autre ſexe, mais j'y en ai vu d'angéliques. La nature a répandu ſur la plupart des femmes des graces ſi attrayantes, des agrémens ſi ſéduiſans, que je tiens pour impoſſible qu'on puiſſe les voir ſans les aimer. Un peintre, avec l'imagination la plus vive, ne pourroit donner à ſes figures un viſage plus charmant, une taille plus dégagée & plus parfaite que celle des Géorgiennes. La ſeule choſe qu'on pourroit leur reprocher, c'eſt de ſe farder ſans goût & ſans intelligence, & cet uſage eſt le plus grand ornement qu'elles prétendent ajouter à leur beauté (*a*). La malpropreté ne regne pas parmi elles, ainſi que dans la Mingrelie. Les habillemens de l'un & de l'autre ſexe ſont exactement les mêmes qu'en Perſe, ainſi que les maiſons & les logemens des grands ſeigneurs & des gens riches.

[*a*] Tournefort trouve cet éloge outré; il dit n'avoir pas trouvé ces femmes auſſi belles qu'il

Religion. Gouvernement. Finances.

La religion que professent les Géorgiens est celle des Mingreliens, & ils ne sont pas meilleurs chrétiens que ces derniers, si ce n'est que ceux-ci jeûnent plus strictement & plus rigoureusement, font des prieres plus fréquentes. Quant aux mœurs & aux dispositions des Géorgiens, toutes les relations en font une peinture tout-à-fait désavantageuse. On les représente comme des fourbes, des fripons, des traîtres, des ingrats & des menteurs, d'une impudence sans égale. L'ivrognerie, l'impudicité, l'avarice & l'orgueil regnent encore dans tous les états; personne ne prête que sur gages, & le moindre intérêt est de deux pour cent par

s'attendoit à les voir, & prend de-là occasion de s'inscrire en faux contre les descriptions que la plupart des voyageurs en ont faites, tome 3, pag. 156. Il dit dans un autre endroit, qu'il trouve Chardin fort exact, mais trop prévenu en faveur des Georgiennes, pag. 165.

chaque

chaque mois. Les femmes ſont auſſi vicieuſes que les hommes, & il y a apparence que la diſſolution générale des mœurs vient de leur paſſion pour le plaiſir, & pour les plus honteuſes débauches.

Une ſorte de gouvernement féodal eſt établi ici comme en Mingrelie, & la nobleſſe exerce ſes droits avec la derniere tyrannie. Le Prince, quoique Mahométan, nomme le Patriarche & a toutes les prélatures, qu'il remplit de ſes parens. Les gentilshommes s'arrogent le même pouvoir dans leurs terres, non ſeulement en donnant les bénéfices, mais encore en empriſonnant & en puniſſant les gens d'égliſe avec autant de ſévérité que leurs ſerfs.

Ils font travailler ces eccléſiaſtiques à toutes ſortes de corvées, leur enlevent leurs femmes, leurs enfans pour les vendre aux Turcs. Le Prince & les ſeigneurs de Géorgie, ainſi que ceux d'Arménie, ſont depuis longtemps dans l'habitude d'abjurer l'évangile, & de prendre le turban toutes les fois que leur intérêt, les Turcs ou les

Perſans exigent ce ſacrifice : que ne doit-on pas attendre de gens qui n'ont ni mœurs ni religion.

Cette nobleſſe ne croit pas ſe dégrader à exercer les fonctions de bourreau : au contraire, les gens de qualité, dit Tournefort, s'en font un honneur, & c'eſt un titre glorieux pour les familles : on s'y vante d'avoir eu pluſieurs bourreaux parmi ſes ancêtres, & on ſe fonde ſur ce principe, qu'il n'y a rien de plus noble que d'exécuter la juſtice ſans laquelle on ne ſçauroit vivre en ſûreté.

Les revenus du Prince conſiſtent en une penſion de trois cent tomans (*a*), qu'il reçoit de la cour de Perſe, & en pareille ſomme que lui rapportent les douanes & les entrées ſur les vins & eaux-de-vie. Outre cela, chaque feu lui paie un mouton par an, ce qui peut aller à quarante mille. Il leve auſſi des tributs en beurre, en vin, en cire & en toutes les denrées du pays. Les

(*a*) Le toman vaut 50 livres de notre monnoie.

Géorgiens, ainſi que les Arméniens, paient encore au Roi de Perſe une capitation de ſix abaſſis par tête, malgré les faucons & les eſclaves des deux ſexes que le Prince de Géorgie eſt obligé d'envoyer chaque année à Iſpahan.

Origine du nom des Géorgiens, & précis des revolutions arrivées dans le Karduel.

Les Géorgiens ne ſe donnent point d'autre nom que celui de Carthueli, & l'on croit que celui de Géorgiens vient du mot Georgi, qui ſignifie laboureur, ſous lequel Pline & Pomponius Mela parlent des peuples de l'Ibérie & de l'Albanie qui forment la Géorgie actuelle.

L'hiſtoire ne nous apprend rien des ancêtres de ces peuples. On ſçait ſeulement qu'ils avoient des Rois très-puiſſans qui ſe déclarerent pour Mithridate & Tigrane ſon gendre, lorſque Lucullus vint leur faire la guerre. Plutarque obſerve qu'ils n'avoient jamais été ſoumis juſqu'au temps de Pompée,

qui s'avança juſqu'à trois journées de la mer Caſpienne, & qui conquit tout le pays compris entre le Kur & le Caucaſe. Dion rapporte que l'Empereur Claude rendit enſuite l'Ibérie à un de ſes Rois appellé Mithridate, lequel fut tué & dépoſſédé par ſon frere Pharaſmane; mais tous ces faits ne ſont pas plus intéreſſans que le récit de Conſtantin Porphyrogenete, qui rapporte que la famille des Princes Géorgiens prétendoit deſcendre de David & de Betſabée, & qu'un de leurs ancêtres, nommé David, quitta Jéruſalem pour aller s'établir en Géorgie, où il forma un royaume puiſſant. L'hiſtoire moderne nous offre des détails plus certains ſur les révolutions que cette contrée a eſſuyées depuis deux ſiécles; & M. Peyſſonel, qui les a donnés, mérite toute notre créance. On peut conſulter ſon ouvrage que nous avons déjà cité ſi ſouvent; nous ne nous occuperons que des événemens de notre ſiécle. Un Prince, nommé Vachtan, ayant pris poſſeſſion du Karduel & de la vice-Royauté de la Géor-

gie en 1719, trouva un ennemi ſi formidable dans Mehemet Kouli-Kan, alors Roi de Caket, qu'il implora l'aſſiſtance des Turcs qui s'emparerent de ſon gouvernement, & le remirent à Bakar, fils de Vachtan, à condition qu'il embraſſeroit le Mahométiſme. Bakar ne jouit que peu de temps de ſa vice-royauté ſous la dépendance des Turcs; voyant qu'il n'avoit aucune autorité, & qu'elle étoit toute entiere entre les mains du gouverneur Turc, il renonça au Mahométiſme & ſe retira dans des gorges, où il fit pendant quelque temps une réſiſtance inouie. Forcé de céder enfin, il paſſa en 1724 en Ruſſie avec toute ſa famille. Dix ans après, Nader Cha étant entré en Géorgie avec une armée formidable, à laquelle s'étoit joint Teimouras, frere de Mehemet Kouli-Kan, qui lui avoit ſuccédé dans la principauté de Caket, les Turcs furent entiérement chaſſés du Karduel, & ce petit royaume rentra ſous la dominarion de la Perſe. Nader Cha déclara Teimouras, qui lui avoit rendu de grands ſervices, viceroi

de toute la Géorgie, & ce Prince prit possession de cette dignité en 1740, & vivoit encore à Teflis en l'année 1753, avec la réputation, dit M. Peyssonel, d'homme sage, de bon Prince, de pere tendre, de général habile, & entiérement occupé de la gloire de son fils Heraclius qui depuis a occupé quelque temps le trône de Perse.



PEUPLES

DU MONT CAUCASE.

Nous ne devons pas oublier de parler ici des peuples qui habitent le mont Caucaſe, ſans être ni Géorgiens ni Arméniens, ni ſoumis à aucune eſpece de gouvernement. Ce ſont des montagnards auxquels on a donné différens noms, & qui habitent dans des pays couverts de bois, & affreux par leur ſituation. On diſtingue les Suanis, les Abcaſſes, les Allains, les Zigues & les Caracholis. Comme le pays de ces ſauvages n'a jamais été fréquenté, on n'a aucune connoiſſance de ſes productions, non plus que de la façon de vivre de ces peuples. Tout ce que l'on ſçait à ce ſujet, c'eſt que les Suanis ſont les plus civiliſés. Ils touchent à la principauté d'Imirette, où ils viennent par troupes au commencement de l'été pour louer leur induſtrie & travailler à la campagne. La récolte faite, ils rem-

portent en paiement des chaudrons, du fer, des toiles, des draps, du sel, enfin, tout ce qui est nécessaire à leur entretien. Dans l'hiver, ils viennent apporter des sommes de bois aux habitations des Géorgiens, & remportent de même des marchandises pour leur salaire. Le P. Lamberti nous les représente comme des gens d'une grande taille, bien proportionnés, braves & vigoureux, mais laids de visage, & d'une malpropreté très-dégoûtante. Ils trouvent dans leurs pays tous les alimens dont ils ont besoin, & ce n'est que pour avoir des habits & toute sorte de mercerie & d'ustenciles qu'ils vont travailler en Géorgie. Leurs occupations ordinaires est la chasse; quelques-uns entretiennent aussi des troupeaux.

Les Abcasses, qui habitent la partie septentrionale du Caucase, sont aussi bien faits que leurs voisins, mais d'une figure agréable avec un beau teint, un tempérament robuste, & une adresse singuliere à tout ce qu'ils entreprennent. Ils ne vivent que de chasse, de laitage comme les Tartares, & ont une

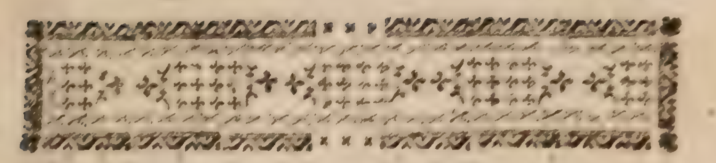
aversion très grande pour le poisson. Ils entretiennent des troupeaux nombreux auxquels leur pays, qui est agréable & coupé par des colines fertiles, fournit des paturages abondans. Ils se rassemblent au nombre de quinze ou vingt familles, & choisissent le sommet de quelques collines pour y dresser leurs cabanes. Ensuite ils environnent ce lieu de haies & de fossés pour n'être point surpris de leurs voisins, ou de leurs compatriotes, qui se font une occupation de s'enlever leurs femmes, leurs enfans les uns aux autres pour les vendre aux Turcs, chez lesquels les esclaves Abcasses sont fort estimés à cause de leur adresse & de leur beauté extérieure. Il ne faut chercher dans tous ces peuples du Caucase ni loix ni religions, ni rien qui annonce un culte établi. Chacun, à cet égard, suit ses lumieres, & se conduit par les principes de l'intérêt personnel, plutôt que par ceux que dicte la raison & l'équité.

On retrouve ici envers les morts les mêmes usages qu'on a vu pratiquer par les Tunguses dans la Sibérie. On met

le cadavre dans un tronc d'arbre creusé, on suspend cette espece de bierre aux plus hautes branches d'un arbre, & on y attache aussi les armes, les habits du défunt; son cheval n'est pas oublié : & dans l'idée de le lui envoyer, ils le font courir auprès de l'arbre sur lequel repose le cadavre jusqu'à ce qu'il créve, & alors ils l'attachent au tronc du même arbre.

Les Alains, les Zigues & les Caracholis, ou Karakirgues, menent une vie semblable à celle des Suanis & des Abcasses; raison pour laquelle nous n'en parlerons pas.





PAYS DES USBEKS.

INTRODUCTION.

ENTRE le pays des Calmouques, au nord, l'Inde & la Perse au sud, le Tibet à l'orient, & la mer Caspienne à l'ouest, régne un long espace de terre qui s'étend à l'ouest depuis le grand Kobi desert au nord ouest de la Chine jusqu'à la mer Caspienne, C'est ce qui comprend le pays des Usbeks, c'est-à-dire, le royaume de Karazm, la grande Buckarie & le Turkestan.

Ce pays, dont nous avons promis la description dans notre troisieme volume (*pag.* 230), ayant été très-rarement visité par les Européens, on n'en connoissoit guére que l'existence,

jusqu'à l'auteur des notes sur l'histoire généalogique des Tartares. Mais cet écrivain, qui a fait tant de figure dans nos volumes précédens, a donné des éclaircissemens sur cette région. Cette source nous a fourni de bons matériaux, en y joignant quelques circonstances qui se trouvent dans les voyages du pere Avril, de Chardin, dans la description des pays aux environs de la mer Caspienne, insérée dans le septiéme volume des voyages au nord, dans l'histoire générale des voyages, & dans la description de l'empire de Russie par M. de Stralhenberg.

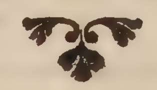


DIVISION

DU PAYS

DES USBEKS.

CETTE région eſt diviſée en trois grandes parties ſéparées l'une de l'autre par l'interpoſition d'un déſert qui eſt formé par des branches du grand Kobi ; elles ſont connues ſous le nom de Charaſm ou Karazm de grande & petite Buckarie & de Turkeſtan. Nous avons parlé de cette derniere qui appartient aux Calmouques dans le troiſiéme volume de cet ouvrage. Il n'eſt plus queſtion que de faire connoître le Karazm & la grande Buckarie, l'une & l'autre habitée par les Tartares Uſbeks.



ROYAUME DE KARAZM.

Sa situation, son étendue.

Ce pays, qui formoit anciennement un royaume particulier, porte le nom de Karazm dès le temps d'Hérodote (*a*), puisque cet historien & Ptolomée, après lui, ont parlé de Khorasmia. Dans l'état où il est actuellement, il peut avoir cent soixante de nos lieues du nord au sud, & cent vingt de l'est à l'ouest. Il confine au couchant à la mer Caspienne; au nord, au Turkestan & au pays des Calmouques; à l'orient, à la grande Buckarie; au midi, à la province de Chorasan, appartenante à la Perse, dont il est séparé par des deserts d'une

[*a*] Histoire générale des voyages, tome 7, page 144.

grande étendue, & par la riviere d'Anin qu'il ne faut pas confondre avec l'Amù, fleuve de la Mongalie dont nous avons parlé ci-devant.

En général, le Karazm est situé dans un desert sabloneux dont il est environné, ou plutôt n'est lui-même qu'un desert entremêlé de montagnes & de plaines très-fertiles, par-tout où elles sont arrosées de lacs & de rivieres. On ne dit rien des productions de ce pays, si ce n'est qu'on nous apprend qu'il a en quelques endroits d'excellens pâturages, des campagnes où l'on cultive le riz, d'autres où croît fort bien la vigne, où l'on tire du vin passablement bon, & où l'on trouve d'excellens melons qui se conservent jusqu'en hyver, & que l'on transporte à Péterbourg pour la cour de Russie. L'auteur des notes sur l'histoire des Tartares, rapporte qu'on cueille ces melons encore verts, & qu'ils mûrissent après être cueillis.

La fertilité de cette région lui vient d'un grand lac & de trois rivieres, qui sont l'Amù, le Khesel & le Sir.

Suivant la carte de l'empire Russien par Kyrillow, ce lac, qui porte le nom de lac d'Aral, a presque la même forme que la mer Caspienne; mais il n'a que soixante lieues du sud au nord, & vingt-cinq ou trente de l'est à l'ouest. Ses eaux sont extrêmement salées, & nourrissent les mêmes poissons, & avec la même abondance que la mer Caspienne. Il reçoit les eaux de différentes rivieres, sans cependant être sujet a aucun débordement, & sans avoir aucun canal visible par où il paroisse se décharger de toutes les eaux qu'il reçoit. Les Tartares, qui habitent ses bords, tirent un double avantage de ce lac. Le premier, d'y faire des saignées pour arroser leurs terres, & le second, de trouver dans l'intérieur de ces canaux, lorsque les parties aqueuses sont entiérement desséchées, une croute de sel crystallisé : c'est ce qui en fournit le Karazm & le Turkestan. La riviere que les Usbeks & les Persans nomment Amù, est l'Oxus si fameux dans l'histoire ancienne. Elle produit en abondance toutes sortes de

poiſſons; &, ſi l'on en croit notre auteur, l'univers n'a rien de plus charmant que ſes bords. C'eſt là qu'on voit croître ces melons dont on vante ſi fort l'excellence, & pluſieurs autres fruits délicieux qui ſe tranſportent aux Indes & dans la Ruſſie.

Le Kheſel, que les Uſbeks nomment Kheſil, & le Sir appellé Daria par les Ruſſes, ne ſont remarquābles en rien, ſinon que le premier qui ſe déchargeoit dans la mer Caſpienne, tombe actuellement dans le lac d'Aral, & que le dernier a été l'occaſion de la perte de trois mille Ruſſes maſſacrés par les Uſbeks. Nous donnerons le précis de cette défaite ci-après. Nous avons à parler actuellement des villes du Karazm & des peuples qui l'habitent.

Notre auteur diviſe le pays de Karazm en dix-huit ou vingt provinces, dont le détail n'auroit rien d'intéreſſant. Urgens, capitale de tout ce royaume, eſt ſitué dans une grande plaine, au nord de la riviere d'Amù, à quarante lieues du rivage oriental

de la mer Caſpienne, ſous le trente-neuviéme degré cinquante minutes de latitude. Cette ville a été conſidérable dans les ſiécles paſſés; mais depuis qu'elle eſt tombée entre les mains des Tartares, & que le bras de l'Amù, qui baignoit ſes murs, a pris un autre cours, il ne lui reſte plus de ſon ancienne ſplendeur que l'apparence d'une grande ville. Sa circonférence eſt d'une grande lieue, & ſes murs ſont de briques cuites au ſoleil. Si l'on en excepte les moſquées & le château bâtis de brique, tous délabrés & tombant en ruine, les autres édifices ne ſont que de mauvaiſes cabanes de terre. L'unique partie de cette ville qui ſoit entretenue avec un peu de ſoin, eſt une grande rue qui en fait le centre, & dont une partie ſert de bazar où les marchands étalent leurs marchandiſes; ce qui fait qu'elle eſt couverte en cet endroit pour garantir les marchandiſes de la pluie. Quoique les droits qui ſe paient à Urgens ne ſoient que de trois pour cent, le commerce y eſt cependant peu conſidérable actuellement,

parce que les marchands ne trouvent pas de ſûreté parmi les Tartares Mahométans, ni pour leur perſonne, ni pour leurs richeſſes, & qu'il arrive ſouvent que les exactions accidentelles qu'ils ſupportent, vont plus loin que la valeur des marchandiſes. On peut juger par la peinture miſérable de cette capitale; ſi les autres villes du Karazm, qu'on trouve nommées dans l'hiſtoire des Tartares, méritent ſeulement d'être citées. La plus conſidérable de toutes, après Urgens, eſt celle de Chajuk, vers la grande Bukarie, ſous le quarantiéme degré quarante-cinq minutes de latitude.

HABITANS

DU ROYAUME DE KARAZM.

Leurs mœurs, leurs uſages.

L'auteur, qui nous ſert de guide, diſtingue trois ſortes d'habitans dans le royaume de Karazm: les Sartes, les Turkmans & les Uſbeks. Il ob-

ſerve que les Sartes, qui ſont les plus anciens habitans du pays, tirent leur ſubſiſtance de leurs beſtiaux & de l'agriculture (*a*). Les Turkmans ou Turcomans, ainſi que nos hiſtoriens les appellent, tirent leur origine du Turkeſtan. Dans l'onziéme ſiécle ils ſe ſéparerent des Kauklis, avec qui ils habitoient ce pays, dans la vue d'aller chercher fortune ailleurs, & s'établirent dans le Karazm longtemps avant les Tartares-Usbeks. Ils s'étoient diviſés en deux troupes, dont l'une ayant fait le tour de la mer Caſpienne par le nord, alla s'établir dans les par-

(*a*) Les Sartes paroiſſent avoir beaucoup de reſſemblance avec les habitans naturels de la grande & de la petite Buckarie; & l'auteur auroit bien fait de s'expliquer à ce ſujet, ſoit en nous apprenant ſi ce n'eſt qu'une même nation, ſoit en nous indiquant en quoi ces deux peuples différent. M. de Stralhenberg aſſure que les Sartes, qu'il appelle Sertes ou Bukares indifféremment, habitent le pays des Usbeks, la petite Bukarie, & qu'enfin ils ſont partagés en trois claſſes, les vaſſaux, les bourgeois, les commerçans. *Deſcription de l'empire Ruſſien, tome 2. page 160.*

ties occidentales de l'Arménie, qu'on appelle encore actuellement Turcomanie ou pays des Turcomans, & desquels les Turcs tirent leur origine.

La seconde division des Turkmans s'établit sur les bords de la riviere d'Amù & sur les côtes de la mer Caspienne. C'est de celle-ci dont il est question ici. Ces peuples sont grands, robustes, & ressemblent beaucoup aux Tartares par la figure & les habillemens. Ils vivent du produit de leurs troupeaux; l'hyver ils habitent les villes & les villages qu'ils ont sur le bord de l'Amù & vers les côtes de la mer Caspienne; l'été ils campent dans des lieux qui leur offrent de l'eau & de bons pâturages. Leur religion est le Mahométisme, avec la différence que ceux qui sont établis dans le pays d'Astrabath dépendant de la Perse, sont de la secte des Chias, & que les autres professent celle de Sunni; au reste, les uns & les autres n'ont pas la religion fort à cœur. En général, ils sont d'un caractere turbulent, & ce n'est qu'avec peine qu'ils supportent le

joug des Tartares. Ils sont braves comme eux, excellens hommes de cheval, mais moins adonnés au pillage. Comme ils sont soumis aux Usbeks par droit de conquête, ils leur paient un tribut, & souffrent bien des vexations de la part de ces maîtres tyranniques; mais la branche des Turkmans, qui vit sous la domination de la Perse, est traitée avec bien plus de douceur. Les uns & les autres sont composés d'environ cent mille familles. Ils sont divisés en tribus, comme tous les Tartares dont nous avons parlé, & sont gouvernés de la même maniere par leur Taiska & leurs Murses, qui ont les mêmes prérogatives que parmi les autres nations.

Tartares - Usbeks.

Leurs mœurs, leur gouvernement.

Le nom d'Usbeks, qu'on donne indifféremment aux Tartares du Karazm, & à ceux de la grande Bukarie, leur vient, suivant Abulghazi-

kan, d'Usbek un de leurs Kans. Cet usage de prendre le nom d'un prince pour lui témoigner l'affection générale de ses sujets, a toujours été en honneur parmi les habitans de Tartarie, & nous avons remarqué que le nom de Tatar n'avoit pas eu d'autre source.

Le corps des Usbeks, tant du royaume de Karazm, que de la grande Buckarie, est composé de quatre tribus qui peuvent mettre aisément sur pied une armée de quarante à cinquante mille hommes de bonne cavalerie. Ainsi que les Sartes & les Turkmans, les Usbeks de Karazm nourrissent aussi des troupeaux, mais ils ne se bornent pas à vivre du simple produit qu'ils rapportent. Ils trouvent des ressources plus sûres dans le brigandage; aussi s'y adonnent-ils autant que les saisons le leur permettent. En hyver, ils habitent les villes & les villages qui sont au centre du pays. En été, ils campent dans des lieux où ils connoissent de bons pâturages, mais en même temps favorables à leur goût pour la rapine, cherchant sans cesse

l'occasion de piller & de détruire. Ils sont des incursions continuelles sur les terres de Perse & de la grande Buckarie dont ils sont voisins. Les traités sont un frein trop foible pour arrêter leurs rapines, parce que les esclaves & le butin qu'ils enlevent dans leurs courses, sont leur principale richesse. Ils n'ont aucune connoissance des arts & des sciences. Leur vie se passe dans l'oisiveté : leurs récréations consistent à se rassembler en grand nombre, & à discourir ensemble.

Tout le pays est divisé entre plusieurs Princes de la même race, dont l'un néanmoins prend le titre de Kan de Karazm, avec une sorte d'autorité sur les autres, qui n'a que son habileté pour mesure. Sa résidence est dans la ville d'Urgens ou aux environs, vers les frontieres de Perse. Comme il campe pendant l'été sur les bords de l'Amù, son camp porte le nom de Chiva; c'est ce qui a fait donner aux Usbeks, par les Russes, celui de Tartares de Chiva. Ce Kan est souverain dans ses états, sans aucune dépendance de celui de

de la grande Buckarie, ni d'aucune autre puiſſance, & il a un conſeil composé des Murſes, qui partage avec lui les détails du gouvernement.

C'eſt dans le pays de Karazm qu'a regné Abulghazikan, ce prince hiſtorien à qui on eſt redevable de l'hiſtoire généalogique des Tartares. Ainſi qu'il le dit lui-même, il deſcendoit en ligne directe de Zingiskan, & étoit né à Urgens en 1605. Il ſignala d'abord ſa jeuneſſe par une grande valeur & par ſon attachement pour ſon pere, à qui trois de ſes freres firent longtemps la guerre, & qu'ils eurent l'horrible cruauté de maſſacrer avec un autre de leurs freres, après les avoir tenus priſonniers pendant un an. Abulghazi échappa heureuſement à leurs cruautés, mais il ne put éviter la trahiſon. Il fut pris endormi, & envoyé en Perſe où il reſta dix ans dans une captivité, qui n'eut pour lui d'autre rigueur que d'être obſervé d'aſſez près pour l'empêcher de ſe remettre en liberté. Il parvint cependant à la recouvrer, & ſe rendit dans le Karazm, où

il commença à regner en l'année 1643. Il ne jouit de la souveraineté que pendant vingt ans; il s'en démit volontairement en faveur d'Amuscha Mahamet Bayadur-Kan, son fils, & consacra à la retraite le reste de sa vie, qui ne fut pas de longue durée, ayant expiré en l'année 1663.

Ce fut pendant ce temps qu'il travailla à son ouvrage; mais la mort l'ayant surpris avant qu'il eût pu le porter à sa perfection, il chargea, en mourant, son fils & son successeur d'y mettre la derniere main. Ainsi, tout ce qui est subséquent à son regne, vient d'Amuscha Bayadur-Kan, qui termine son ouvrage par ces lignes. *Moi Amuscha Mahamet Bayadur-Kan, j'ai mis la derniere main à ce livre à Chajuk en l'an* 1076 (de l'hégire, c'est-à-dire, 1665) *appellé Guan ou le Serpent, & j'ai été obligé de m'acquitter de cette tâche moi-même, parce qu'il se trouve fort peu de gens de lettres dans nos provinces.*

Depuis ce temps, on sçait par Chardin que les Usbeks ont eu différentes

guerres avec la Perſe, dans laquelle ils font des incurſions ſi promptes qu'on n'a ni le temps de les prévenir, ni celui de s'oppoſer à leur retraite. L'écrivain, qui a donné des notes ſur l'hiſtoire d'Abulghazi, nous apprend que la poſtérité de ce Prince hiſtorien regnoit encore en 1714 dans le pays de Karazm, & qu'un de ſes petits-fils envoya, en la même année, un miniſtre à Pétersbourg pour conclure un traité d'alliance & de commerce avec la Ruſſie; mais il y a apparence qu'il ne fut pas conclu, puiſque c'étoit le Kan des Usbeks qui commandoit en perſonne, en 1719, l'expédition contre les Ruſſes ſur les bords du Sir.



GRANDE BUCKARIE.

SA SITUATION.

CETTE contrée, qui paroît comprendre la Sogdiane & la Bactriane des anciens, avec leurs dépendances, est située entre le trente-quatriéme & le quarante-sixiéme degré de latitude, & entre le soixante & dix-septiéme & le quatre-vingt-douziéme degré de longitude. Ses bornes sont au nord, la riviere de Sir qui la sépare du pays des Calmouques : à l'est, la petite Buckarie dont notre troisiéme volume offre la description : au sud, la Perse & les états du Grand-Mogol ; & à l'ouest, le pays de Karazm. Ainsi sa longueur est du sud au nord de trois cent lieues, & de trois cent cinquante de l'est à l'ouest.

Suivant notre auteur, la nature n'a rien refusé à ce beau pays pour en rendre le sejour agréable. Les montagnes renferment des mines très-riches. Les

vallées ſont d'une fertilité ſurprenante en toutes ſortes de fruits & de légumes. L'herbe croît abondamment dans les campagnes. Les rivieres ſont remplies d'excellens poiſſons. Le bois, qui eſt ſi rare dans toutes ces contrées, eſt ici commun en quantité d'endroits; en un mot, c'eſt le plus riche terroir de toute l'Aſie ſeptentrionale ; mais tous ces avantages ſervent peu aux habitans Tartares. La pareſſe les porte à piller & maſſacrer leurs voiſins, préférablement à employer un travail médiocre à cultiver les bienfaits que la nature a prodigués dans leur pays.

SA DIVISION.

On diviſe la grande Buckarie en trois grandes provinces. Celle de Buckarie, proprement dite, celle de Maurenner, qui a pour capitale Samarkand & celle de Balk. Chacune eſt gouvernée par un Kan particulier, qui dépend de celui de Buckarie.

PROVINCE DE BOKARA.

Ses villes, ses habitans, leurs usages.

La province de Buckarie proprement dite a Bokara, ou Boghar pour capitale. Cette ville est à vingt journées au sud-est d'Urgens ; elle est fort grande & fortifiée d'un rempart revêtu de gazons. Elle est divisée en trois parties, dont l'une est formée par le château du Kan qui y fait sa résidence ordinaire. La seconde est composée des logemens des Murses, officiers & autres attachés à la cour. La troisiéme, qui est la plus grande, renferme les bourgeois, les marchands & tous les artisans. Chaque profession occupe un quartier à part dans cette derniere division. Toutes les maisons particulieres sont de terre, mais les édifices publics sont bâtis de pierres. On prétend que cette ville a donné naissance au fameux médecin Avicenne.

Bokara est arrosée par une petite riviere dont les eaux ont la propriété

d'engendrer aux jambes de ceux qui en usent, des vers longs d'une aune, qui se tiennent entre cuir & chair. Ils sortent chaque jour de la longueur d'un pouce, & l'on prend soin de les rouler à mesure pour les tirer doucement par cette voie; mais s'ils se rompent dans l'opération, le malade périt infailliblement. Malgré cet inconvénient, il est défendu de boire d'autres liqueurs que de l'eau & du kammès ou lait de jument. Ceux qui violent cette loi, sont condamnés au fouet dans les places publiques. Il y a des officiers établis pour veiller à son exécution, & ils exercent leur charge avec la derniere rigueur. Cette police severe vient du chef de la religion, qui est plus respecté à Bokara que le Kan même. Jenkinson dit en avoir été témoin pendant le sejour qu'il fit dans cette ville.

La province de Bokara renferme encore trois ou quatre villes qui n'ont rien de remarquable. Elle a appartenu autrefois à la Perse; mais le zèle de la religion l'en a séparée. Quoiqu'el-

les professent toutes deux le Mahométisme, les Buckariens querellent sans cesse les Persans, parce qu'ils conservent des moustaches. Ils ont cette méthode en si grande horreur, qu'ils les appellent caffres ou infideles. C'est ce qui a porté la province de Bokara à se soustraire à la domination Persane, & ce qui entretient perpétuellement la guerre entre ces deux états.

La situation de Bokara est très-favorable au commerce, & la rend le passage des caravanes Russes à la Chine. Les Persans y apportent aussi différentes marchandises, & sur-tout des étoffes de laine & de soie. Au reste, les marchands courent ici les mêmes risques qu'à Urgens, & cette crainte n'est pas propre à y en attirer un grand nombre.

Province de Maurenner.

Cette province avoit autrefois beaucoup de villes florissantes, dont la plupart sont aujourd'hui ruinées entiérement, ou dans une grande déca-

dence. La principale eſt Samarkand, qui eſt ſituée ſur une riviere & dans une vallée nommées l'une & l'autre *Soga*, ſous le quarante-uniéme degré vingt minutes de latitude, à ſept journées au nord de Bokara. Quoique Samarkand ait beaucoup perdu de la ſplendeur qu'elle avoit dans les ſiécles paſſés, cependant elle eſt encore d'une grande étendue, bien peuplée & fortifiée par de gros boulevards de terre. On y voit pluſieurs maiſons bâties de pierre, dont il ſe trouve quelques carrieres aux environs. Le château, qui ſert de réſidence au Kan, eſt l'édifice le plus ſpacieux de la ville; mais aujourd'hui que cette province appartient au Kan de Bokara, il tombe en ruine. Et lorſque ce Souverain vient paſſer quelque temps à Samarkand, il campe dans des prairies voiſines de la ville.

L'académie des ſciences de Samarkand eſt une des plus célèbre & des plus fréquentée de tous les pays Mahométans. La petite riviere, qui traverſe la ville, & qui va ſe jetter dans l'Amù, apporteroit de grands avantages aux habitans par

les communications qu'elle pourroit leur donner avec la Perſe & la Ruſſie, s'ils avoient l'induſtrie de la rendre navigable; mais pour faire fleurir le commerce à Samarkand, il lui faudroit d'autres maîtres & d'autres voiſins que des Tartares Mahométans. On prétend que cette ville fournit le plus beau papier de ſoie de toute l'Aſie, & en effet, il eſt fort recherché de tous les Orientaux. Le pays produit toutes ſortes d'excellens fruits qui paſſent dans la Perſe & dans les états du Grand-Mogol.

Parmi neuf à dix autres villes de la province de Maurenner, on diſtingue Otrar, que les Arabes appellent Farab. Elle eſt célèbre par la mort de Tamerlan arrivée en 1405. Quoiqu'elle ſoit peu conſidérable aujourd'hui, c'étoit la capitale du Turkeſtan, lorſque ce royaume étoit dans un état floriſſant.

PROVINCE DE BALK.

C'eſt la plus petite des trois diviſions de la grande Buckarie. Elle a ſon Kan particulier qui en tire un bon re-

venu, parce qu'elle eſt très-fertile & très-bien cultivée. Elle abonde particuliérement en ſoie, dont on y fabrique de jolies étoffes. Les montagnes ont de riches carrieres de lapis, & des mines d'or & d'argent, que les torrens entraînent en poudre lorſque les neiges viennent à ſe fondre.

La ville de Balk, capitale du pays, eſt bâtie ſur les frontieres de Perſe, & la plus conſidérable de toutes les villes qui ſont poſſédées par les Tartares Mahométans. Elle eſt grande, belle, bien peuplée, & avec des fortifications d'une bonne défenſe. C'eſt dans cette ville que périt, ainſi qu'on l'a dit, l'inſtituteur de la religion des Guebres, le célèbre Zoroaſtre. Le château du Kan eſt un grand édifice à l'orientale, preſqu'entiérement conſtruit de marbre qu'on tire d'une montagne voiſine. Comme les étrangers jouiſſent d'une entiere liberté dans cette capitale, & que les droits ſur les marchandiſes y ſont très-modiques, elle eſt devenue le centre de tout le commerce qui ſe fait entre la grande Buc-

karie & les Indes. On compte encore cinq à ſix autres villes dans la province de Balk : elles n'offrent rien qui mérite attention.

Les Usbeks, qui obéiſſent au Kan de Balk, ſont les plus civiliſés de toute leur nation, & vraiſemblablement ils doivent cet avantage à la fréquentation qu'ils ont avec les Perſans & les Indiens. Mais ſi l'on excepte l'induſtrie & le goût du travail, qui ſont un peu plus communs parmi eux que chez les autres nations Tartares, il n'y a nulle différence pour la religion & pour les uſages, & ils ne ſont pas moins livrés que les autres au vol & au pillage.

Le Kan de Balk eſt abſolument indépendant, & c'eſt uniquement à la jalouſie des princes voiſins qu'il eſt redevable de la conſervation de ſes états. S'il eſt attaqué d'un côté, il eſt ſûr d'être ſecouru de l'autre, par la crainte d'avoir un voiſin trop puiſſant & par-là dangereux.

HABITANS

DE LA GRANDE BUCKARIE.

Outre les Uſbeks qui forment la nation dominante dans la grande Buckarie, cette province a ſes habitans naturels qui portent le nom de *Tajik* ou Buckariens. Ce mot de Tajik eſt un terme de mépris que les Uſbeks ont donné à ces peuples, & qui ſignifie citadin ou bourgeois, parce qu'ils ne ſe mêlent jamais de guerre, & qu'ils menent une vie tranquille & laborieuſe, profeſſant tous le commerce ou les arts méchaniques. Tout ce que nous avons dit des Buckariens, qui habitent la petite Buckarie, convenant également à ceux-ci, il ſeroit inutile de tranſcrire cette deſcription, on peut y avoir recours.

Les Tartares Uſbeks de la grande Buckarie n'ont rien qui les diſtingue de ceux dont nous avons parlé. Nous ajouterons ſeulement ici que les femmes aſpirent auſſi à la gloire militaire,

& ne ſont pas moins amies de Mars que de Vénus. Elles vont ſouvent à la guerre avec leurs maris, armées, ainſi qu'eux, de cotte de mailles & d'un petit bouclier, & s'expoſent aux coups avec la même bravoure ; la plupart ſont très-bien faites, & ne manquent pas plus de beauté que de courage. Peut-être eſt-ce cet uſage qui a donné lieu à *la fable des Amazones, dont les anciens ont débité tant de fables avec admiration.*

Nous ne parlerons pas de la ſucceſſion des différens Kans qui ont régné à Bokara & à Balk. On n'a des connoiſſances ſur ce ſujet que juſqu'en 1658, & les hiſtoriens Perſans ſont peu d'accord avec Abulghazi. On peut conſulter l'ouvrage de ce dernier, ainſi que les extraits que nous ont donné Texeira & d'Herbelot, le premier dans ſon hiſtoire de Perſe, & l'autre dans ſa bibliotheque orientale.

ÉTAT DU TURKESTAN.

SA TOPOGRAPHIE.

Le nom de cette contrée ſignifie pays des Turcs. Les Arabes & les Perſans lui donnent celui de Turan, qu'ils font venir de *Tur*, fils d'un Roi de Perſe de la premiere race; mais les Turcs & les Tartares, ſur-tout les Mahométans, aſſurent que le nom de Turc vient de Turk, fils aîné de Japhet, qu'ils regardent comme le pere commun de tous les habitans de la grande Tartarie, où les Turcs ont pris leur origine.

Le Turkeſtan eſt borné au nord par la riviere d'Yemba & par des montagnes qui ne ſont que des côteaux en cet endroit. A l'eſt par les pays qu'habitent les Calmouques, au ſud par le royaume de Karazm, & par une partie de la grande Buckarie à l'oueſt;

enfin par la mer Caſpienne. Sa longueur eſt d'environ cent vingt lieues & ſa largeur de cent. Ses bornes ſont aujourd'hui fort reſſerrées en comparaiſon de ce qu'elles étoient avant l'invaſion de Gengiskan. On ne connoît que deux rivieres conſidérables dans ce pays, le Sir & l'Yemba. La premiere eſt cette fameuſe riviere connue des Arabes ſous le nom de Sihan, & des Grecs ſous celui de Jaxartes. On voit pluſieurs villes bâties ſur ſes bords qui ſont très-fertiles. Le Sir tombe dans le lac d'Aral, après un cours d'environ cent cinquante lieues. C'eſt cette riviere qui donna lieu à la malheureuſe expédition des Ruſſes, dont nous avons promis un précis.

Pierre le Grand, feignant d'être bien informé qu'on tiroit beaucoup d'or de la riviere de Sir, mais dans le fond n'ayant d'autre deſir que de faire fleurir le commerce; il prit dans ſa feinte perſuaſion, les raiſons de faire des établiſſemens ſur cette riviere qu'il prévoyoit devoir lui ouvrir une communication sûre avec les Etats de l'Aſie Méridio-

nale, parce qu'il ſuppoſoit qu'elle ſe déchargeoit dans la mer Caſpienne. Pour tenter l'exécution de ſon projet, il donna ordre à des perſonnes entendues dans la marine, d'accompagner les Coſaques du Jaik dans leurs expéditions ſur les côtes de la mer Caſpienne, pour découvrir l'embouchûre du Sir, que les Ruſſes appellent Daria. Ces commiſſaires ne trouvant aucune riviere conſidérable qui ſe déchargeât dans la mer Caſpienne, que celle du Kheſel, dont nous avons parlé ci-devant, ils en conclurent que c'étoit celle qu'ils cherchoient, d'autant plus que les Coſaques aſſuroient qu'elle ſe nommoit Daria ne ſçachant pas que parmi les Usbeks Daria eſt un nom appellatif qui ſignifie riviere. Ils ſe bornerent donc à ſonder l'entrée du Kheſel, & retournerent faire leur rapport à la cour de Ruſſie, après avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour reconnoître cette embouchure.

En 1719, le Czar envoya par la voye d'Aſtracan, le brigadier Beckowitz, avec un corps de 2600 hom-

mes, pour se mettre en possession de l'embouchure reconnue en y bâtissant un fort. Mais les Tartares ayant pris de l'ombrage de ce qu'on étoit venu diverses fois reconnoître la riviere de Khesel, & remarquant par les différens canaux qu'ils faisoient à cette riviere pour arroser leurs terres qu'il ne seroit pas difficile de détourner son cours & de le diriger dans le lac d'Aral, situé beaucoup plus bas que le Khesel, ils s'arrêterent à cette observation, & la mirent à profit en conduisant cette riviere dans le lac d'Aral, par trois bras qu'ils lui creuserent. Beckowitz arriva quelque temps après cette opération par la mer Caspienne, & trouva l'embouchure du Khesel à sec.

Cependant pour exécuter les ordres de l'Empereur, il débarqua ses troupes & se mit à bâtir des forts, autant qu'il étoit possible dans un terrain des plus sablonneux. A peine étoient-ils capables de quelque résistance, lorsque les Usbeks de Karazm, que les Russes appellent Tartares de Chiva, vinrent fondre en grand nombre sur ce nouvel éta-

bliſſement. Beckowitz fit une ſi belle défenſe, que le Kan Tartare déſeſpérant de le vaincre par la force eut recours à la ruſe. A cet effet, il lui fit dire ſecretement qu'au fond du cœur il étoit ſincerement attaché aux Ruſſes, & qu'il ne deſiroit rien avec plus d'ardeur, que de les voir établis dans ſon voiſinage; mais qu'il ſe trouvoit obligé de s'oppoſer à leur entrepriſe, pour ſatisfaire les Princes, ſes parens & ſes voiſins. Que leur réſolution étoit de faire le lendemain un dernier effort, & que s'il n'avoit point de ſuccès, il tenteroit de les faire accéder à un accommodement.

Le Kan avoit fait faire déjà les mêmes proteſtations à la cour de Ruſſie, c'eſt ce qui ne laiſſa aucune défiance à Beckowitz ſur la ſincérité de celles-ci. Les Tartares ne manquerent pas le jour ſuivant de renouveller leur attaque avec tant de vigueur que la plupart combattirent à pied contre leur uſage. Mais ayant été repouſſés, le Kan envoya deux de ſes murſes au général Ruſſe pour entrer en conférence. Beckowitz qui avoit été choiſi pour cette expédition, parce

qu'il entendoit la langue Tartare, demanda que les trois ſaignées qui avoient été faites au Kheſel, fuſſent rebouchées & qu'il reprît ſon ancien cours. Les Tartares répondirent que ce travail étoit impraticable par la grande impétuoſité des eaux, Beckowitz propoſa de s'en charger avec ſes troupes, pourvu qu'on lui donna des ôtages. Comme c'étoit précisément ce que le Kan deſiroit, on fut bientôt d'accord. Le général Ruſſe laiſſant une partie de ſes gens pour la garde des forts, ſe mit en marche avec le reſte. Mais les ôtages qui devoient auſſi lui ſervir de guide, le menerent par des déſerts où il ne trouva que l'eau croupiſſante qui manqua au bout de cinq jours. Dans cette extrêmité ſes guides lui propoſerent de diviſer ſes gens en différentes troupes qui ſuivroient des routes ſéparées pour trouver plus facilement les ſecours qui leur manquoient, il fut obligé de ſuivre ce conſeil, quoiqu'il en vit clairement le danger. En effet, les Tartares vinrent fondre ſur les Ruſſes qui s'étoient ſéparés en petits corps, maſſacrerent Beckowitz

ainſi qu'une partie de ſa petite armée, & enleverent le reſte pour l'eſclavage. Ceux qui étoient demeurés pour la garde des forts, retournerent bien vîte à Aſtracan.

L'Yemba, la ſeconde riviere du Turkeſtan, quoique très-peu profonde, eſt remplie de toutes ſortes d'excellens poiſſons & bordée par des campagnes, dont on vante la fertilité & l'aſpect. On ne trouve ſur ſes bords, ni villes, ni villages, mais ſeulement des huttes & des tentes de Tartares.

DIVISION
DU TURKESTAN,
SES HABITANS.

Tout le Pays compris ſous le nom de Turkeſtan, eſt diviſé en deux parties. Celle de l'Eſt, qui eſt occupée par les Karakalpaks ou les Mankats & celle de l'Oueſt, qui a pour maîtres les Kaſatkis ou Tartares de la horde de Kaſatkia.

PARTIE OCCIDENTALE

DU TURKESTAN.

La partie Occidentale a pour capitale la ville de Turkeſtan, qui l'eſt auſſi de tout le pays, & où le Kan des Karakalpaks fait ſa réſidence en hiver. Cette place bâtie de brique, ſur le bord d'une petite riviere, n'a de remarquable que la beauté de ſa ſituation.

Les Habitans de cette partie du Turkeſtan, ſont une tribu de Tartares nommés Mankats, auxquels les Ruſſes ont donné le ſurnom de Karakalpaks, à cauſe de la forme de leurs bonnets, qui ſont ouverts par devant & par derriere avec de larges bords des deux côtés. Ces bonnets portent le nom de koulpaks en Ruſſie (*a*). Ces Karakalpaks, ſont des brigands de profeſſion, qui n'ont d'autres fonds pour leur ſubſiſtance, que quelques troupeaux & ce

(*a*) Voyez l'Hiſtoire générale des Voyages, tome 7, page 243.

qu'ils enlevent aux Ruſſes qui habitent dans leur voiſinage. Ils paſſent même ſouvent les montagnes des Aigles en troupes nombreuſes, auxquelles s'aſſocient les Kaſatkis, & pouſſent leurs courſes juſques dans l'intérieur de la Sibérie.

Quoique les Karakalpaks, forment une nation puiſſante par le nombre, l'autorité de leur Kan eſt fort bornée. Les Murſes ont pris ſur eux tant d'aſcendant, que leur volonté regle entierement les peuples. Ils ont un titre militaire qui revient à celui de colonel & qu'ils déſignent par le mot Bijaul. Ces Tartares peuvent mettre en campagne juſqu'à vingt mille chevaux.

PARTIE ORIENTALE

DU TURKESTAN.

Taſchant eſt la capitale de cette partie & bâtie ſur le Sir, ſous le cinquante-quatrieme degré de latitude. Notre auteur (*a*) dit, que c'eſt une ville fort

[*a*] L'Auteur des Notes ſur l'Hiſtoire généalogique des Tartares, page 30.

ancienne, qui a été plusieurs fois détruite & rebâtie dans les fréquentes guerres des princes ses voisins.

Elle est la résidence en hiver du Kan de la Horde de Kasatkia, & l'été il campe sur les bords du Sir selon l'usage de tous les premiers Tartares.

Les Kasatkis, sujets du Kan, ressemblent beaucoup aux Calmouques par la figure, par la taille & les habillemens. On observe que le nom de Kasatki signifie une nation sauvage. Ces peuples sont presque toujours à cheval. Lorsqu'ils ne sont pas occupés de leurs incursions & de leurs brigandages, la chasse est le seul travail auquel ils se livrent. Ils abandonnent à leurs femmes & à leurs esclaves le soin de leurs troupeaux & de leurs habitations. Les chevaux Kasats ont peu d'apparence, mais ils sont pleins d'ardeur & passent pour les plus fiers des chevaux Tartares.

Cette nation occupe de fort belles contrées sur les bords de l'Yemba, mais leur inclination étant tournée à la rapine, ils ne cultivent pas plus de terres que leurs besoins ne le demandent.

Leurs troupeaux avec le gibier de leur chaſſe ſont preſque leur unique nourriture. Ils ſont continuellement en guerre avec les nations payennes qui les avoiſinent, & ſe joignent ainſi que nous avons dit aux Karakalpaks, pour pénétrer dans la Sibérie & y commettre les plus grands déſordres. Cependant, il leur arrive ſouvent d'être très-maltraités dans ces courſes, & d'ailleurs ce qu'ils peuvent dérober n'égale pas ce qu'ils receuilleroient de leurs propres terres, s'ils étoient capables de les cultiver, mais ils aiment mieux s'expoſer à mille fatigues & à toute ſorte de dangers pour vivre de leurs pillages, que de s'attacher à des occupations régulieres, qui leur feroient mener une vie plus douce & plus abondante. Les eſclaves qu'ils font dans le Karazm & dans la grande Buckarie, ils les vendent aux Perſans, aux Arméniens ou aux Indiens. Ce commerce eſt le ſeul qui attire chez eux des marchands étrangers, & le ſeul auſſi qui ſe faſſe avec ſûreté dans leur pays. Ils gardent peu d'eſclaves pour eux-mêmes, excepté

ce qui leur en est necessaire pour le soin de leurs troupeaux, mais ils réservent ordinairement toutes les jeunes femmes & les filles qu'ils peuvent enlever dans la Siberie.

Quoiqu'ils fassent profession du Mahométisme, ils n'ont ni Alcoran, ni Molhas, ni Mosquées. On les croit en état de mettre environ trente mille hommes en campagne : desorte qu'en se joignant avec les Karakalpaks, ils peuvent composer une armée de cinquante mille combattans, tous de cavalerie.

L'autorité de leur Kan n'est pas moins bornée que celle du Kan des Karakalpaks, & c'est entre les mains des Murses que le pouvoir réside presque entierement.

L'Histoire Orientale ne donne que des connoissances fort imparfaites sur la succession des princes qui ont regné dans le Turkestan. On sçait seulement qu'on donnoit le nom de Turcs aux habitans de cette contrée & qu'ils possédoient le Karazm & les deux Buckaries. Gengiskan leur enleva en 1218 ces trois

royaumes; il paroit même que leur race fut détruite avec leur pouvoir, car on n'apprend plus rien d'eux dans cette vaste contrée, excepté dans le Turkestan, qui est la derniere partie de leurs anciens états, dont ils conservent la possession, mais une partie bien peu considérable, si l'on la compare à ce qu'ils avoient autrefois possédé (a).

---

[a] Voyez l'Histoire de ces Princes de M. de Guignes, tome 1, pag. 285.

L'Histoire universelle de M. de Grace, tome 7 pag. 535.





TURQUIE ASIATIQUE.

INTRODUCTION.

NOTRE plan nous conduisant naturellement à traiter de la partie des Etats du Grand-Seigneur, qui est située en Asie nous devons nous y conformer sans doute; mais comme ces pays sont assez connus par les différentes relations que la France entretient avec la Porte-Ottomane, & dans toutes les villes qu'on appelle échelles du Levant, qui sont de l'Empire Turc, nous nous ferions un scrupule de nous étendre sur la

Turquie Asiatique, autant que sur des contrées plus éloignées & absolument étrangeres à des François. Ces motifs font que nous n'en parlerons qu'avec la plus grande précision. Nous aurons soin cependant d'indiquer les voyageurs où l'on pourra se dédommager de notre silence. Voici quels sont ceux d'où nous avons tiré les éclaircissemens succeints qui vont suivre. Paul Lucas (*a*), Tournefort, le Baron de Beauveau (*b*), Doubdan (*c*), Morisson (*d*), Schaw, Otter, dont nous avons déjà cité l'ou-

[*a*] Ce Voyageur a fait deux fois le voyage d'Asie & d'Afrique. Nous nous sommes servi des deux éditions; l'une de Paris, 1704, en deux volumes *in*-12, avec le titre de Voyage en Asie & en Afrique; l'autre porte celui de Voyages de Paul Lucas, faits en 1714 par ordre de Louis XIV. dans la Turquie, la Sourie, la Palestine, la haute & basse Egypte. 3 *vol. in*-12. Rouen, 1728.

[*b*] Relation d'un Voyage du Levant, *in*-4o. Nancy, 1715.

[*c*] Voyage de la Terre-Sainte, *in*-12. Paris, 1666.

[*d*] Relation historique d'un Voyage au Mont Sinaï & à Jérusalem. Toul, 1704, *in*-4°.

vrage. M. Maudrell, M. Drummond, consul Anglois à Alep, & le Docteur Roussel, médecin Anglois, dont les voyages sont compris dans le receuil des voyageurs modernes. Il est étonnant que l'écrivain, à qui on doit la traduction de cette collection, publiée en Anglois, y ait donné si peu de soin, qu'on y trouve les erreurs les plus frappantes. Nous n'en citerons qu'une. La préface parlant des voyages de M. Drummond annonce, *qu'il a enrichi le public par sa description de l'Etàt de Tripoly, & fait connoître le récit des différens Etats de la Barbarie.* Cependant on est fort étonné de trouver que M. Drummond n'a voyagé qu'en Syrie & dans l'isle de Chypre. L'Auteur François a pris Tripoly de Syrie, pour la république de Tripoly, qui est située en Afrique.



ETENDUE

DE LA TURQUIE ASIATIQUE,

SA DIVISION.

NOUS comprenons ſous le nom de Turquie Aſiatique, tous le pays que le Grand-Seigneur poſſéde en Aſie, & qui eſt ſitué entre le douxiéme & le quarante-cinquiéme dégré de latitude, & le quarante-quatriéme & le ſoixante-dix-huitiéme de longitude, ſon étendue du ſud au nord eſt de ſix cent ſoixante lieues, & de ſix cent ſeize de l'eſt à l'oueſt.

On diviſe communement cette vaſte région en ſix grandes parties, ſçavoir la Natolie, l'Arabie, la Syrie, le Diarbeck, la Turcomanie & la Géorgie. Nous avons donné ci-devant la deſcription de la Turcomanie ou de l'Arménie majeure, ainſi que de la Géorgie. Il ne nous reſte à parler ici que des trois autres parties, parce que nous deſti-

nons un article particulier à l'Arabie.

LA NATOLIE.

La Natolie anciennement appellée Asie mineure, pour la distinguer de la haute Asie, qui renferme la Perse & les Indes, est une grande presque isle, qui a pour bornes à l'est l'Armenie, à l'ouest l'Archipel, au sud une partie de la Méditerranée & au nord la mer noire : elle s'étend depuis le quarante-quatriéme dégré de longitude jusqu'au soixante-troisiéme, & depuis le trente-sixiéme de latitude, jusqu'au quarante-deuxiéme ; ainsi sa longueur peut être d'environ deux cent lieues, sur près de cent quarante de large.

Le nom de Natolie, qu'on donne à cette contrée, vient des Grecs, qui le lui ont donné à cause de sa situation, qui est orientale par rapport à la Grece. On peut dire en général de ce pays, qu'il est fort tempéré surtout du côté du nord, où il est rafraîchi par plusieurs rivieres qui le rendroient d'une grande fertilité s'il étoit cultivé. C'est-là que se

trouvent, le *Melas*, le *Lycus*, le *Granique*, le *Scamandre*, le *Simoïs*, le *Pactole*, le *Meandre* & plusieurs autres fleuves connus par les anciens Poëtes & Historiens. Mais il est fort difficile de les reconnoître, parce qu'ils ont aujourd'hui changé de nom & que les Turcs se contentent de nommer les rivieres d'un mot générique, *sou* ou *sousou*, qui veut dire eau.

CLIMAT DE NATOLIE.

Ses productions, ses villes.

L'air de l'Asie mineure, n'est pas le même partout. On la divise en quatre principaux gouvernemens, qui sont la *Natolie propre*, l'*Amasie*, l'*Aladulie* & la *Caramanie*; dans les deux premiers, l'air est extrêmement grossier & mal sain, la peste y fait souvent de cruels ravages & les tremblemens de terre y sont très-fréquens. Dans les deux autres, l'air y est pur & on n'y éprouve pas des accidens aussi funestes.

Le terrein de Natolie est assez fertile

en tout ce qui peut servir aux besoins de la vie. Les légumes, les fruits, le gibier & toutes les sortes d'animaux qu'on a vu en Perse, se retrouvent ici. Mais malgré ces avantages, les terres nabsteroient incultes, si les habitans naturels n'avoient des esclaves qui sont chargés de la cultivation. Les Turcs ainsi que presque tous les Orientaux, sont naturellement si fort portés à la paresse; les cérémonies de leur religion, leurs prieres fréquentes, leurs ablutions réitérées, leur enlevent tant de temps qu'il leur en reste bien peu à donner au travail. A ces motifs de fainéantise, se joint encore la crainte d'être vexé par les exactions des administrateurs des droits du Grand Seigneur, lesquels ne mettent point de bornes à leur cupidité. Les habitans de la campagne se persuadant qu'ils n'amasseroient des biens que pour les commis du Pacha qui les gouverne, croyent trouver leur sureté dans l'indolence & la négligence des avantages que la nature a placés dans leurs terres; ainsi dit Paul Lucas, ce beau pays ne produit plus ces immenses richesses qui ont fait l'objet

de l'ambition de tant de princes & qui obligeoient les plus ſages des Romains à ſe plaindre de ce que les tréſors de l'Aſie avoient introduit le luxe dans la ville de Rome & dans tout l'Empire.

La Natolie renferme un grand nombre de villes, parmi leſquelles on diſtingue, Chutaye, Amazie, Maraz & Koni ou Iconium, chacune capitale des quatre provinces que nous avons nommées ci-devant & ſervant de réſidence à des Beglierbeys qui en ſont les gouverneurs. Les autres villes ſont Angora, Halycarnaſſe, Smyrne, Nicomédie Akiſſar; la plupart de ces villes ſont peuplées de commerçans & du nombre de celles qu'on appelle échelles du levant, parce qu'elles ſervent d'entrepôts pour les marchandiſes que l'on veut faire paſſer en orient, & pour celles que l'on en tire pour apporter en Europe. Smyrne eſt la plus conſidérable de toutes les échelles & paſſe pour être un des plus riches magaſins du monde. C'eſt un port dans un golphe de l'Archipel, à quarante lieues de Conſtantinople: on y compte cent mille habitans. La

liberté de conſcience y étant permiſe chacun y profeſſe paiſiblement ſa religion, moyennant un tribut qu'on paye au gouverneur. Il n'y a que les François qui en ſoient exempt. Les tremblemens de terre auxquels Smyrne eſt fort ſujette, y ont cauſé en différens temps pluſieurs changemens. La peſte qui y regne ſouvent, enleve une multitude d'habitans. En 1763, ce cruel fléau y fit périr plus de dix mille ames. Quoiqu'on ignore quel a été le fondateur de Smyrne, on n'en eſt pas moins perſuadé de ſon antiquité. On ſçait qu'Alexandre eut deſſein de la rétablir par vénération pour la mémoire d'Homere, que l'on croit y avoir pris naiſſance. Mais Rhodes, Salamis, Argos & quelques autres villes revendiquent l'honneur d'avoir vu naître ce grand Poëte. On trouve près de Smyrne, une eſpece de terre que les Francs appellent terre à ſavon. On la ramaſſe le matin, & on employe pluſieurs chameaux à en tranſporter de grandes quantités en différentes ſavoneries, placées aux environ de la ville. On la mêle avec de

l'huile, & lorſqu'elle a bouilli dans cet état pendant pluſieurs jours elle devient un excellent ſavon.

La Natolie eſt célèbre par des antiquités qui donnent une grande idée de l'opulence & de la magnificence qui y regnoient autrefois. On voit en différens endroits des veſtiges de pluſieurs édifices ſuperbes, bâtis par les Romains; tels que des cirques, des amphithéâtres & des temples. Ces derniers ſont bâtis en entier de marbre blanc. On trouve encore dans la Natolie, pluſieurs villes fameuſes dans l'hiſtoire ancienne & moderne, par des événemens mémorables. Telles ſont Ancyre, appellée Angouri ou Angora: elle étoit capitale de la Paphlagonie, & c'eſt dans une plaine voiſine que Mithridate fut défait par Pompée, & long-temps après Bajazet, Empereur des Turcs, par Tamerlan, dont nous avons déjà tant parlé. Cette ville eſt auſſi le lieu de la naiſſance de l'Héréſiarque Photin. Elle a aujourd'hui une fabrique de camelots qui paſſent pour les plus beaux de l'Univers. Nicée eſt célèbre

par les conciles généraux, tenus contre Arius en 325, & en 787 contre les Iconoclastes ou briseurs d'images. Ephese, si fameuse par le temple de Diane, que brûla Erostrate, ne montre plus que des restes misérables de son ancienne splendeur. Mais l'Histoire Ecclésiastique la célèbre pour avoir reçu des épitres de saint Paul & de saint Jean, & pour avoir vu tenir un concile général contre Nestorius l'an 431. Halycarnasse est remarquable par l'avantage d'avoir été la patrie de Denis d'Halycarnasse & d'Herodote, Historiens si connus, & d'avoir renfermé le mausolée admirable qu'Artémise avoit fait élever à Mausole son époux.

Sardes, ancienne résidence de Crésus & des Rois de Lydie, Milet, Troye, Pergame, Laodicée, Thocée dont on croit qu'une colonie vint bâtir Marseille, toutes ces villes n'offrent plus que des ruines. Abydos que les amours de Léandre & de Héro ont rendu célèbre autant que le pont que Xercès y fit construire avec six cent soixante-quatorze bateaux, pour passer son armée

prodigieuſe, eſt ſi ruinée aujourd'hui qu'on ignore préciſément l'endroit où elle étoit ſituée.

Les trois autres provinces qui compoſent la Natolie, offrent auſſi quelques monumens dignes d'attention & chers aux amateurs de l'antiquité. Ils pourront conſulter les voyages de Paul Lucas & les autres que nous avons indiqués. Nous allons finir cet article, en diſant deux mots du gouvernement de ces quatre provinces & des habitans qui les peuplent.

Elles ſont, comme nous avons dit, gouvernées par quatre Beglierbeys, en qui réſident toute l'autorité & qui n'ont au-deſſus deux que le Grand-Seigneur qui les nomme. Chacun de ces gouverneurs généraux, a ſous ſes ordres des eſpeces de ſous-gouverneurs appellés Sangias, & différens officiers qui ſont à ſa nomination, qui lui rendent compte des tributs qu'ils ſont chargés de lever ſur les peuples.

Il y a auſſi de même que dans tous les Etats du Grand-Seigneur, des Cadis ou juges qui connoiſſent de toutes les affai-

res civiles & criminelles, & qui rendent la justice de la même façon que les juges Persans ; c'est-à-dire, que la liberalité d'une des parties, décide plutôt le jugement que la légitimité de son droit.

Il se trouve en Natolie un grand nombre de chrétiens Grecs ou Arméniens, restes infortunés, dit notre voyageur, de ces anciennes églises que les apôtres avoient établies dans cette contrée & qui sont si connues dans leurs épitres & dans l'apocalypse de saint Jean sous le nom des sept églises (*a*). Ces Chrétiens qui sont Schismatiques, depuis tant de siécles, gémissent à présent sous la domination des Mahométans, qui leur font de continuelles avanies & les réduisent par leurs extorsions à une extrême pauvreté ou à la nécessité de changer de religion, pour améliorer leur condition. On pourroit s'étonner, sans doute, & avec raison qu'étant en aussi grand nombre qu'ils le sont dans

[*a*] Ces sept Eglises, autrefois si fameuses en Asie, sont Smyrne, Ephese, Laodicée, Pergame, Thiatire, aujourd'hui Akissar, Sardes & Philadelphie.

toute l'Aſie, ils n'entreprennent point de ſe délivrer de leur joug, mais ils aiment leurs chaînes & n'ont rien retenu de la grandeur de leurs ancètres. Ils vivent dans une ſi grande ſoumiſſion, qu'un Turc un bâton à la main, fait trembler dix de ces malheureux.

LA SYRIE.

Sa ſituation, ſon étendue, ſa diviſion.

Toute cette contrée, comprend la Syrie, proprement dite, la Phénicie, la Paleſtine ou la Judée, qui forment trois Beglerbeglics.

SYRIE PROPRE.

Le premier de ces trois Gouvernemens, c'eſt-à-dire, la Syrie propre, eſt appellée par les Orientaux *Souri* ou *Soriſtan*. Elle jouit d'un air pur & très-ſerain. Le ciel y eſt rarement obſcurci par des nuages. Par-tout, le pays eſt entrecoupé de plaines riantes & très-fertiles, dont l'aſpect eſt diverſifié par quelques montagnes arides & par des

rochers nuds & ſtériles qui forment un contraſte agréable. Mais il en eſt de ce pays comme de la Natolie. Quelque bon & quelque fertile qu'il ſoit naturellement, on n'en tire pas tous les avantages qu'il pourroit procurer, par des raiſons d'indolence & de fainéantiſe. D'ailleurs, l'aſpect des belles campagnes de ce pays eſt gâté, par les objets triſtes & fâcheux qui ſe préſentent à chaque pas à un voyageur curieux. Grand nombre de villes, de places conſidérables autrefois bien bâties & remplies d'habitans ne montrent plus que des ruines, ou paroiſſent des déſerts. Pluſieurs égliſes chrétiennes, autrefois célèbres par leur magnifique ſtructure, ne ſont plus que des monceaux de pierres couverts d'herbes & de buiſſons, où les bêtes ſauvages viennent chercher une retraite.

Alep eſt la capitale de toute la Syrie, & la ſeconde ville de l'empire Turc. Elle eſt grande, bien peuplée, & l'une des plus marchandes du Levant. Elle ſert de réſidence à un Beglierbey, qui commande dans toute

la province. Toutes les nations d'Europe y entretiennent des consuls & des comptoirs pour leur commerce, parce qu'Alep est l'entrepôt de tout celui qui se fait entre la Méditerranée & les Indes. On croit que cette ville est la même dont il est parlé dans l'écriture, sous le nom d'*Aram Sohah*. A six journées au sud-est d'Alep, se voient les ruines de la fameuse Palmyre ou Tadmor : tous les voyageurs n'en parlent qu'avec admiration. Les restes de plusieurs colonnes de porphyre, les inscriptions qui existent encore, donnent la plus grande idée de l'ancienne magnificence de cette ville (*a*). A une lieue de Palmyre, est une grande vallée toute couverte de sel, qu'on croit

---

[*a*] On en trouve une description très-détaillée dans les Transactions philosophiques, No. 217, 218. Voyez aussi le Voyage de M. Robert Wood, sçavant distingué par son érudition & par sa qualité de secrétaire de M. Pitt, ministre d'état d'Angleterre, si célébre en Europe pendant la guerre terminée en 1762. Cette relation se trouve dans le tome 1er. des Voyageurs modernes.

être celle dont parle le prophête Samuel (*a*), & où David gagna une bataille ſur les Syriens.

La Syrie, proprement dite, renferme encore Antioche, autrefois capitale de la Syrie. Les Turcs l'appellent *Antachio*. Elle eſt célébre dans l'égliſe chrétienne, pour avoir été l'endroit où les diſciples du Seigneur prirent, pour la premiere fois, le nom de Chrétiens.

Alexandrette, nommée *Scanderone* par les Turcs, ville qui a un bon port ſur la Méditeranée.

Nous ne devons pas oublier de parler d'un beau monument du travail des Turcs, qui ſe voit dans la plaine voiſine d'Antioche. Il eſt d'autant plus précieux que cette nation n'a jamais montré beaucoup de goût pour l'immortalité. L'ouvrage en queſtion eſt un grand chemin qui traverſe la plaine d'Antioche dans toute ſa largeur, laquelle eſt de quatre lieues ſur quinze

---

[*a*] *Liv.* 2. *chap.* 8, *verſ.* 13.

de long. Cette belle chauſſée eſt portée ſur un grand nombre d'arches, ſous leſquelles coulent pluſieurs rivieres. Elle fut conſtruite en ſix mois par les ordres du Grand Viſir Achmet, afin de faciliter le paſſage aux troupes du Grand-Seigneur, qu'on étoit obligé d'envoyer très-fréquemment dans les provinces orientales de l'Empire, pour y éteindre les ſéditions qui s'y allumoient.

Près du comptoir Anglois à Scanderone, & ſur le bord de la mer, eſt un grand édifice qui paroît n'avoir jamais été achevé, & appellé communément le château de Scanderberg; parce qu'on ſuppoſe que ce valeureux Prince d'Albanie le fit élever dans le temps de ſes guerres contre les Turcs. La baye de Scanderone offre encore aux curieux un vieux bâtiment délabré, que les habitans nomment la colonne de Jonas, prétendant que c'eſt l'endroit même où ce prophête fut vomi par la baleine.

LA PHÉNICIE.

Damas, que les Turcs appellent *Scham*, est la capitale de cette province, & la résidence du Beglierbey qui la gouverne. Il est inutile de parler des productions de la Phénicie; elles sont les mêmes que dans toute cette partie de la Turquie, & elles consistent en grains, en vins & en fruits de toute espèce.

Quant à la ville de Damas, on sçait combien elle est renommée pour la trempe de l'acier, pour les eaux de rose, & pour avoir fabriqué la premiere les étoffes de soie qui portent son nom. Cette ville est située près du mont Liban, si fameux par ses cédres, & sur lequel les Maronites possédent plus de quatre cent villages, dans ce nombre on distingue celui de Canobin, à cause d'un couvent de ce nom, dont on attribue la fondation à Théodose le Grand, & qui sert de résidence au patriarche de ces Chrétiens, connu sous le nom de patriarche d'Antioche. On

ne ſera peut-être pas fâché d'avoir quelques connoiſſances de ces anciens Chrétiens : auſſi bien eſt-ce la ſeule choſe intéreſſante dont nous ayons à traiter dans cet article, après avoir dit que les Phéniciens paſſent pour avoir été les inventeurs de la navigation & de l'écriture (*a*), & que la Phénicie renferme la ville de Tripoli, appellée Tripoli de Sourie ou *Tarabolor*, port de mer; celle de Sour, qui eſt l'ancienne Tyr renommée par ſa belle écarlatte, & par le ſiége de ſept mois qu'elle ſoutint contre Alexandre; celle de Saint-Jean d'Acre, autrefois Ptolemaïde, ancienne réſidence des chevlaiers de Saint-Jean de Jéruſalem, & qui fut ruinée en 1291 par les Sarraſins; & enfin celle de Seyde, au-

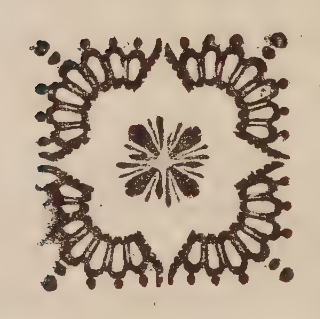
---

(*a*) On connoît ces vers de Lucain,

Phœnices primi famæ ſi creditur auſi
Menſuram rudibus vocem ſignare figuris, &c.

ſi heureuſement rendus par Brebeuf, dans la traduction de la Pharſale du Lucain, liv. 3, pag. 80 de l'édition de Rouen de 1682.

trefois Sydon, dont le commerce étoit si considérable. Toutes ces villes sont des ports où il se fait aujourd'hui peu de commerce, & les deux dernieres sont presque tout en ruine.



DES

DES CHRÉTIENS MARONITES ET DES DRUSES.

Les peuples auxquels on a donné le nom de Maronites, forment une nation ſujette du Prince des Druſes, & la plus pauvre de toutes les nations chrétiennes du Levant. Paul Lucas eſt, de tous ies voyageurs, celui qui en a parlé le plus en détail : c'eſt de lui que nous avons extrait ce qui va ſuivre. On ne ſçait pas au juſte quel eſt le nombre de ces ſectaires ; on croit qu'il peut monter à cent cinquante mille. Ils ſe trouvent diſperſés dans les montagnes du Liban & de l'anti-Liban, où ils ont conſtruit des villages qu'ils habitent : on en compte quatre cent. C'eſt-là qu'ils ſe trouvent en plus grand nombre. On en voit pluſieurs auſſi dans les villes d'Alep, de Damas, de Tripoli, de Seyde

& quelques autres du Levant, & dans l'isle de Chypre ; mais aucun d'eux n'est en état de donner quelques éclaircissemens sur leur nombre, leur origine & les révolutions qu'ils ont essuyées. Ils aiment bien mieux, dit notre Voyageur, sçavoir quel est celui de leurs mûriers qui rapporte le plus de feuilles, combien chaque compatriote en retire tous les ans de livres. C'est là toute l'ambition de ceux qui habitent le Liban : car, comme toutes leurs richesses consistent dans les vers à soie, ils n'oublient rien de ce qui peut regarder la culture de ces arbres. Malgré leur ignorance, ils conservent une espece de généalogie lorsque leurs prédécesseurs ont été ecclésiastiques ; mais ils ne la font monter que jusqu'à leur grand-pere, ou tout au plus à leur bisaïeul. Ils reconnoissent parmi eux deux familles distinguées, qui prennent la qualité de nobles ou seigneurs depuis deux ou trois générations. C'est à ces nobles appellés *Cheks* que la nation doit un grand nombre d'églises,

de monasteres des deux sexes, & plusieurs villages qui sont bâtis sur ses montagnes ; le Prince des Druses, qui est lui-même tributaire du Grand-Seigneur, est le souverain de tout ce petit pays. C'est de lui que les Cheks Maronites obtiennent la permission de faire des établissemens ; & c'est ce Prince qui leur accorde la souveraineté précaire dont ils jouissent sur leur nation. Ces Maronites ne peuvent prendre les armes que par ordre du Prince des Druses ou de la Porte, & leur nombre va à peine à 3000 fantassins qui sont de fort mauvaises troupes. Ils ne sont pas plus experts dans les sciences que dans l'art militaire. Les plus sçavans bornent toutes leurs connoissances à sçavoir lire & écrire. Ils parlent Arabe, mais leurs caracteres sont Syriaques ou Chaldéens ; en sorte que bien des ecclésiastiques ne sçavent ni lire ni écrire dans leur langue naturelle. Toute leur application consiste à réciter l'office divin en Syriaque, dont la plupart n'entendent même pas le sens, parce qu'elle n'est plus en usage

que dans quelques villages où elle se parle encore d'une maniere très-corrompue.

L'ambition des plus puissans Maronites qui habitent les villes, est de devenir marchands ; & c'est pour eux le plus haut degré d'honneur & de fortune où ils puissent atteindre. Le plus grand nombre exerce différens métiers sans beaucoup d'industrie.

Ceux des montagnes sont encore moins en état de tenter la fortune. Les moins pauvres se contentent, pour subsister, d'entretenir auprès de leurs habitations un petit bâtiment composé d'une seule piéce, qui sert de retraite & d'auberge aux voyageurs. Des alimens fort grossiers répondent très bien au logement misérable où on les prend ; mais l'air & la fatigue du voyage servent si bien d'assaissonnement à ces mauvais repas, qu'on ne laisse pas d'y manger quelquefois avec excès. Au reste, si l'on n'est ni bien logé, ni bien traité, on n'a pas le désagrément d'être rançonné par le maître de l'auberge. Les Maronites ne demandent

jamais rien à leurs hôtes, & se contentent de ce qu'ils leur donnent. Le plus grand avantage qu'ils retirent de tenir ces hôtelleries, c'est qu'ils sont exempts de toute espèce de contribution.

Le pays des Maronites n'étant pas propre à leur fournir du vin, non plus que du bled, toutes leurs ressources sont dans la vente de la soie qu'ils retirent d'une multitude de vers qu'ils nourrissent. Ils ne connoissent d'autre soin, & toute leur application se porte vers l'éducation de ces insectes. Il seroit difficile de rien ajouter à l'industrie avec laquelle ils cultivent leurs mûriers, de prendre plus de peine à les arroser, à faire couler de petits ruisseaux, à pratiquer de petits canaux dans les endroits plantés de ces arbres. La possession des mûriers est à leurs yeux le plus grand avantage que la nature a fourni aux hommes. Lorsque je leur parlois des ouvrages immenses que Louis XIV avoit faits pour porter les eaux de la Seine à Marly & à Versailles, dit Paul Lucas, ils deman-

doient combien ce Prince avoit de mûriers à arroser, ne pouvant concevoir qu'on pût faire de la dépense pour un autre sujet, & n'ayant nulle idée de la magnificence & de la pompe des cours.

On seroit étonné, sans doute, que des gens si grossiers blâmassent les usages d'Europe, & nous taxassent de manquer d'esprit. C'est cependant un fait qui va bientôt être éclairci : d'ailleurs ces Maronites sont très-éclairés sur leurs intérêts, très habiles à faire valoir leurs droits, pleins de mépris pour le luxe & le clinquant des villes, & enfin très-contens dans leur médiocrité. Comment *se peut-il faire, disent-ils avec étonnement, que les Francs, qui ont tant d'esprit, en manquent dans leur conduite envers les femmes; qu'ils leur laissent la liberté de recevoir à toute heure des hommes dans leurs appartemens; qu'ils les souffrent mêlées avec eux dans les églises, dans les spectacles, aux promenades & dans toutes les assemblées publiques & particulieres? Peut-on manquer de juge-*

ment dans un point aussi essentiel ? est-ce être sage que de confier ce qu'il y a dans le monde de plus estimable, qui est le bon ordre, au caprice d'une femme, dont la plus sage devient folle dès qu'elle se voit en possession de faire ce qui lui plaît, ou qu'elle a tant soit peu d'autorité. Etant de la nature du serpent, il ne faut jamais lui laisser lever la tête, si on veut n'en avoir rien à craindre.

D'après cette façon de penser si peu Françoise, on se persuadera aisément que les hommes Maronites ont toute l'autorité dans le ménage, que leurs femmes sont gardées avec beaucoup de soin & corrigées avec sévérité. Cependant elles ont tant de respect & de déférence pour eux, qu'elles souffrent avec une docilité parfaite les corrections de ces *anti-François*. Une femme qui oseroit lever la main contre son époux, au moment même où, armé d'un fouet ou d'un bâton, il la frappe sans ménagement, seroit regardée comme un monstre; & la nation en feroit un exemple terrible. Avec ces

moyens si rebutans & si opposés à la douceur, ces hommes sont devenus les maîtres de leurs femmes, les ont rendues très sages, & si retenues qu'elles n'oseroient ni regarder un homme en public ou en particulier, ni lui parler à moins que ce ne soit un très-proche parent; encore est-ce avec beaucoup de précautions & une modestie qui semble ne leur rien coûter. Ces femmes sont précisément comme les esclaves de leurs maris, & même de leurs enfans mâles. Elles ne mangent avec les uns & les autres qu'après en avoir obtenu la permission. On a vu, dans le premier volume de ces Mêlanges, que les Groenlandois en usent à peu près de même avec leurs femmes. Comment se peut il faire que la même coutume se trouve établie à tant de distance, sous des climats si différens? La condition des femmes devient-elle donc plus dure & plus misérable en raison de ce que les maris sont moins éloignés de l'état de nature? C'est une réflexion bien affligeante pour le beau sexe; mais elle décide d'une maniere

incontestable le problême que nous avons proposé (*a*).

La religion des Maronites se ressent beaucoup de la vie agreste qu'ils menent, & on peut fort bien dire qu'ils ne sont chrétiens que de nom. Ils avoient embrassé au cinquiéme siécle l'hérésie d'Eutichès ; mais trois cent ans après ils furent ramenés à l'orthodoxie par un saint abbé, nommé Maron, qui fut depuis leur évêque, & dont ils ont tiré le nom qu'ils portent. Ils ne connoissent gueres que les pratiques minutieuses de la religion. Ainsi que les Grecs, ils sont fort attachés aux jeûnes & à la priere. Ils ont plusieurs temps d'abstinence qu'ils pratiquent strictement ; mais quant aux dogmes de leur religion, aux autres devoirs qu'elle prescrit, ils les ignorent absolument ; & la négligence de leurs prêtres fait qu'ils reçoivent fort peu les sacremens.

Presque tous les curés sont mariés,

(*a*) Voyez le premier volume de ces Mêlanges, pag. 120.

& chacun d'eux habite un village, où il est fort respecté par rapport à son caractere & à sa vie ordinairement exempte de scandale & assez réglée, ainsi que celle de tous les autres prêtres. Mais les revenus des cures sont si médiocres, qu'ils sont obligés de travailler pour vivre de la même façon que leurs paroissiens. Les évêques sont au nombre de dix ou douze, & tous religieux. Ce sont eux qui élisent leur patriarche, qui se choisit parmi les évêques, & la cour de Rome confirme l'élection. On a l'exemple que ceux de ces prélats qui ont fait le voyage d'Italie, trouvent l'art de devenir les maîtres dans leur pays, & d'y établir leur autorité avec tout l'empire d'un despote.



DES DRUSES.

LES ſentimens ſont fort partagés ſur l'origine de ces peuples, & leur pays a eſſuyé toutes les viciſſitudes auxquelles ſont expoſés ceux qui ſont habités par des peuples guerriers, qui, tantôt étendent leurs conquêtes au loin, & tantôt ſont reſſerrés dans les bornes étroites qu'il plaît à un vainqueur de leur preſcrire. Quelques écrivains croient que les Druſes ou Druſiens doivent leur origine à un ſeigneur François de la maiſon de Dreux, qui, vivement pourſuivi par les Sarraſins en 1099, ſe retira ſuivi de quelques troupes, dans les gorges du mont *Engaddi*, près de *Bethléem*; & que dans la ſuite il peupla le mont Liban & tout le pays auquel il donna ſon nom. Ricaut eſt de ce ſentiment. D'autres écrivains, & entre autres Rabbi-Benjamin, mort en Eſpagne en 1173, parle des Druſes qu'il avoit connus dans ſes voyages, comme d'un peuple ha-

bitant du mont Liban. Cette opinion, adoptée par M. Puget de Saint-Pierre, l'a porté à rechercher la véritable source des Druses. Cet écrivain s'attache à prouver dans l'histoire qu'il a donnée en 1763 de ce peuple (*a*), qu'il descend de l'ancienne secte dont il est parlé dans l'histoire sacrée d'Elmacim; secte dont les principes autorisoient la plus excessive débauche & le mépris de toute espèce de culte. L'union du cœur & de l'esprit étoit la régle fondamentale & la grande maxime de ces sectaires. Leur chef, dans le dessein de leur faire goûter son étrange doctrine, leur proposoit, pour exemple de la plus forte alliance, cette ligne où se joignent les deux parties du crâne, & dont la réunion forme le crâne entier. Cette ligne a nom *deuz* en Arabe, & de-là est venu par corruption celui de Druse. Pour confir-

---

(*a*) Histoire des Druses, peuple du Liban, formé par une colonie de François, avec des notes politiques & géographiques, *in*-12, à Paris, chez Cailleau, 1763.

mer cette opinion, dit l'hiſtorien des Druſes, il ſuffit de conſulter les livres de leurs auteurs : on y trouve répété très-fréquemment l'exemple de la réunion parfaite des deux parties du crâne, pour faire entendre que, comme la conſervation de l'homme dépend de l'étroite union de ſon crâne, ainſi la perpétuité de la nation Druſienne dépend de l'union inviolable de ceux qui la compoſent.

Cependant, quoiqu'il ſoit prouvé que ce peuple exiſtoit déjà dès le dixiéme ſiécle, il n'en eſt pas moins vrai, qu'après le malheureux événement qui renverſa le trône de Godefroy de Bouillon, pluſieurs des croiſés ſe diſperſerent de côté & d'autre, & cherchèrent, dans les antres & les cavernes du Liban, une retraite aſſurée contre les cruautés des vainqueurs.

Les Druſes ſont gouvernés par un prince que l'on appelle Emir, & qui eſt tributaire du Grand-Seigneur auquel il fournit des troupes.

Le ſiécle dernier a vu à la tête des Druſes le fameux Facardin, à qui la

valeur & la prudence auroient acquis, à juste titre, le nom de Grand, s'il ne s'étoit pas avili par des cruautés atroces. Ce Prince fut étranglé, par ordre d'Amurat IV, à Constantinople où il étoit prisonnier. Depuis sa mort, les Druses sont tombés dans l'ignorance & la barbarie. Mais on nous apprend que Melhem, qui gouverne aujourd'hui en 1763 les Druses, est un Prince éclairé, vertueux, digne à tous égards du sang de Godefroy de Bouillon, dont il se prétend descendu. C'est dans l'ouvrage de M. de Saint-Pierre qu'il faut chercher des connoissances plus étendues de tout ce qui concerne les Druses. Ce qu'on vient de voir en a été extrait, & feroit présumer assez favorablement de cette histoire. Mais on desireroit qu'elle fût moins surchargée de réflexions oiseuses & de notes tout-à-fait inutiles.

DE LA PALESTINE.

Cette partie de notre Continent, si célèbre dans l'Ecriture-Sainte, où elle

eſt appellée *Terre de Chanaan*, *Terre promiſe* ou *Judée*, n'eſt preſque plus qu'un deſert ſouvent ravagé par les Arabes. Elle eſt bornée aujourd'hui au nord par la Phénicie; à l'eſt, par la Syrie proprement dite; à l'oueſt, par la Méditerranée; & au midi, par l'Arabie pétrée. Son étendue, du nord au midi, eſt d'environ ſoixante lieues, & de quarante du couchant à l'orient.

L'air y eſt par-tout fort ſain & agréable, ſi l'on en excepte les environs du lac Aſphaltite, & en général les habitans parviennent à une vieilleſſe avancée. On n'y retrouve plus cette fertilité merveilleuſe qui lui faiſoit produire, avec profuſion, tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, & dont l'Ecriture ne parle qu'avec les plus grands éloges, puiſqu'elle appelle ce pays une *terre où coule le lait & le miel*. La condition miſérable à laquelle il eſt actuellement réduit, énerve le courage de ſes habitans; leur petit nombre fait que la plus grande partie du terrein eſt inculte. Les mêmes raiſons, qui s'oppoſent aux progrès de

l'agriculture, en bannissent aussi le commerce, & il ne s'y en fait aucun. Tout le lustre de cette contrée, que l'on désigne communément par le nom de Terre-Sainte, vient de ce qu'elle a été le théâtre de la vie & de la passion du Sauveur du monde. Le desir de visiter ces lieux sacrés, dont nous parlent les livres ascétiques, attire, de toutes les parties du monde chrétien, une foule de pélerins guidés par la dévotion. Toutes les sectes de Chrétiens ont des chapelles particulieres consacrées à leur nation, & chacune y fait l'office suivant ses rites.

Ce pays est arrosé par plusieurs rivieres, dont la plus considérable est le Jourdain. Il sort du mont Liban, & se jette dans le lac Asphaltite, qui porte le nom de Mer-morte. Outre ce lac, on y voit encore celui de Tybériade ou de Genesareth, qu'on appelle mer de Galilée.

Le lac Asphaltite est ainsi nommé à cause de l'abondance de l'asphalte ou bithume qu'on recueille sur ses bords & sur ses eaux; il est à six lieues de

Jérusalem : sa longueur est de vingt-quatre lieues, & sa largeur de six. Son nom de Mer-morte lui vient, sans doute, de ce que ses eaux sont dormantes & fort ameres. C'est dans ce lieu, suivant l'Ecriture, que Sodome, Gomorre & trois autres villes furent abîmées par le châtiment de Dieu. On n'en découvre pas le moindre vestige. Thevenot rapporte que ce qu'on dit des fruits de cette contrée, qu'ils ont une belle apparence, & qu'ils tombent en poussiere dès qu'on les touche, est un conte aussi faux que ridicule. Il en est de même de ce que quelques voyageurs simples ou ignorans ont rapporté sur ce lac : sçavoir, que ses eaux soutenoient à la surface tous les corps qu'on y jettoit, & que les oiseaux ne pouvoient voler sur sa surface, sans être étouffés par les vapeurs qui s'en exhalent. Au reste, les bords de ce lac, ainsi que les montagnes voisines, donnent une sorte d'argile grasse & noire, ressemblant à de la poix, & qui a une odeur de soufre très-forte. Tous les environs sont couverts d'une

pierre sulphureuse qu'on brûle comme du charbon. Cette matiere s'enflamme comme du bois, mais répand une fumée épaisse d'une odeur insupportable.

Jérusalem est la capitale de la Palestine. Cette ville, autrefois si belle & si spacieuse, est réduite à une enceinte si peu considérable, qu'elle ne seroit pas connue si elle ne renfermoit le sépulchre de l'auteur de notre religion. Il est inutile de parler ici des différentes révolutions auxquelles elle a été exposée. Tout le monde sçait que le but des Croisades étoit d'arracher aux Sarrasins ou Arabes, cette ville ainsi que toute la Palestine; que l'on en vint à bout, & que Godefroy de Bouillon y fonda en 1099 un royaume qui ne dura que quatre-vingt-huit ans sous neuf Rois; qu'enfin, la division s'étant mise parmi les différens Princes chrétiens qui gouvernoient la Terre-Sainte, Saladin en profita pour tomber sur Jérusalem, qu'il prit en 1187, & tous les Chrétiens furent chassés de la Palestine. Les Sarrasins garderent ce pays jusqu'en 1517, que

Selim I, Empereur des Turcs, en fit la conquête, & le réunit à l'empire Ottoman, dont il forme une province.

La ville de Naplouſe, autrefois appellée Sichem ou Sichar Aſcalon; d'où l'on prétend que nous eſt venue la premiere graine d'échalotte, dont le nom latin eſt *aſcalonia*, eſt un port ſur la Méditerranée, ainſi que Joppé. Cette derniere eſt l'abord de la plus grande partie des pélerins qui vont à Jéruſalem par mer, Gaza, autrefois ſi riche & ſi fameuſe, ſont les ſeules villes qu'on trouve encore en Paleſtine. Cette derniere eſt gouvernée par un Emir ou Prince ſouverain, qui paie tribut au Grand Seigneur. Bethléem, Nazareth, lieux de la naiſſance & de l'éducation de Jéſus Chriſt, ne montrent preſque plus que des ruines. Ces contrées, la Syrie & la Paleſtine, ont eſſuyé à la fin de 1759 différens tremblemens de terre effroyables qui ont fait périr beaucoup de monde. Les villes de Damas, Tripoli, Naplouſe, &c., ont été preſque entiérement ruinées.

LE DIARBECK.

Sa division.

On divise cette province de l'empire Ottoman en trois parties, qui sont le Diarbeck propre, Lyerak & le Curdistan Turc. L'air du Diarbeck est généralement bon, tempéré. Les terres y sont fertiles & abondantes en pâturages excellens, situés sur les bords de l'Euphrate & du Tigre qui arrosent cette contrée. Nous avons ci-devant parlé de ces fleuves.

Le Diarbeck propre, qui comprend l'ancienne Mésopotamie, se subdivise en trois gouvernemens ou béglerbeglics, qui sont ceux de Diarbekir, de Mardin & de Mosul : ce sont les trois villes les plus considérables du Diarbeck, dont nous n'avons à dire rien de particulier ni d'intéressant.

L'YERACK.

La seconde partie du Diarbeck, appellée l'Yerack, est l'ancienne Chaldée ou Babylonie. C'est la contrée la plus orientale de l'empire Turc.

Sa capitale est Bagdat, qu'Amurat IV. enleva aux Persans en 1638. Cette ville est très-recommandable aux yeux des Persans, parce qu'elle a servi de résidence à Aly, fondateur de leur secte; & le respect qu'ils portent à ce Calife, y en amene un grand nombre pour y faire une visite de dévotion. A trois lieues de Bagdat, entre le Tygre & l'Euphrate, se voient les restes d'une tour qui occupe trois cent pas de circuit. Les habitans l'appellent tour de Nemrod; & le vulgaire croit que ce sont les ruines de la tour de Babel. Mais les Arabes appellent ce monument *Agartous*, & prétendent qu'il a été élevé par un de leurs Princes comme un signal destiné à rassembler ses sujets lorsque l'occasion le demandoit; non loin de-là est le tombeau d'Ezéchiel que les Juifs vont visiter fort pieusement.

A l'égard de l'ancienne & fameuse Babylone, la plus vaste & la plus superbe ville, si l'on en croit les historiens, qui ait jamais existé, on ne sçait point précisément l'endroit où

elle étoit bâtie ; & tout ce qu'on peut dire de certain, c'est qu'elle étoit située sur l'Euphrate, à douze ou quinze lieues de Bagdat. Buruk, Caffa & Bassora sont encore des villes de l'Yerack. Cette derniere, qui est grande & bien bâtie, est sur le golphe de son nom. Son port est fréquenté par les Anglois & les Hollandois, & sert d'entrepôt aux marchandises qu'ils apportent des Indes pour les faire passer à Constantinople, au Caire, à Alep, à Smyrne & à Damas.

CURDISTAN.

Ses Peuples.

La portion du Diarbeck, à laquelle on donne le nom de Curdistan, est l'Assyrie des anciens. C'est un pays presque entiérement desert & inculte, dans lequel on ne trouve de ville remarquable que Schehereful sa capitale & siége d'un Beglierbey. Pour ce qui est de l'ancienne Ninive, résidence des Rois d'Assyrie, on en voit les ruines

ſur la rive gauche du Tygre, vis-à-vis Moſul, ville du Diarbeck propre.

Le Curdiſtan eſt habité par un ancien peuple, dont l'origine eſt inconnue. On croit qu'il deſcend des Arabes ou des Chaldéens. Les Curdes menent une vie errante, conduiſant leurs troupeaux de montagne en montagne, & s'arrêtant où ils trouvent de bons pâturages. Cette nation eſt diſtinguée, ainſi que les Tartares, en pluſieurs tribus, gouvernée par des Scheks ou chefs de leur nation. Les Curdes ſe portent naturellement au brigandage, au vol & à inſulter les Caravannes. Leurs femmes ſont laides, mais fortes & farouches. Ils n'ont aucune religion décidée, & paroiſſent aimer les Chrétiens beaucoup plus que les Turcs qu'ils craignent, quoiqu'ils viſitent leurs moſquées en ſe montrant Mahométans.

L'empire des Califes a été jadis fort incommodé par les irruptions de ces peuples vaillans; mais l'attachement à leur vie inconſtante & vagabonde ne leur a pas laiſſé ſonger à faire des

établissemens solides. On ne connoît que la famille de Saladin qui soit originaire du Curdistan, & qui ait occupé le trône d'Egypte & de Syrie. Au reste, ce pays est d'un produit très-médiocre aux Turcs, parce qu'ils n'ont pas l'industrie de le faire valoir, & que d'ailleurs le soin de contenir les Curdes dans le devoir, leur donne beaucoup d'occupation.



DE



DE LA BARBARIE.



INTRODUCTION.

On comprend ſous le nom de Barbarie une vaſte étendue de terre qui eſt placée dans la Zone tempérée, quoiqu'elle faſſe partie de l'Afrique. C'eſt la région la plus fertile & la plus peuplée de cette partie de l'univers. Elle eſt bornée au nord par la Méditerranée; à l'orient, par l'Egypte; au ſud, par le mont Atlas, qui la ſépare du Biledulgerib; & à l'occident, par l'Océan Atlantique, qui tire ſon nom du mont Atlas qui s'étend juſques ſur ſes bords. Sa longueur eſt d'en-

viron neuf cent lieues, & sa largeur de cent cinquante & cent quatre-vingt, étant située entre le vingt-huitiéme & le trente-septiéme degré de latitude, le huitiéme & le quarante-huitiéme de longitude du méridien de Londres.

Nous la diviserons en quatre portions, qui sont les états de Tunis & d'Alger, les royaumes de Fez & de Maroc, la république de Tripoli. On ne sçait d'où est venu le nom de Barbarie que l'on donne à cette contrée, qui renferme la Mauritanie, la Numidie, la Gétulie, la Lybie, *&c.* des anciens. Quelques écrivains croient que les Sarrasins donnerent le nom de *Barbar*, qui, dans leur langue signifie murmure, au pays qu'ils venoient d'envahir; parce que les habitans leur parurent parler un langage approchant d'un simple murmure. D'autres prétendent que le nom de *Barbarie* & de *Barbariens* vient des Grecs du bas-empire, qui le donnerent à ce pays & à ses habitans, à cause de la grossiéreté de leurs mœurs. Une autre opinion enfin assez probable, &

généralement établie, c'eſt que le nom de Barbarie & de Barbare dérive de celui de *Berbers*, qui ſe donne aux habitans naturels, & qu'on croit être les deſcendans des anciens Numides, Gétules, Lybiens, *&c.*





ETATS
DE TUNIS ET D'ALGER.

INTRODUCTION.

De tous les voyageurs qui ont visité la Barbarie, & qui ont publié des observations sur les royaumes qu'elle comprend, le docteur Schaw, médecin Anglois, est celui qui mérite le plus d'estime par la vaste étendue de ses connoissances, par l'exactitude de ses récits, & parce que son voyage est aussi le plus récent (*a*). C'est ce qui

(*a*) Voyages de Schaw en Barbarie, depuis 1727 jusqu'en 1732. 2 vol. *in*-4°. Paris, 1740.

nous a engagé à nous attacher particuliérement à ſa relation, pour décrire les états de Tunis & d'Alger. Ce ſçavant n'ayant pas diſtingué, dans l'article de ſes remarques, celles qui appartiennent particuliérement à l'un de ces deux royaumes dont il décrit les productions, les mœurs & les uſages civils & politiques, en obſervant qu'ils ſont les mêmes, nous avons été obligés de ſuivre ſon exemple. Nous avons donc réuni ces deux républiques dans ce ſeul article. Malgré cela nous n'avons pas négligé de conſulter pluſieurs autres ouvrages. Tels ſont ceux du P. Lafaye, religieux de l'ordre de la Trinité, miniſtre de la maiſon de Verberie près Paris (*a*). L'hiſtoire d'Alger par M. Laugier de Taſſy, celle de Tunis, par M. de Saint-Gervais; l'état préſent des royaumes

---

[*a*] Relation en forme de journal du voyage pour la rédemption des Captifs aux royaumes de Maroc & d'Alger, en 1723, 1724 & 1725, *in*-12. Paris, 1726.

de Tripoli, de Tunis & d'Alger (*a*); l'histoire de l'empire des Scherifs (*b*).

[*a*] Etat des royaumes de Barbarie, Tripoli, Tunis & Alger, au commencement de ce siécle, par les Religieux de l'ordre de la Trinité. *In* 12, Rouen, 1703.

[*b*] Cette histoire de l'empire des Scherifs est sans nom d'auteur, & c'est un trait de prudence de la part de celui à qui cet ouvrage est dû; car il est aussi négligemment composé que niaisement écrit. Nous prévenons ici que nous ne l'avons cité qu'avec beaucoup de précaution.



DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE

DU ROYAUME DE TUNIS.

SA DIVISION.

CE royaume, borné au nord & à l'eſt par la Méditerranée, à l'oueſt par le royaume d'Alger, & au ſud par celui de Tripoli, s'étend depuis le trente-troiſiéme degré trente minutes de latitude juſqu'au trente-ſeptiéme douze minutes, & depuis le huitiéme juſqu'à la onziéme vingt minutes de longitude du méridien de Londres. Ainſi ſa longueur, du ſud au nord, eſt d'environ cent lieues ſur ſoixante & dix de l'eſt à l'oueſt.

Le docteur Anglois le diviſe en deux parties, qu'il diſtingue en quartier d'hyver & quartier d'été, par la raiſon que le premier, qui eſt pauvre & généralement ſtérile, eſt fréquenté

par le Bey qui va recevoir ses tributs en personne pendant l'hiver, au lieu qu'il visite le quartier d'été qui est fertile & agréable pendant cette saison.

Le quartier d'été appellé aussi Zeugitanie, est arrosé par plusieurs lacs & rivieres qui contribuent beaucoup à sa fécondité, mais qui n'offrent rien de remarquable. Parmi plusieurs villes qu'il renferme, Tunis, Bizerta, Keff, Nabal, Hamamet & Portofarina, sont les plus considérables.

Tunis, capitale de ce royaume, est située sur un golphe de même nom, à trois ou quatre lieues de l'endroit où étoit la fameuse Carthage, dont on ne voit plus que quelques restes. Son circuit peut-être d'une grande lieue, mais elle ne renferme aucun édifice digne de curiosité; & sa population ne répond pas à son étendue. On n'y compte guéres que 10 ou 12000 familles. Etant environnée de lacs & de marais, cette ville ne jouit pas d'un air pur & sain, mais comme on y brûle beaucoup de mastic de mirthe & de romarin dans les poëles & les bains, outre une quantité

de gommes & d'autres plantes aromatiques ; l'odeur en eſt ſi fotte que l'air en eſt tout rempli & ſenſiblement corrigé.

Charles-quint s'empara de cette ville 1543 , en chaſſa l'uſurpateur, rétablit ſur le trône le roi légitime, & le rendit tributaire d'Eſpagne.

Trente-cinq ans après, Sélim II, Empereur des Turcs, prit Tunis & y reſta le maître juſqu'en 1573 que dom Juan d'Autriche, fils de Charles-quint, redonna un roi à ce royaume, & lui impoſa un tribut deux ans après avoir gagné la fameuſe bataille de Lepante. L'année 1574 vit repaſſer la ville & le royaume de Tunis ſous la domination des Turcs; & cet Etat s'érigea dans le ſiécle dernier en république ſous leur protection. Tunis a été bombardé en 1720, par une eſcadre Francoiſe, pour avoir permis à ſes armateurs de croiſer ſur les côtes de France. Cette ville a encore été de nos jours expoſée aux plus cruelles horreurs; ayant été aſſiégée & priſe en 1756 par les Algériens , joints aux Tripolitains. A vingt-ſept mille Romains, des ruines de Cathage, ſe voyent cel-

les d'Utique, célèbre par la naissance & la mort de Caton le prêteur. On compte sept isles dépendantes du royaume de Tunis, sçavoir Lampedosa, Limosa, Gamelera, Querkyness, les deux Camilieres & celles de Gerbe, mais elles n'ont rien de remarquable. Celle de Pentalarée en dépendoit aussi autrefois, de même que Malte, mais elle est possédée aujourd'hui, à titre de principauté, par une maison d'Espagne, qui en rend hommage au Roi.

Le quartier d'Hiver où ce que les anciens appelloient Bizacium, n'est ni aussi fertile, ni aussi agréable que la Zeugitanie. Il s'y trouve beaucoup de bois, de montagnes & des plaines fort sabloneuses : on y voit aussi quelques petites rivieres & des lacs, parmi lesquels on distingue le Sibkah ou le lac des Marques. Il a presque vingt lieues de long, de l'est à l'ouest, & six ou dix lieues de large, du nord au sud. Il a été appellé lac des Marques, à cause d'un grand nombre de troncs de palmiers, plantés de distance en distance, pour servir de direction aux caravanes qui

le paſſent. Sans ce ſecours, il ſeroit très-difficile de le traverſer, tant à cauſe des trous & des ſables mouvans qu'on y remontre, que parce qu'il ſeroit très-facile de ſe détourner de ſa route dans une plaine où l'horiſon eſt auſſi découvert qu'en pleine mer. Ce qui rend encore ce lac remarquable, c'eſt que dans le grand nombre de petites Iſles qu'il renferme, il y en a une, qui, quoiqu'elle ne ſoit point habitée, eſt toute couverte de palmiers. La tradition à ce ſujet eſt que les Egyptiens s'étant arrêtés en cet endroit, lors d'une invaſion qu'ils firent fort anciennement dans ce pays, ces palmiers y ſont venus des noyaux des dattes que leur armée conſomma.

Les villes les plus conſidérables du diſtrict d'Hyver, ſont Suſa, Lempta & Herkla, que notre voyageur croit être l'ancienne *Adrumete*; c'eſt en avoir aſſez dit du Royaume de Tunis, paſſons à celui d'Alger. On trouvera enſuite réunies en un ſeul article, les obſervations phyſiques & morales qui appartiennent à ces deux républiques.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DU ROYAUME D'ALGER.

Sa Division.

Depuis que les Turcs se sont rendus maîtres de cette partie de l'Afrique à laquelle on a donné le nom de Barbarie ; le royaume d'Alger en est devenu le gouvernement le plus considérable. Il est borné au couchant par de hautes montagnes appellées montagnes de Trara, au sud par le désert de Sahara, au levant par la riviere de Zaine, & au nord par la Méditerranée. Sa situation est entre le trente-sixiéme dégré cinquante-cinq minutes de latitude septentrionale & le trente-quatriéme dégré cinquante minutes. Sa longitude est depuis seize minutes à l'ouest de Londres, jusqu'au neuviéme degré seize minutes à l'est. Ainsi sa plus grande longueur, déterminée par le docteur Schaw, est de deux cent vingt lieues & sa largeur est depuis trente jusqu'à soixante lieues.

On divise le royaume d'Alger en trois grandes provinces, gouvernées chacune par un Bey ou Viceroi, qui est à la nomination du Dey d'Alger. Ces trois provinces sont *Tlemsam*, *Titterie* & *Constantine*.

La province de Tlemsam, est en général fort montagneuse & entrecoupée de vallées, auxquelles il ne manque qu'une plus grande quantité de sources pour être très-fertile. La chaîne de montagnes qui s'y trouve, fait partie du mont Atlas, & il s'en faut de beaucoup qu'elle n'ait une hauteur extraordinaire. Les endroits que j'en ai vus, dit notre voyageur, égale rarement quelques unes de nos plus grandes montagnes des isles Britanniques, je doute fort qu'on puisse mettre les plus hautes en parallele avec les Alpes ou l'Apennin. Leur hauteur perpendiculaire est ordinairement de quatre, cinq ou six cent verges. La montée en est facile, elles sont couvertes d'arbres fruitiers, de bois de haute fataye & de quelques villages de *Cabiles*, qui sont des naturels indépendans.

Les villes du Gouvernement de Tlemſam, ſont Andalouſe, ville bâtie par une colonie de Maures Andalouſiens, qui furent chaſſés d'Eſpagne l'an 1610, ſuivant le Jéſuite Mariana (*a*). Oran & Tlemſam, qui donne le nom à la province & qui ne méritent pas notre attention. Quant à Oran, on ſçait qu'elle a toujours été un ſujet de diviſion entre les Eſpagnols & les Maures, & le premier théâtre de la guerre qui s'allume entre ces peuples. Le cardinal Ximenès, à la tête d'une armée Eſpagnole, s'en étoit rendu maître en 1510. Les Maures l'avoient repriſe en 1708, après un ſiége de trois années: enfin, Philippe V entreprit en 1732, de recouvrer cette ville & s'en rendit maître le 30 juin à la premiere attaque (*b*). Depuis cette époque, les Maures l'ont réaſſiégée & l'on tenue inveſtie pluſieurs années, mais ils n'ont pu s'en emparer

---

[*a*] Hiſtoire générale d'Eſpagne. Madrid, 1635, tome 2, page 775.

[*b*] Voyez l'Hiſtoire de l'empire des Scherifs, page 292.

& elle appartient encore à la couronne d'Espagne.

La province de Titterie, est la moins étendue des trois, mais la plus fertile & la plus agréable par les plaines qu'elle renferme. Alger en est la capitale, ainsi que de tout le royaume. Cette ville n'a pas moins d'étendue que Tunis, mais le nombre de ses habitans est beaucoup plus considérable, puisqu'on le fait monter à cent vingt mille. Cette ville est célebre pour avoir été prise par Charles Quint en 1541, & bombardée en 1683 & 1684, par ordre de Louis XIV, qui y envoya une flotte formidable, commandée par le marquis du Quesne. Le Dey d'Alger, craignant encore de nouveaux ravages, envoya demander la paix à Versailles en 1684, par un ambassadeur, & elle lui fut accordée.

La province de Constantine, égale presque les deux autres en grandeur, & le tribut que son Bey ou Gouverneur paie au Dey, va jusqu'à cent mille écus, au lieu que celui de Titterie n'en paie que douze mille. On retrouve ici des branches du mont Atlas, des val-

lées, des plaines, des rivieres & plusieurs tribus d'hommes guerriers que leur situation & leur courage ont jusqu'à présent mis à l'abri de toute espece de dépendance. Constantine est la capitale de ce district.

Bona est encore une autre ville près de laquelle on voit les ruines d'Hyppone, ville fameuse pour avoir été le siége épiscopal de saint Augustin, & dont les Maures tirent avantage, en faisant voir les débris du couvent dont ce docteur étoit en même temps supérieur.

Sur les côtes du royaume d'Alger, sont aussi plusieurs petites isles qui en dépendent, mais elles ne méritent pas de nous arrêter.

HISTOIRE NATURELLE DES ROYAUMES DE TUNIS ET D'ALGER.

Leur Climat.

La partie habitée de ces deux royaumes, étant située entre le trente-quatre

& le trente-ſeptiéme dégré de latitude ſeptentrionale, on y jouit d'un air aſſez tempéré, c'eſt-à-dire, ni trop chaud en été, ni trop froid en hyver. Notre médecin Anglois, dit qu'en douze ans qu'il a demeuré dans cette contrée, il n'a vu que deux fois le thermometre à la gelée, & qu'alors toute la campagne fut couverte de neige. Ce fut en 1731 & 1732.

Les ſaiſons ſe ſuccédent d'une maniere ſi inſenſible, que l'on ne s'en apperçoit pas. Au reſte rien ne prouve mieux l'égalité de la température de l'air, que le peu de variation que le barometre y éprouve. Jamais elle ne va au-delà d'un pouce & $\frac{3}{10}$, c'eſt-à-dire, qu'il reſte toujours depuis vingt-neuf pouces $\frac{1}{10}$, juſqu'à trente $\frac{4}{10}$. Depuis le mois de mai juſqu'en ſeptembre, on voit regner communement les vents d'eſt, & pendant le reſte de l'année, on a les vents d'oueſt. On peut ſe faire une idée de la ſéchereſſe de ce climat, en obſervant qu'année commune, il ne tombe que vingt-ſept à vingt-huit pouces d'eau. Le royaume de Tunis eſt

plus ſujet à la pluie, & en 1727, il en tomba pendant quarante jours conſécutifs, au lieu qu'à Alger, il n'y pleut gueres que deux ou trois jours de ſuite, après quoi on a ordinairement huit ou quinze jours de beau temps.

Regne Végétal.

Le froment, l'orge, le ris, le bled de Turquie & le millet, ſont des grains qui viennent très-bien en Barbarie. La méthode de les battre, n'eſt point en uſage ; on les foule aux pieds juſqu'à ce que le grain ſoit ſorti de l'épi. Cette façon eſt beaucoup plus expéditive que la nôtre, mais entraîne l'inconvénient d'avoir beaucoup d'ordures mêlées au grain, & une paille entierement briſée. Au lieu de granges pour ſerrer ces grains, les cultivateurs ont des magaſins ſouterrains qu'ils appellent *matamores*. On en voit quelquefois deux ou trois cent pratiqués les uns près des autres, & les plus petits peuvent contenir au moins quatre cent boiſſeaux de bled.

Les fêves, les pois, les lentilles, les *garvanços*, espece de grain pointu, que l'on mange rôti, sont les légumes du pays. Quant aux racines & aux fruits qu'on y voit, ce sont les mêmes qu'en Europe. On remarque que les Maures font une grande consommation de coriandre qu'ils font entrer dans tous leurs plats, & que leurs melons sont beaucoup meilleurs que les nôtres.

Tous les arbres fruitiers de l'Europe se retrouvent dans ces climats, ainsi que la vigne dont on tire un vin beaucoup plus agréable que celui de Portugal ou d'Espagne. Il s'en trouve aussi quelques-uns qui nous sont peu connus. Tels sont le palmier, le *lotus*. Le premier de ces arbres est celui qui porte les dattes, fruit assez bon lorsqu'il est parvenu à sa maturité. Une observation fort singuliere qui a été faite sur ces arbres, qu'on distingue en mâles & femelles, c'est que le fruit de ceux qui sont femelles est sec, insipide & de mauvais goût, s'il n'a pas été impregné par la poussiere du mâle.

C'est pourquoi au mois de mars ou

d'avril, lorſque les gouſſes qui remferment les grappes, des fleurs & des fruits, commencent à s'ouvrir, on prend un jet ou deux de la grappe du mâle & on l'inſére dans la gouſſe du palmier femelle, ou bien on prend une grappe entiere du mâle & on en ſecoue la pouſſiere ſur les grappes de la femelle. Le palmier entre dans ſa plus grande vigueur trente ans après avoir été tranſplanté & reſte dans cet état pendant ſoixante ou ſoixante-dix ans, portant chaque année quinze ou vingt grappes de dattes, dont chacune peſe quinze ou vingt livres.

Ces arbres commencent à déchéoir au bout de cent ans, & tombent ordinairement avant deux cent ans. Tout le ſoin qu'ils demandent, c'eſt d'être fort arroſés tout les quatre à cinq jours & d'être taillés par le bas, lorſque leurs branches commencent à baiſſer & à vieillir. C'eſt l'uſage parmi les gens diſtingués de ce pays, de ſe régaler avec du miel de palmier dans des jours de réjouiſſance. On coupe la cime du plus vigoureux de ces arbres & on creuſe le haut

du tronc, alors la ſeve qui monte ſe décharge dans cette cavité, & donne pendant les premiers huit jours une pinte ou deux de liqueur par chaque jour. Inſenſiblement cette quantité diminue, & au bout de deux mois l'arbre ſêche entierement. Cette liqueur qui reſſemble à un ſirop clair, eſt beaucoup plus douce que le miel, mais elle ne tarde pas à s'aigrir & à s'épaiſſir. On en tire par la diſtillation un eſprit très-agréable & d'une odeur délicieuſe que les Arabes nomment *Araky*, nom générique qu'ils donnent à toutes les liqueurs fortes qui ont été diſtillées.

Le lotus dont Pline parle ſi avantageuſement (*a*), eſt un arbriſſeau très-commun dans le Sahara & dans la Barbarie. Les Arabes l'appellent ſcédra; ſon feuillage, ſes épines, ſa fleur & ſon fruit, reſſemblent à ceux du jujubier, avec cette différence ſeulement que ſon

[*a*] Son fruit, dit cet écrivain, eſt ſi agréable à manger, qu'il a donné ſon nom à un peuple & à un pays entier, où les étrangers ſont ſi bien reçus qu'ils en oublient leur patrie. *Livre* 13, *ch* 17.

fruit est rond, moins gros & plus ſucculent, & que ſes branches ſont plus droites & moins noueuſes. Le fruit de cet arbriſſeau eſt encore aujourd'hui en grande réputation & ſe vend dans tous les marchés du pays.

On n'y connoît point les parterres, les plattes-bandes de fleurs, ni ces jardins ſi agréables par la grande variété qu'elles offrent à la vue, & par la méthode, la régularité avec laquelle ils ſont arrangés. Tout eſt ſans deſſein, ſans ordre dans ceux de Barbarie, & encore l'on ni voit que quelques arbres fruitiers, qui prêtent leur ombre à des choux, des navets, ou qui ſont environnés de bled & d'orge ſemés enſemble.

Nous ne nous occuperons ici, ni des fleurs, ni des plantes médicinales, dont la connoiſſance appartient à la botannique. Le docteur Schaw a donné un catalogue de ce qu'il a vu de plus curieux en ce genre, on peut conſulter le ſecond volume de ſon ouvrage.

REGNE ANIMAL.

Les animaux domeſtiques de Barbarie, ſont le cheval, le chameau, le dromadaire, l'âne, le mulet, le kumrah.

Ce dernier eſt peu connu en Europe; nous allons en dire deux mots. Le kumrah eſt une ſorte de mulet, qui provient d'un âne & d'une vache. C'eſt une bête de charge un peu petite, mais d'un fort grand uſage. Ces animaux n'ont qu'une corne au pied comme l'âne, mais ils en différent à tous autres égards ayant la peau liſſe, la queue & la tête comme la vache, excepté qu'elle eſt ſans cornes.

Les bœufs, les moutons, les chevres, compoſent ici des troupeaux nombreux; mais on n'y connoît point la méthode de couper les animaux, on ſe contente ſeulement de comprimer avec force les organes de la génération, aux mâles, dont on ne veut pas ſe ſervir pour la propagation du troupeau, & cette opération ſe fait lorſqu'ils ont trois

mois. Les Mahométans qui ne ſe font pas de ſcrupule de mutiler leurs ſemblables, regardent comme une cruauté de faire ſouffrir la moindre des autres créatures.

Les bêtes féroces de Barbarie, ſont le lion, le tigre, la panthere, le faadh, le dubbah qu'on croît être l'hyene, le jackall, deux eſpeces de chats ſauvages & une ſorte de fouïne qu'on appelle *ſchibbeardon*. De tous ces animaux que le médecin Anglois décrit fort légerement, nous ne parlerons que du *faadh* du *dubbah* & du *jackall*.

Le Faadh *ou* loup cervier.

Le faadh reſſemble au léopard, en ce qu'il eſt tâcheté comme lui, mais il en différe cependant par une peau plus obſcure, plus groſſiere, & en ce qu'il n'eſt pas auſſi farouche. Les habitans croient qu'il vient du lion & de la femelle du léopard; il ſe nourrit ordinairement, à ce qu'on m'a dit, rapporte Schaw, de charogne; mais il mange auſſi des herbes & des racines, & n'attaque

taque les brebis & les chevres qu'à la derniere extrêmité. Son ſentiment eſt que le ſaadh ne peut paſſer pour le loup cervier appellé thos, par les anciens, parce que celui-ci eſt beaucoup plus carnacier. Cependant nous ſerions portés à croire que ce ſaadh eſt le vrai loup cervier puiſqu'il en a la taille & les principaux caracteres. Au reſte, il faudroit des obſervations plus exactes que celles de notre voyageur pour fixer toute incertitude à ce ſujet.

LE DUBBAH, *qu'on croit être l'HYENE.*

Le dubbah eſt de la grandeur du loup, mais il a le corps plus plat & boite naturellement de la jambe droite de derriere. Malgré ce défaut, il eſt paſſablement léger & plus difficile à prendre à la courſe que le ſanglier. Il a le col ſi exceſſivement roide, que lorſqu'il veut regarder derriere lui ou ſeulement de côté, il eſt obligé de tourner tout le corps comme le cochon. Sa couleur eſt d'un brun ſombre tirant ſur

le rouge avec quelques raies d'un brun encore plus obscur. Le poil de la nuque est presque de la longueur d'un demi pied, mais moins rude que la soye de cochon. Il a les pieds grands & bien armés. Il s'en sert pour remuer la terre & en tirer les rejettons du palmier & d'autres racines & même les corps morts. Après le lion & la panthere, le dubbah est le plus féroce & le plus cruel de tous les animaux de Barbarie. Cette bête étant pourvue d'une criniere, ayant de la peine à se mouvoir & fouillant dans les sépulcres, il y a apparence que c'est l'hyene des anciens, du moins Aristote, Pline & Solin, représentent l'hyene avec ces trois caracteres distinctifs (*a*).

LE JACKALL.

Le jackall appellé aussi deeb, est à peu près de la même grandeur que le renard, nous en avons parlé ci-devant.

[*a*] Solin, chap. 40. Pline, livre 8, chap. 30. Aristote au livre 8 de son histoire des Animaux, chap. 5.

Nous remarquerons ici que cet animal, ainſi que les deux précédens, ſe nourriſſent de racines & de fruits, comme de charogne & d'animaux vivans. Il reſteroit à ſçavoir ſi c'eſt la néceſſité qui les porte à manger des racines, ou leur inſtinct naturel, & s'ils ſont à la fois *frugivores* & *carnivores*. On pourroit parvenir à réſoudre cette queſtion par la diſſection de ces animaux & par l'examen de leurs parties intérieures On ſçait que les animaux frugivores ont la capacité de l'eſtomac beaucoup plus étendue que les autres qui ſont carnaſſiers, parce qu'il leur faut une plus grande quantité d'alimens, qui ſont bien moins ſubſtantiels que la chair & le ſang.

Outre ces animaux, la Barbarie nourrit encore des bœufs ſauvages, des gazelles & cette eſpece de chevreuil ſans barbe, dont nous avons parlé dans le troiſiéme volume de ces mêlanges : on l'appelle lidmée en Barbarie. On y voit auſſi des ſangliers, des ours, des ſinges, des renards, des furets, des lapins, des belettes, des taupes, des lievres & deux petites bêtes qui ſe creu-

ſent des habitations en terre, & qu'on appelle jird & jerboa. Elles ſont toutes deux de la grandeur d'un rat, d'une couleur fauve à l'exception de leur ventre qui eſt blanc. L'une & l'autre ont les oreilles rondes & creuſes, & reſſemblent au lapin par les dents de devant & les mouſtaches; mais elles en différent à d'autres égards & ſurtout, par leurs queues. Celle du jird eſt un peu plus courte que celle du rat ordinaire, mais elle eſt mieux garnie. Celle du jerboa eſt auſſi longue que ſon corps & ſe termine par une petite touffe de poil noir. Ces deux animaux ſont fort bons à manger (*a*).

On peut encore mettre au nombre des quadrupedes de Barbarie, les tortues de terre & d'eau & le cameléon, ſi renommé par ſon changement de couleur, qu'on en a fait l'emblême des courtiſans & des flatteurs, dont l'eſprit

[*a*] Nous avons déjà parlé du Jerboa. On peut voir ce que nous en diſons dans la note de la page 52 du troiſiéme volume de ces Mêlanges.

ſouple ſe plie à toutes les circonſtances.

LE CAMELÉON.

Le cameléon ou chameau-lion, eſt une ſorte de petit lézard, dont la grandeur varie beaucoup ; auſſi en diſtingue-t-on pluſieurs eſpéces. Ceux qui voudroient avoir une deſcription exacte de cet animal, pourront avoir recours à l'hiſtoire naturelle des animaux, par M. Perrault. Ce Sçavant en a diſſéqué un, qui avoit onze pouces & demi de long y compris la queue. Nulle créature plus laide à voir, que le cameléon. Comme il ne ſe nourrit que de mouches, de moucherons, de fourmis & d'autres inſectes, la nature l'a pourvû d'une langue plate en deſſus, pointue par deſſous, très-viſqueuſe, & auſſi longue que ſon corps, laquelle il lance & retire avec beaucoup de facilité. Lorſqu'il veut chercher des alimens, il darde ſa langue fort loin, la replie autour d'une branche d'arbre, le long de laquelle montent les fourmis, & la retire avec beaucoup de vîteſſe pour avaler ſa proie.

Cet animal vit quatre à cinq mois ſans prendre aucune nourriture apparente, il ſe contente d'ouvrir quelquefois la bouche pour recevoir un air frais. C'eſt alors qu'il découvre les différentes paſſions dont il eſt affecté par ſes mouvemens & par la variété de ſes couleurs. Mort ou endormi le caméléon eſt d'un jaune luiſant. Eveillé, ſa couleur habituelle eſt le gris de ſouris pâle, ou un beau vert tacheté de jaune. Quelquefois il eſt marqueté de brun foncé, de brun clair ; enfin il varie ſans ceſſe ces couleurs & ſouvent trois ou quatre fois dans l'eſpace d'une demi heure, mais jamais il n'offre du rouge.

On voit de ces animaux attachés à des branches d'arbres ou à un bâton, reſter ſans mouvement, tournant ſeulement les yeux de temps en temps & périſſant de cette maniere, conſumés de maigreur. Les Maures portent au col la peau deſſechée de cet animal, comme un amulette aſſuré contre les influences des ſorciers & des malfaiſans.

Notre médecin Anglois, parle encore

de trois ou quatre eſpeces de lézards & de pluſieurs ſerpens qui n'ont rien qui mérite une attention particuliere.

OISEAUX DE BARBARIE.

Paſſons aux oiſeaux de Barbarie. On trouve dans ce genre l'aigle, l'épervier de la grandeur de nos buſes, le *graab* ou corbeau du déſert, qui a le bec & les pieds rouges, le *ſhagarag*, qui eſt de la taille du geai, mais d'un plumage plus agréable, le *houbaara*, dont la grandeur égale celle du chapon, & qui reſſemble à l'outarde par la couleur, le *raad*, qui eſt de deux eſpeces, l'une groſſe comme le houbaara & l'autre comme un poulet ordinaire. Cet oiſeau vit de grains. Le *kitawiah* ou lagopus d'Afrique eſt un autre oiſeau fort reſſemblant au pigeon, avec des plumes aux pattes & d'une couleur livide tachetée de noir. La perdrix de ce pays eſt rouge comme les nôtres, & la caille, ainſi que la bécaſſe, y ſont des oiſeaux de paſſage. On voit encore des alouettes, des grives & une

espece de moineau, appellé *capsa*, dont on vante beaucoup le chant, puisqu'on nous assure qu'il surpasse en douceur & en harmonie celui du rossignol & du serin.

Outre les oiseaux aquatiques d'Europe, il s'y en trouve plusieurs autres, tels que le pelican, qui est de deux sortes : l'un de la grandeur d'un vanneau, de couleur de fer, avec des pieds rouges, l'autre un peu plus gros, bigarré de noir & de blanc, avec un col rougeâtre, un panache d'un jaune obscur, & les pieds d'un bleu foncé ; plusieurs especes de canards différentes des nôtres, des francolins, des courlis ou corlieus, & enfin des butors, oiseaux assez connus.

INSECTES.

Les insectes & les vermisseaux, qui appartiennent à cette classe sont, dit le médecin Anglois, plus considérables par leur grand nombre que par aucune singularité digne de remarque. Nous ferons mention seulement d'un papillon très-curieux, qui a près de quatre pou-

ces entre les extrêmités des deux aîles. Il eſt très-agréablement rayé par tout le corps d'une couleur brune claire, mêlée de jaune. Ses aîles ſont dentelées & bordées de jaune, près de la queue il a une tache d'incarnat.

Obſervations ſur les Sauterelles.

Notre voyageur obſerve enſuite pluſieurs eſpèces de ſauterelles, parmi leſquelles il fait une diſtinction de celles qu'on appelle proprement de ce nom, & dont il décrit la génération, les marches, les ravages, la métamorphoſe & la mort d'une façon aſſez curieuſe pour mériter une place ici.

Celles que je vis en 1724 & 1725, dit cet écrivain, étoient beaucoup plus grandes que nos ſauterelles ordinaires. Leurs aîles étoient tachetées de brun, & leurs corps & leurs jambes d'un beau jaune. Elles commencerent à paroître ſur la fin de mars, le vent ayant été ſud quelque temps auparavant. Vers le milieu d'avril, elles s'étoient ſi prodigieuſement multipliées,

qu'au plus fort du jour, elles formoient des espèces de nuées qui obscurcissoient le soleil. Environ vers la mi-mai, leurs ovaires étant pleins, elles commencerent à se retirer les unes après les autres dans les plaines pour y déposer leurs œufs. Le mois suivant on commença à voir de jeunes sauterelles. Il est remarquable que dès qu'elles étoient écloses, elles se joignoient ensemble & formoient une troupe serrée qui couvroit plusieurs arpens. Prenant ensuite leur route en droiture, elles grimperent le long des arbres, des murs, des maisons, dévorant toute la verdure qu'elles rencontroient. Pour détruire ces insectes, les habitans creusoient des fossés dans leurs champs & leurs jardins & les remplissoient d'eau, ou bien ils rangeoient sur une même ligne une grande quantité de bruyere, de chaume & d'autres matieres combustibles, & y mettoient le feu à l'approche des sauterelles; mais toutes ces précautions ne servoient de rien. Les fossés furent bientôt remplis & les feux éteints par

les essains sans nombre qui se succédoient les uns aux autres. Celles qui marchoient à la tête s'avançoient sans rien craindre, & celles qui suivoient serroient les premieres de si près, qu'il leur étoit impossible de se détourner ni de reculer. Un jour ou deux après qu'un de ces grands corps eut passé, d'autres sauterelles, nouvellement écloses, succédoient & venoient glaner après les premieres. Elles rongeoient les petites branches & jusqu'à l'écorce des arbres dont les autres avoient dévoré les fruits & les feuilles.

Ces sauterelles ayant ainsi vécu pendant près d'un mois, détruisant toute la verdure qui se trouvoit sur leur passage, parvinrent enfin à leur grandeur naturelle, & se défirent de leur peau pour prendre une nouvelle forme. Afin de faciliter leur métamorphose, elles s'attachoient par les pieds de derriere à quelques buissons, branches d'arbres, ou à quelques coins de pierre, puis faisant un mouvement en avant, tel que celui des chenilles quand elles marchent, on voyoit d'abord paroître leur

tête & puis le reste du corps. Sept ou huit minutes suffisoient pour opérer la parfaite transformation. Alors elles restoient immobiles pendant un instant, & comme en langueur; mais aussitôt que le soleil & l'air avoient consolidé leurs aîles & dissipé l'humidité qui y restoit, elles reprenoient leur premiere voracité, devenant même plus fortes & plus agiles qu'auparavant. Elles ne subsistoient pourtant pas longtemps dans cet état, & se dispersoient bientôt, ainsi que leurs meres, après avoir mis bas leurs œufs. Comme leur marche & leur vol étoient toujours du côté du nord, il y a apparence qu'elles périrent dans la mer.

Notre auteur donnant ensuite carriere à son érudition, après avoir dit que les sauterelles salées & frites approchent du goût des écrevisses d'eau-douce, & qu'il étoit permis aux Juifs d'en manger, ajoute que Ludolphe, dans ses commentaires sur l'histoire d'Ethiopie, établit que les prétendues cailles que les Israëlites mangeoient dans le désert, suivant l'écriture, n'é-

toient qu'une eſpèce de ſauterelles ; qu'il n'eſt point du tout probable que le mot grec, qu'on a traduit par *acride*, doive être pris pour le fruit d'un arbre ou pour les ſommités des plantes, mais qu'il y a apparence qu'on a donné aux ſauterelles le nom d'*acrides*, parce qu'elles ſe nourriſſent effectivement de la pointe des herbes. Ainſi conclud-il, les acrides dont il eſt dit que ſaint Jean-Baptiſte ſe nourriſſoit dans le deſert, doivent être l'eſpèce de ſauterelles dont je viens de parler.

Le ſcorpion, dont les qualités pernicieuſes ſont connues, mérite, après les ſauterelles, le premier rang parmi les inſectes de Barbarie. Il y en a de deux ſortes ; les uns ſont longs & minces, les autres plus gros & plus ronds ; mais tous deux ont une queue à ſix vertébres. Ceux du deſert des pays méridionaux ſont les plus gros, & leur piquûre eſt preſque toujours mortelle. Il en eſt de même de la morſure du *boolakaz*, eſpèce de tarentule qui habite auſſi les déſerts de cette contrée. On compte qu'il meurt chaque année

vingt ou trente personnes de la morsure de ce dernier animal.

P O I S S O N S.

Les poissons qu'on trouve sur les côtes de Barbarie, se voient dans tous les parages qu'arrose la Méditerranée, & n'offre rien de particulier. Il en est de même des crustacés, tels que le homar, la chevrette, ou crevette, le langoustin, *&c.* On y en voit grande quantité, mais on ne trouve pas beaucoup de coquillages sur ces côtes. Il est vrai qu'on ramasse communément sur le bord de la mer les dépouilles de quelques espèces, telles que le pétoncle commun, le spondyle & l'oreille de mer; mais la conque de Vénus & les belles espèces de pétoncle ne se voient que rarement. On avoit autrefois à Tunis beaucoup d'huitres qu'on y apportoit du port de Bizerta; mais les grandes pluies de 1727 occasionnerent des torrens si considérables, que la salure de la mer en ayant été trop adoucie sur ses bords, il périt un grand nombre d'huitres.

MINÉRAUX DE BARBARIE.

On croit que la grande fertilité de cette contrée vient de la quantité de ſel & de nitre dont le terrein eſt partout rempli, car les habitans n'engraiſſent jamais leurs terres excepté en quelques endroits où l'on met le feu au chaume. Il y a des cantons où l'on tire ſix onces de nitre par chaque quintal de terre ordinaire. En d'autres, les bords de pluſieurs rivieres, quelquefois à deux ou trois braſſes de profondeur, ſont en été tout couverts de morceaux de nitre ou de ſel. Ce qui prouve encore combien le ſel domine dans le terroir de Barbarie, c'eſt le grand nombre de ſources ſalées, de montagnes de ſel & de *shibkas* qu'on trouve en chaque diſtrict. Le mot de shibkas ſe donne à des petits cantons couverts de ſel, & ſignifie morceau de terre ſalée. Ces shibkas ſont d'ordinaire couverts d'eau en hiver ; & paroiſſent alors comme autant de lacs ; mais lorſqu'ils ſont ſecs en été, ils reſſemblent à des boulin-

grins couverts du plus beau gazon. Quelques-uns ont un fond dur & ſolide, ſans aucun mêlange de terre ou de gravier. Il eſt formé par une couche de ſel cryſtalliſé par les pluies. On tire du ſalpêtre de la terre par des leſſives, qu'on rafine enſuite. Il ſert aux Africains à compoſer leur poudre avec le ſoufre qui leur vient d'Europe. Quoiqu'ils entendent aſſez bien l'art de compoſer & de grainer cette drogue meurtriere, il faut que leurs ingrédiens n'aient pas les qualités requiſes, ou qu'ils manquent la proportion convenable ; car une once de poudre d'Europe fait autant d'effet que quatre onces de poudre de Barbarie.

Ce pays eſt bien pourvu d'eaux minérales, tiédes, chaudes, où l'on prend des bains fort ſalutaires. Dans ce nombre, on voit de ces ſources ſi chaudes, qu'on y fait très-bien cuire une éclanche de mouton en un quart d'heure. L'excès de la chaleur de ces eaux eſt tel qu'elles diſſolvent, ou plutôt calcinent le rocher ſur lequel elles paſſent pendant l'eſpace de cent pieds.

La poudre qui provient de cette dissolution, étant ensuite entraînée par le courant, s'attache à des branches d'arbres, à des morceaux de bois, à tous les corps enfin qu'elle rencontre, & les enduit en même temps d'une croute composée d'une infinité de petits brillans qui forment ainsi des crystallisations très-curieuses.

Bien que les exhalaisons chaudes & minérales qui se font continuellement, semblent devoir diminuer les effets des matieres combustibles que renferme le terrein de cette contrée, les tremblemens de terre y sont cependant très-fréquens & très-violens. En 1716, 1720, 1723 & 1724, il arriva des tremblemens de terre qui renverserent un grand nombre de maisons, boucherent différentes sources, & firent beaucoup de ravages. Communément ils arrivent un ou deux jours après une grosse pluie, à la fin de l'été ou de l'automne. C'est une observation que le sçavant Anglois a faite pendant son séjour en Barbarie.

On ne trouve plus ici ces carrieres

de marbre dont parle Pline. La pierre à fuſil, dont il y a ſi grande abondance en Europe, manque abſolument en pluſieurs diſtricts de Barbarie. Les vaiſſeaux y en portent en leſt, & les vendent à Alger ſept ſchellings le quintal.

La pierre, qu'on appelle ſelenite; une eſpèce de talc jaune & tranſparent, des iris qui approchent des pierres de Briſtol, des criſtaux à double cône, qui ſont un peu ſombres, & quelques autres pierres figurées qui reſſemblent au verre de Moſcovie, ſont encore des productions de ces climats, dit notre voyageur. Je n'ai jamais eu le bonheur d'en rencontrer beaucoup d'autres. Quant aux foſſiles proprement dits, on a de la terre glaiſe, de la terre de foulon, de la terre de ſavon, de la terre d'ombre, de l'ocre & une eſpèce dure d'almagra, qui reſſemble au bol ou à la terre d'Eſpagne.

Les minéraux ſont en plus petit nombre que les foſſiles, & on ne nous parle que d'un crayon noir & d'une eſpèce de talc, & de quelques mar-

caſſites où il ſe trouve beaucoup de petits points reſſemblans à des paillettes d'or & de différente figure.

Le plomb & le fer ſont les ſeuls métaux qu'on y ait découvert juſqu'ici. Le dernier eſt fort bon & blanchâtre, mais en petite quantité. La mine de plomb eſt ſi abondante qu'elle donne quatre-vingt pour cent. On trouve dans le diſtrict d'Alger des pierres peſantes & couvertes d'une eſpèce de verd de gris, qui ſemblent indiquer qu'on pourroit y découvrir des mines de cuivre. Une de ces pierres que j'ai apportées en Europe, ajoute notre voyageur, paroît auſſi contenir quelques particules d'étain.



HABITANS DES ROYAUMES DE TUNIS ET D'ALGER.

Diſtinction à faire entre eux.

ON diſtingue trois ſortes d'habitans, non ſeulement dans les royaumes de Tunis & d'Alger, mais encore dans tout le pays compris ſous le nom de Barbarie; les Maures qui forment la nation dominante, les Turcs & les Arabes. Nous ne parlerons point ici de la vie errante de ces derniers, étant la même par-tout : cet article appartient à la deſcription de l'Arabie.

Quant aux Turcs, leurs uſages, & tout ce qui les regarde, ſont aſſez connus ; notre tâche ſe bornera donc à donner quelques connoiſſances des Maures. Il eſt bon d'obſerver d'abord qu'il ne faut pas joindre à ce mot l'idée d'un homme noir ou très - baſanné,

puiſque le mot de *Mauri*, dont ils ont été appellés, ne veut dire proprement qu'un homme qui habite près d'un détroit. C'eſt là effectivement la ſituation des Maures, par rapport au détroit de Gibraltar.

MAURES D'AFRIQUE.

Leurs portraits, leurs uſages dans leurs habillemens, leurs logemens.

Les Maures ſont en général d'une taille ordinaire, bien priſe, d'une conſtitution robuſte, & d'un tein baſanné comme les Portugais. Mais la plupart des femmes, dit Shauw, paſſeroient pour belles en Angleterre. Leurs enfans ont aſſurément le plus beau tein que je connoiſſe; il eſt vrai que les garçons, qui ſont beaucoup expoſés au ſoleil, & qui ne portent qu'un petit bonnet, bruniſſent bientôt; mais les filles, qui ſe tiennent davantage à la maiſon, conſervent leur beauté juſqu'à l'âge de trente ans qu'elles ceſſent communément d'avoir des enfans.

Il eſt vrai qu'elles en ont ſouvent à onze ans, & ſe trouvent quelquefois grand-meres à vingt-deux. Comme elles vivent auſſi longtemps que les femmes Européennes, elles voient ordinairement pluſieurs générations.

L'habillement de ces peuples eſt à peu près le même que chez les Turcs. Mais les *Kabyles*, qui forment des tribus, qui habitent dans les montagnes, & qui ſont les deſcendans des anciens Numides, n'ont qu'une ſorte de veſte, un ſurtout & un manteau appellé *hike*, & vont toujours tête nue. Ce hike, qui a communément cinq ou ſix aunes d'Angleterre de long & cinq ou ſix pieds de large, ſert à ces peuples d'habillement pendant le jour, & pendant la nuit de lit & de couverture. Ils portent une ceinture pour ſoutenir leur hike, & c'eſt une de ſes extrémités qui leur ſert de bourſe. Parmi les Maures, c'eſt l'uſage de porter un couteau, un poignard à cette ceinture. Les *hojias* ou gens, dont la profeſſion s'exerce avec la plume, portent une écritoire au lieu d'un poignard.

L'habilllement des femmes Maures consiste aussi en une veste, un hike & des caleçons, qui, dans les filles, sont distingués par la couleur de ceux des femmes mariées. Outre cela, elles portent un voile qui leur cache absolument le visage. Au logis, les femmes quittent leur hike, leur veste, même leurs caleçons, & mettent seulement une serviette autour de leurs reins; de sorte qu'une dame de Barbarie, en deshabillé, n'a que la ceinture couverte. La coëffure des femmes consiste à porter leurs cheveux, qu'elles affectent d'avoir pendant jusques sur les talons, tressés avec des rubans de différente couleur, & surmontés d'une gaze très-fine, ou d'un morceau de toile peinte, dont les extrémités pendent négligemment sur le dos & sur la tresse. Mais un point essentiel dans leurs parures, c'est de peindre les poils de leurs paupieres en noir avec de la poudre de mine de plomb. Elles imaginent que cette couleur sombre donne une grace singuliere aux yeux, & beaucoup d'agrément à toute la personne.

La façon de bâtir de ces peuples n'a rien de bien remarquable, sinon que toutes les maisons ont une terrasse & une balustrade qui régne autour de la cour. Cette cour sert quelquefois, & sur-tout dans les festins & les grandes cérémonies, de salle d'assemblée, après avoir été couverte d'une grande toile qui la garantit de l'ardeur du soleil. L'intérieur est meublé ici comme en Perse, de tapis & de carreaux d'étoffes, dont la richesse est proportionnée à l'état du maître. Ce qui est à observer particuliérement dans la construction de leurs édifices, c'est qu'ils font usage d'un mortier & d'un ciment qui sont aussi bons & aussi durables que ceux des anciens. Leur ciment est composé de cendres de bois, de chaux & de sable très-fin, le tout passé ensemble au tamis & battu pendant trois jours & trois nuits sans interruption, & arrosé, à des heures marquées, d'eau & d'huile, jusqu'à ce que la matiere ait acquis le degré de consistence convenable. On s'en sert pour les citernes, pour les terrasses & pour

pour les ceintres des arches ou arcades. Les tuyaux de leurs aqueducs sont cimentés par des étoupes battues, avec un mêlange de chaux & d'huile sans eau. Ces deux compositions acquiérent en peu de temps la dureré de la pierre, & sont impénétrables à l'eau.

Les alimens ordinaires des Maures, sont le pain & une bouillie faite de farine d'orge ou de froment. Ils sçavent aussi apprêter toutes sortes de ragoûts, ainsi que du rôti, & se nourrissent en général de toutes les denrées que nous connoissons, & qui sont au plus bas prix. L'usage est ici de se lever de grand matin, & de prier Dieu au point du jour, ainsi que le prescrit l'Alcoran; après quoi chacun vaque à ses occupations jusqu'à dix heures, temps où l'on dîne. On se remet à l'ouvrage jusqu'à la priere du soleil couchant, puis on soupe & l'on se couche dès qu'il fait nuit. Les oisifs ont, comme en Europe, des endroits où ils s'assemblent, & où ils passent la plus grande partie de la journée à discourir sans utilité. Les parties de cam-

pagne avec des concubines, des maîtresses que l'on régale de musique & de vin, malgré les préceptes de Mahomet, sont des divertissemens qui sont fort aimés des Maures. La chasse fait un des plaisirs des gens de distinction, & celle au vol sur-tout est très-goûtée. La méthode de ceux qui chassent au fusil est fort particuliere : on ne fait pas lever le gibier avec le chien ; mais le chasseur se couvrant pardevant d'un morceau de toile, étendu sur deux bâtons croisés, il se promene dans les endroits où il espere de faire une bonne chasse. Cette toile est communément tachetée ; quelquefois on y voit peinte la figure d'un léopard : à la hauteur du visage, sont un ou deux trous par lesquels le chasseur regarde devant lui. Il est à remarquer, qu'à l'approche de cette figure, les oiseaux, qui vont communément en volée, s'assemblent par troupes, quoiqu'ils fussent dispersés auparavant, & que même les cailles & autres, qui ne font point bande, s'arrêtent étonnés, observant cette toile. Le chasseur, se trouvant à

portée convenable, pose la machine sur terre, passe son fusil par l'un des trous qui y est pratiqué, & tue pour l'ordinaire un grand nombre d'oiseaux.

RELIGION, MARIAGES.

La religion Mahométane est ici la seule qu'on professe. Les cérémonies qu'on pratique dans les mariages se réduisent à peu de chose. Après que les parens, de part & d'autre, ont arrêté les articles du contrat, que l'on est convenu réciproquement du *saddock*, c'est-à dire, de la dot que le mari assure à la mariée, ainsi que du trousseau que les parens donnent à leur fille, lequel consiste communément en robes, joyaux & esclaves pour la servir, suivant leurs facultés, le marié donne d'une main à boire à sa future, & reçoit de l'autre ce qu'elle lui verse de son côté. C'est-là se donner mutuellement sa foi, & notre médecin Anglois nous assure que c'est la seule cérémonie qu'observent les Algériens dans leurs mariages. Elle se pratique

le jour destiné à la consommation de cette affaire ; & jusqu'à ce temps, les contractans ne se sont point vus. Un mari peut renvoyer sa femme quand il lui plaît, en lui donnant le saddock stipulé ; mais il n'a plus la faculté de la reprendre, à moins qu'elle n'ait été remariée à un autre.

Les égards des Européens pour les femmes, passent en Barbarie pour des extravagances, & sont regardés comme autant d'infractions à la loi naturelle, qui donne à l'homme la supériorité sur la femme. C'est sur les femmes que roulent tous les soins du ménage. Parmi le peuple, les femmes sont occupées à moudre du bled, chaque maison ayant un moulin à bras, à faire la cuisine & à tous les travaux les plus rudes, sans que pour cela, ni dans les villes, ni dans les campagnes, elles quittent aucun joyau, aucune piéce de leur parure, & se dispensent de teindre leurs paupieres ; tant il est vrai, observe notre sçavant, que l'usage l'emporte ici, comme ailleurs, sur la raison, & que les femmes sont femmes dans tous les climats.

ÉDUCATION DES ENFANS.

Etudes, Sciences.

Dès que les enfans ſont parvenus à leur ſixiéme année, on les envoie à des écoles publiques, où ils apprennent à lire, à écrire & tout ce qui concerne leur religion. Si un écolier a fait des progrès conſidérables, ſes parens l'habillent magnifiquement & lui donnent un cheval harnaché de même. Ses camarades d'école le promenent par les rues ainſi monté, avec de grandes acclamations. Ses parens, ſes amis viennent le careſſer, le combler de préſens & ne manquent pas enſuite d'aller féliciter le pere & la mere. De l'école, où ils vont trois ou quatre ans, les enfans paſſent à quelque profeſſion, dans les troupes ou dans les emplois : on peut juger de-là, s'il ſe trouve beaucoup de ſçavans dans cette contrée, le peu de gens qui ſe livrent à l'étude ne liſent guéres que l'Alcoran & quelques commentateurs enthouſiaſtes qui ont écrit ſur ce

livre sacré. Tout le sçavoir de ces peuples se réduit à un peu de géographie & à quelques mémoires ennuyeux sur l'histoire moderne ; car tout ce que quelques-uns de leurs auteurs disent sur les siécles qui ont précédé la venue de Mamet, n'est que confusion & un tissu de contes romanesques. La langue de ces peuples est l'Arabe, dont nous avons vanté la fécondité & l'énergie.

Lorsque j'arrivai à Alger, dit Schaw, je tâchai de faire connoissance avec tous ceux qui passoient pour avoir quelque réputation de sçavoir & d'érudition ; mais il est fort difficile de former quelques liaisons d'amitié, tant parce qu'ils ont naturellement beaucoup d'éloignement pour les étrangers qu'à cause du souverain mépris avec lequel ils regardent les Chrétiens. J'eus cependanr le bonheur de m'introduire chez leur premier astronome, qui étoit chargé de régler les heures de la priere, je trouvai qu'il n'entendoit pas seulement assez de trigonométrie pour tracer un cadran solaire, & que tout ce qu'on sçait à Alger & à Tunis, en fait de navigation, se ré-

duit à connoître les huit principaux points de la bouſſole & à tracer groſſiement une carte marine.

La chymie qui étoit autrefois la ſcience favorite de ces peuples ſe borne préſentement chez eux, à diſtiller de l'eau de roſe. Je n'ai vu que fort peu de leurs médecins qui connuſſent *Raſis*, *Averroes* & les autres anciens médecins Arabes. Rien n'eſt plus borné que la médecine : ceux qui la profeſſent ne ſçavent qu'ordonner l'uſage des bains, des ſimples en infuſions, en décoctions & en cataplaſmes.

Ces peuples n'entendent pas mieux les mathématiques que la médecine. Les parties abſtraites & ſpéculatives leur ſont inconnues. Les quarts de cercle, les aſtrolabes & autres inſtrumens des Arabes qui ont échappé aux injures du temps, ſont regardés préſentement comme de ſimples curioſités, plutôt que comme des choſes qui peuvent être d'uſage. Ils n'ont point d'autre méthode pour meſurer le temps que des clépſidres, qu'ils reglent ſur des méridiens aſſez peu exacts. Ils ne ſont point du

tout instruits des premieres régles de l'arithmétique & de l'algebre, & à peine en trouveroit-on un sur vingt mille qui les connût & qui fût en état de les mettre en pratique. Il n'y a que les marchands qui soient assez habiles pour faire des additions & des soustractions des plus grosses sommes par mémoire; ils concluent aussi leurs marchés à peu près de la même façon qu'en Perse, c'est-à-dire, en mettant la main dans la manche de celui avec qui on traite, & s'indiquant réciproquement par la situation des doigts, les prix qu'ils offrent ou qu'ils demandent.

Leur musique est la partie des mathématiques qu'ils ont le plus cultivée; Cette science, quoique fort éloignée de sa perfection, ne laisse pas de flatter agréablement les oreilles, par la vivacité & l'harmonie des pieces qui sont de son ressort. Ils ont plusieurs sortes d'instrumens à peu près tels que nos flutes, nos hautbois, nos violons, nos guittares, nos luths, *&c.* Ils n'apprennent tous leurs airs que par l'oreille, sans le secours d'aucune méthode, &

cependant ils les ſçavent ſi bien, rapporte notre ſçavant Anglois, que j'ai ſouvent entendu vingt ou trente perſonnes jouer enſemble pendant toute la nuit en changeant continuellemen d'airs ſans jamais ſe tromper & ſans cauſer la moindre diſſonance.

Au reſte, ſi les Maures ont fait ſi peu de progrès dans toutes les ſciences, on ne doit pas en attribuer la cauſe à leur incapacité ou à une certaine ſtupidité naturelle, car il eſt certain qu'ils ont l'eſprit fort délié, & même du génie; mais ne ſe livrant pas à l'étude, parce que le gouvernement ne leur laiſſe ni aſſez de liberté, ni aſſez de repos, ou peut-être parce qu'en général les Orientaux ſont ennemis de tout travail qui ne tend pas directement à ſervir leurs intérêts, & que d'ailleurs, il n'y a dans ce pays aucun motif d'émulation; ces peuples ne cultivent les ſciences que fort peu & ſont par là bien éloignés de les perfectionner.

FUNÉRAILLES.

Les funérailles des Maures, se font ainsi que toutes celles des Mahométans, avec fort peu de cérémonie. On porte le mort à la mosquée, à l'heure de la priere, à midi ou après midi, & delà on le transfére hors de la ville, au lieu de sa sépulture, où il est accompagné de toute l'assemblée, qui chante avec les Imans quelques versets de l'Alcoran. La parfaite résignation qu'ils ont aux volonté de Dieu ne leur permet pas de donner dans ces occasions le moindre signe de douleur ou de tristesse, & encore moins de faire des complimens de condoléance à leurs parens ou amis. Quelque malheur qu'il arrive ou quelque perte qu'on puisse faire, on dit seulement à ses amis, aux plus proches parens d'un mort, la *bénédiction soit sur votre tê e*. Cependant aux enterremens des personnes riches, on lou quelquefois des femmes, qui, sembl bles aux *preficæ*, ou pleureuses des anciens, sont maîtresses passées en ces sortes de la-

mentations ; car dit notre voyageur, elles jouent ſi bien leur rôle, ſont des geſtes ſi pitoyables, qu'elles manquent fort rarement d'inſpirer à toute l'aſſemblée une humeur morne & ſombre, & de la porter à une triſteſſe extraordinaire.

Nous ne dirons rien de la ſuperſtition qui regne en Barbarie. Quel eſt le peuple aſſez ſenſé pour être exempt du joug cruel que ce tyran impoſe. On croit ici aux ſorciers, aux enchantemens, à la puiſſance de quelques mauvais génies, qui tiennent le milieu entre les anges & les démons, & l'on fait tout ce qu'une créance auſſi abſurde peut ſuggérer de plus propre à parer les effets dangereux de ces êtres phantaſtiques.

Il y a parmi ces Africains des Marabouts, qui ſont en général des gens d'une vie fort auſteres & qui s'attirent une grande vénération de la part des Mahométans. Ils paroiſſent toujours occupés à dire leurs chapelets, à prier Dieu, ou à méditer. Cette ſainteté eſt héréditaire & paſſe aux enfans ; ceux-ci

sont respectés & honorés, pourvu qu'ils observent le *decorum*, les mêmes apparences imposantes que leur pere; il est singulier que des gens qui menent une vie fort dure pour se donner un air de sainteté, ne puissent pousser la mortification & l'austérité, au point de se réduire à la continence, mais cette vertu paroît ici hors de la nature humaine. Ces dévots marabouts craindroient de compromettre leur réputation & d'être soupçonnés d'hypocrisie s'ils cherchoient à persuader qu'ils ont une vertu, dont leurs compatriotes reconnoissent la pratique impossible. Ce sont ces especes de religieux qui passent pour les plus habiles dans la Négromacie, & quoique leurs actions dans ce genre n'ayent rien de bien fin & de bien merveilleux, on ne laisse pas de les considérer comme des inspirés qui ont le don des miracles, & comme des gens chéris de Dieu & de son Prophéte.

Les Maures ne sont pas moins ridicules & extravagans dans l'idée qu'ils ont de pouvoir connoître les événemens futurs. Ils prétendent qu'Aly a

laissé un détail chronologique de tout ce qui est arrivé de plus remarquable dans le monde depuis sa naissance, & de tout ce qui arrivera dans les siécles les plus reculés. Il seroit ennuyeux de parler davantage de toutes leurs prophéties prétendues. L'imposture saute aux yeux par-tout, & la raison refuse de s'arrêter à de pareilles absurdités. Mais, il est bon de ne pas omettre ici une prédiction, dont le temps & l'avenir, dit notre docteur Anglois, découvriront la vérité: elle est remarquable en ce qu'elle promet aux chrétiens le rétablissement de leur religion dans tous ces royaumes qui leur ont été enlevés autrefois par les Sarrasins & les Turcs. Ce qui est de plus singulier, c'est que cette opinion est universellement reçue dans tous les Etats Mahométans, & que pour cette raison, ils ferment soigneusement les portes de leurs villes, tous les vendredis, depuis dix heures du matin, jusqu'à midi; qui est selon eux, le temps marqué pour cet événement. On peut fort bien rire de la sotte crédulité des Mahométans

& des ſoins ſtupides qu'ils prennent pour prévenir les effets qu'ils craignent. Mais il faut bien ſe garder d'ajouter foi à une ſemblable prophétie, ce ſeroit partager leur ſottiſe & leur extravagance. Il eſt fâcheux pour la réputation de M. Schaw, de trouver dans ſes ouvrages ce récit, annoncé avec un air d'importance, qui ſemble indiquer qu'il étoit perſuadé de la réaliſation future de cette prédiction; comme ſi la Puiſſance divine eût voulu ſe manifeſter par l'organe de l'impoſteur Aly.

RÉVOLUTIONS D'ALGER.

Son Gouvernement actuel.

Sans rechercher quel fût le fondateur du royaume d'Alger, nous nous contenterons d'obſerver que l'hiſtoire Romaine nous apprend que Jules-Céſar, ayant fait priſonnier à la fameuſe bataille de Pharſale, Juba, roi de Mauritanie, il le remit bientôt après en poſſeſſion de ſes Etats; & que ce ſouverain, par reconnoiſſance, donna le nom

de *Jol Cezaria* à la capitale de ſon royaume, laquelle eſt connue aujourd'hui ſous le nom d'Alger. Cette ville, ainſi que la ſouveraineté, paſſa enſuite à Ptolomée, fils de Juba, & ce prince périt par ordre de Caligula, qui s'empara de ſes Etats, y envoya des colonies Romaines, & les fit gouverner par un proconſul. Les Wandales & les Alains qui ravagerent l'Afrique dans le ſixiéme ſiécle, s'emparerent de la Mauritanie, de ſa capitale, qui portoit toujours le nom de Jol Cezaria & le changerent en celui d'Agezir, que les Italiens prononcent Argil, & les Eſpagnols & les François Alger.

Les Maures chaſſés d'Eſpagne par Ferdinand, vinrent s'établir dans cette contrée & firent le métier de corſaire. L'apât du butin concourant avec le plaiſir de la veangeance, leur fit couvrir la Méditerranée de vaiſſeaux, & déclarer une guerre cruelle à ceux qui leur avoient ôté leur patrie. Le même Ferdinand, voulant aſſurer le commerce de ſes ſujets contre les pirates qui ne faiſoient aucun quartier à ceux qui tom-

boient entre leurs mains, envoya en Barbarie une armée formidable qui s'empara de la capitale, & s'en assura la possession par un fort qui fut élevé auprès d'Alger. Dès lors les corsaires ne parurent plus & le commerce des Espagnols reprit vigueur. Mais les Maures toujours remuans, toujours impatiens de porter le joug Espagnol, n'étoient retenus dans le devoir que par la crainte que les armes constamment victorieuses de Ferdinand leur inspiroit. La mort de ce souverain vint favoriser le desir qu'ils avoient de recouvrer leur liberté. Ils en profiterent avec empressement & envoyerent demander du secours à Barberousse, fameux pirate Turc, qui étoit alors l'effroi des mers de ces climats. Le prince Eutemi, souverain d'Alger, logea Barberousse dans son palais, & s'appliqua à l'attacher à son parti par les traitemens les plus honorables. Mais le barbare corsaire qui avoit formé le dessein de s'emparer du trône, étouffa lui même Eutemi dans le bain, & se fit proclamer roi d'Alger. Il se soutint ensuite par

des cruautés inouies, qui intimidérent tous les esprits que sa tyrannie portoit à la révolte. En vain le cardinal Ximenès voulût-il essayer en 1517, d'ôter le sceptre à ce corsaire pour le remettre entre les mains du fils d'Eutemi; les élémens se déclarérent pour Barberousse. La flotte Espagnole fut battue par une tempête horrible, & de dix mille hommes qui la composoient, à peine deux mille échaperent à la mort ou à l'esclavage.

Les Arabes dispersés dans les plaines de Barbarie, firent aussi quelques effets pour secouer le joug des Turcs. Ils implorerent la protection du roi de Tunis, qui marcha contre Barberousse à la tête de dix mille soldats; mais il fut battu, poursuivi jusques dans sa capitale, que le vainqueur abandonna au pillage, & où il mit une garnison Turque, après s'être fait proclamer roi. Peu de temps après, Tremezen tomba aussi au pouvoir des Turcs, par la trahison des habitans, qui envoyerent à Barberousse la tête de leur roi avec les clefs de cette place. Ainsi ce pirate se

vit en même temps maître des royaumes d'Alger, de Tunis & de Trémezen.

Les Espagnols, qui possédoient Oran, effrayés des progrès victorieux du corsaire Turc, dont le nom seul faisoit trembler les marchands Européens, tenterent une seconde fois de se délivrer d'un voisin si dangereux. Charles Quint venoit de prendre possession du trône d'Espagne; il accorda dix mille hommes, aux sollicitations du marquis de Comarès, gouverneur d'Oran, pour faire la guerre à Barberousse, qui étoit encore à Tremezen. Le général Espagnol marcha vers cette ville, accompagné de l'héritier présomptif de ce royaume; Barberousse voulant se retirer vers Alger fut atteint par l'armée ennemie, à huit lieues de Tremezen, sur le bord d'une riviere. Pour se procurer le temps de la passer, il fit jetter sur le chemin beaucoup d'or & d'argent avec sa vaisselle & ses bijoux, mais ce stratagême ne lui réussit pas. Comarès attaqua vigoureusement: le corsaire se défendit comme un lion, ainsi que les

quinze mille Turcs, qui l'accompagnoient; tous périrent dans le combat avec leur général. Comarès victorieux entra dans Tremezen & fit couronner l'héritier naturel de cet état.

Cheredin, frere de Barberousse, lui succéda au trône d'Alger, & soumit son royaume à Soliman I, Empereur des Turcs, par la crainte de ne pouvoir résister aux Espagnols. Le traité portoit que Soliman & ses successeurs auroient la souveraineté d'Alger, que le Sultan enverroit dans le pays un corps de Janissaires pour le défendre, & que Cheredin le gouverneroit avec la qualité de Bacha. Quelques successeurs de Cheredin s'étant rendus odieux par leurs tyrannies & par leur avarice, la milice envoya, au commencement du siécle dernier, des députés à Constantinople, demander à Achmet, alors Sultan des Turcs, qu'il lui fût permis de s'élire un chef sous le nom de Dey, qui seroit chargé de lever des tributs, d'administrer les finances, de payer les troupes, & de n'employer à leur entretien que les seuls

revenus du royaume, ſans demander aucun ſubſide à Sa Hauteſſe comme auparavant. Le Sultan goûta ces propoſitions. Les Algériens ſe choiſirent un Dey, & exigerent que le Bacha, à qui on conſerva la jouiſſance de ſes appointemens & des honneurs dus à ſa qualité, ne ſe mêleroit plus en aucune maniere du gouvernement.

Cette conſtitution nouvelle n'en procura pas plus de tranquillité à l'état. Les ſoldats, qui compoſent la milice, avoient peine à s'accorder pour l'élection d'un chef. Au moindre mécontentement, ils ſe mutinoient, maſſacroient ou dépoſoient les Deys ſuivant leur caprice. Les Bachas Turcs fomentoient les diviſions, & tentoient de recouvrer leur ancienne autorité à la faveur des troubles. C'eſt ce qui porta *Baba Ali*, proclâmé Dey en 1610, malgré la cabale du Bacha, à faire arrêter ce Seigneur Ottoman, & à l'obliger de s'embarquer pour Conſtantinople, en le menaçant de le faire étrangler s'il avoit la hardieſſe de revenir à Alger. Le nouveau Dey en-

voya en même temps des ambaſſadeurs à Sa Hauteſſe pour juſtifier ſa conduite, & pour lui déclarer que les Algériens étoient dans la réſolution de ne plus recevoir de vicerois. Achmet III, ne voulant pas compromettre ſa puiſſance, diſſimula cette injure, & réunit la dignité de Bacha à celle de Dey, qui fut toujours conférée par la milice. Depuis cette révolution, la république d'Alger eſt reſtée dans une parfaite indépendance de la Porte.

Le gouvernement actuel eſt une eſpèce de république fort approchante de celle de Veniſe. Le pouvoir réſide eſſentiellement dans les gens de guerre, qui ſont les nobles du pays, & qui s'arrogent le nom d'*Effendi* ou de ſeigneurs. Le chef de cette ariſtocratie eſt le Dey, & jouit, à certains égards, de la puiſſance abſolue. Il fait la paix ou la guerre; il diſtribue les places, il diſpoſe des finances, il adminiſtre enfin la juſtice, & régle ſouverainement toutes les affaires, excepté celles de la religion. Il doit être élu d'une voix unanime par la milice; mais

c'eſt ce qui arrive rarement ſans troubles & ſans effuſion de ſang. On a vu juſqu'à ſix Deys élus & maſſacrés dans un ſeul jour par les factions oppoſées. Lorſque les ſuffrages ſe réuniſſent en faveur d'un des prétendans, on lui jette ſur les épaules un *caftan*, eſpece de petit *manteau*; les ſoldats le portent ſur le trône, en criant que Dieu lui accorde un regne heureux; puis le Mufti lui lit à haute voix une inſtruction concernant les principaux devoirs d'un Roi : la cérémonie de l'inſtallation dure à peine une heure, & ſe termine par quelques coups de canon.

Tous les ſoldats ont droit de prétendre à cette dignité; le dernier de l'armée, s'il eſt hardi & entreprenant, peut ſe regarder comme l'héritier préſomptif de la ſouveraineté. Il n'a pas beſoin d'attendre que la place devienne vacante, qu'il ôte la vie au prince régnant, qu'il ait des amis; le fer, teint du ſang de ſon maître, devient en ſes mains la marque de ſon autorité, & lui aſſure le ſceptre.

Autrefois, dit Schaw, toutes les af-

faires devoient être réglées dans un grand conseil appellé *Douwanne*, c'est-à-dire, divan, composé du Mufti, du Cady, des trente *yah* ou colonels, & quelquefois même de toute la soldatesque; mais, depuis quelques années, on ne le consulte guere, ou l'on n'y rapporte les affaires que pour la forme. Tout s'arrange & se concerte entre le Dey & ses favoris, & le conseil n'a plus rien à faire que de consentir à tout.

La justice est administrée ici, comme chez les Turcs, par un Cady qui est obligé de tenir ses audiences une ou deux fois par jour, & de rendre ses jugemens sans aucune rétribution. Le Dey rend aussi lui-même la justice, & on s'adresse à lui dans les affaires de conséquence. En son absence, il est suppléé par quelques-uns des principaux officiers de la régence qui se tiennent continuellement dans une salle à l'entrée du palais, pour rendre aussi la justice, & là on peut porter ses plaintes contre le Cady même, ou contre les personnes plus puissantes. Tous ces juges décident promptement; il n'est quef-

tion que de prouver la vérité de ce qu'on allégue, après quoi ils prononcent auſſitôt; de ſorte que les choſes de la plus grande conſéquence, les accuſations des crimes les plus graves ſont jugées finalement, & la ſentence exécutée en moins d'une heure. Ils ont différentes peines capitales, différens ſupplices, ſuivant les crimes & les criminels. Les Juifs, les Chretiens ſont brûlés vifs; les Turcs ſont étranglés.

FORCES MILITAIRES.

Toutes les forces du royaume d'Alger conſiſtoient en 1732, en ſix mille cinq cent hommes, tous Turcs, que les vaiſſeaux Algériens vont, tous les cinq ou ſix ans, recruter dans le Levant, & en deux mille Maures ſur leſquels le Dey ne peut raiſonnablement guére compter. C'eſt dans ce ramas de la plus vile populace Turque, qui compoſe la milice d'Alger, que ſe choiſit le Dey. Ibrahim, qui l'étoit en 1726, ne ſe fit pas de ſcrupule d'avouer la baſſeſſe de ſon extraction dans

dans une diſpute qu'il eut un jour avec le conſul d'une nation voiſine. *Ma mere, lui dit-il, vendoit des pieds de mouton, & ma mere des langues de bœuf; mais ils auroient eu honte d'expoſer en vente une langue auſſi mauvaiſe que la vôtre.* Un autre Dey diſoit au conſul Anglois, qui ſe plaignoit de quelques inſultes faites à des vaiſſeaux de ſa nation, *les Algérïens ſont une troupe de brigands, dont je ſuis capitaine.*

La milice eſt commandée par un aga ou général, par trente *yah* ou colonels, huit cent *bullucks* ou capitaines & quatre cent *odas*, qui ſont les lieutenans. On ne parvient à ces places ni par argent, ni par crédit, ni par mérite. L'ancienneté eſt le ſeul titre qu'on puiſſe faire valoir, & jamais il n'eſt rejetté. Des troupes auſſi peu nombreuſes ne ſeroient pas en état de contenir dans le devoir les tribus d'Arabes qui ſont dépendantes de ce gouvernement, ſi les vicerois ou beys des provinces n'étoient extrêmement attentifs à veiller ſur les Arabes de leurs

districts, & à entretenir, entre les tribus, les divisions que leur jalousie mutuelle ne manque pas de faire naître. Chaque viceroi est despotique dans son canton. Il ne marche jamais qu'accompagné d'un corps de troupes, & tous les ans il va ainsi recueillir le tribut des Arabes. Toutes les taxes qu'on leve dans ce royaume ne vont pas au-delà d'un million de notre monnoie; mais le huitiéme des prises qui se font en mer, les produits des douanes, du fisc auquel sont dévolus tous les effets de ceux qui meurent sans enfans, les contributions qui se levent, autant qu'on peut, sur des peuples non assujettis, rapportent le double; ce qui fait monter le revenu entier du Dey à trois millions.

La marine de cet état est peu considérable, & on nous assure qu'en 1732, ils n'avoient que six grands vaisseaux de trente-six à cinquante piéces de canon, & à peine trois bons hommes de mer. Le défaut de subordination dans les matelots & les soldats, la rareté des batailles navales,

font qu'ils manquent d'officiers de mérite, & qu'ils ſont aujourd'hui bien au-deſſous de la réputation qu'ils avoient le ſiécle paſſé, par rapport à la marine. Au reſte, il leur eſt aiſé de ſe procurer des forces en ce genre; car les matérianx propres à bâtir ne leur manquent non plus que les ouvriers.

L'intérêt des Algériens étant d'avoir toujours la guerre avec quelque puiſſance chrétienne, les conſuls des nations Européennes ne peuvent apporter trop de ſoin & d'adreſſe dans leur conduite. A cette cour, on réuſſit mieux avec des préſens, qu'avec des menaces & des raiſons. Dans un état où ſouvent, dit Schaw, un cuiſinier eſt premier miniſtre, & où il n'eſt pas rare de voir une milice inſolente preſcrire la loi, l'argument le plus invincible eſt de connoître les favoris du Dey, & de diſtribuer de l'argent & des montres d'or. Car, ſuivant un ancien proverbe, ajoute-t-il, donnez à un Turc de l'argent d'une main, il ſe laiſſera crever les yeux de l'autre.

Les marchandiſes qu'on porte à Alger conſiſtent en étoffes d'or, d'argent & de toute eſpece, en fer, plomb, vins, eaux-de-vie, tolle, toutes ſortes de drogues & de clincaillerie. Celles qu'on en rapporte, ſont des laines brutes, des cuirs, des dates, des tapis, des mouchoirs brodés & des groſſes étoffes de laine.

On fabrique différentes monnoies, dont les plus conſidérables ſont des piéces d'or appellées *ſultanins*, un peu moins fortes que les ſequins d'Allemagne. Les autres ſont *l'aſpre*, qui vaut un ſol de France, & qui eſt d'argent, mais ſi petite qu'elle échappe des mains, & le *temin* qui vaut vingt-neuf aſpres.

Le quintal ordinaire du pays eſt de 106 livres, poids de Paris. La livre eſt de vingt-ſept onces pour les fruits & denrées communes, & de quatorze pour le caffé, le chocolat. L'aune, qui s'appelle pied, eſt de vingt-trois pouces, & ſert à meſurer les toiles & les étoffes.

ORIGINE

DU ROYAUME DE TUNIS.

Son Gouvernement, &c.

CE qui compoſe aujourd'hui le royaume de Tunis, étoit autrefois une portion du domaine que les Caliſes d'Arabie poſſédoient en Afrique. Ce fut une des premieres contrées que les Sarraſins envahirent: Elle tomba enſuite au pouvoir des Maures, qui l'érigérent en royaume vers l'an 1200. Il y a apparence qu'il devint tributaire des Siciliens, puiſque Charles d'Anjou fit la guerre aux Tuniſiens, ſous prétexte qu'ils lui devoient quelques années de tribut. Saint Louis, ſon frere, ſe joignit à lui & tourna contre eux les armes deſtinées à la conquête de la Paleſtine. On ſçait qu'après s'être emparé de Carthage, il termina ſes jours devant Tunis, dont il avoit formé le ſiege.

Nous avons vu ci-devant que Barberouſſe s'empara du royaume de Tu-

nis, vers 1520. Charles quint l'enleva aux Turcs peu d'années après ; y établit un roi Maure, qui bientôt chassa les garnisons Espagnoles & se rendit tributaire du Grand-Seigneur. Mais Dom Juan d'Autriche rétablit l'autorité Espagnole, & plaça sur le trône un roi qui se soumit à payer à l'Espagne l'ancien tribut. Ce fut lui qui fit bâtir le fort de la Goulette. Les choses resterent en cet état jusqu'en 1574, que le peuple implora l'assistance des Turcs. Selim II, alors Empereur, équipa une une flotte de trois cent navires, montés d'un nombre de troupes d'Elite, dont le commandement fut donné à Sinan bacha, de la famille des Cigales de Gênes (*a*). Il vint débarquer près du fort de la Goulette, qui fut emporté d'assaut au bout de trente jours. Tous les Espagnols furent passés au fil de l'épée ou chargés de chaînes. Tunis ouvrit ses portes & le peuple se soumit à Selim.

(*a*) Etat des Royaumes de Barbarie, page 140.

C'eſt alors que le général Turc, jetta les fondemens d'une adminiſtration telle que celle qu'on a vu d'abord à Alger. Un bacha eut toute l'autorité. Elle fut enſuite reſtrainte à cauſe de ſes vexations, & on la transféra au préſident du conſeil qui avoit le titre d'aga & qui ſe changeoit tous les ſix mois. Mais un pouvoir d'une durée auſſi courte, devenoit un motif de plus pour en uſer tyraniquement, ſi on vouloit s'enrichir. Des violences, des concuſſions inouies rendirent cette charge ſi odieuſe, que la milice prit la réſolution d'élire un Dey à l'exemple des Algériens. L'Aga reſta ſeulement préſident du conſeil & continua d'être changé tous les ſix mois; ce qui ſe pratique encore aujourd'hui. Il y avoit un autre officier principal nommé Bey, dont les fonctions étoient de ſe mettre à la tête des troupes pour lever les tributs, il parvint bientôt à faire la loi aux autres miniſtres. Le Bacha quoique éloigné des affaires, ne reconnoiſſoit point de ſupérieur & ne recevoit des ordres que de la cour Ottomane, qui le mettoit en état de

ſoudoyer trois mille hommes, ainſi ces trois officiers partagerent quelque temps entre eux la puiſſance & les forces du royaume. Mais les beys qui avoient les tributs, parvinrent au commencement du ſiécle dernier à s'emparer de toute l'autorité ſouveraine. Un Corſe, d'une naiſſance obſcure, nommé Senti, fait eſclave à l'âge de neuf ans, étant tombé au pouvoir de Soliman, qui étoit Bey, ce prince le chérit comme ſon enfant, à cauſe des diſpoſitions heureuſes qu'il lui reconnut. Il le fit inſtruire, lui donna le nom de *Mourat* & le maria à ſa fille; en lui abandonnant l'exercice de ſa place. Cet Italien s'acquitta ſi bien de ſon emploi, qu'il s'attira également l'amitié du Dey, du bacha & l'attachement du peuple. Son autorité fut ſi grande qu'il ſe rendit maître de l'élection du dey, & que ſa charge devint héréditaire dans ſa maiſon, qui l'a poſſédée l'eſpace d'un ſiécle, & qui réunit depuis *Amouda*, fils de Mourat, l'emploi de Bacha à celui de Bey. Le Beilik fut quelquefois partagé entre deux freres, ou deux pré-

tendans; ce qui occaſionna des guerres ſanglantes, des meurtres, toutes les horreurs enfin dont l'ambition eſt ſi ſouvent la ſource. L'année 1702, vit finir la famille de Mourat, par une cataſtrophe ſanglante. Amurat qui regnoit en ſa qualité de bey, étoit un monſtre livré aux plus infâmes débauches, & qui avoit porté le délire abominable au point d'épouſer publiquement un jeune Turc. Ibrahim Cherif, capitaine des gardes, purgea la terre de ce nouveau Néron, il l'aſſaſina dans ſon caroſſe & coupa la tête à ſes deux couſins, qui l'accompagnoient dans le voyage qu'il faiſoit pour aller lever ſes tributs. Le reſte de la famille du Bey fut exterminée; le Beilik fut la récompenſe de l'aſſaſinât d'Ibrahim. Son règne fut de courte durée, il perit bientôt dans un combat que livra Aſſem ben Aly, qui avoit des prétentions au Beilik, & lui ſuccéda en effet. Nous n'avons plus de détails audelà de ce dernier Bey qui regnoit en 1733, temps ou M. de Saint-Gervais a quitté Tunis, où il réſidoit

en qualité de consul de France.

Le Gouvernement de Tunis, est aujourd'hui à peu près le même qu'à Alger, le Bey jouit de la même autorité que le Dey Algérien. Il rend aussi la justice lui-même & a en outre différends ministres & des officiers pour la rendre de la même façon qu'à Alger. La place de Dey a été établie sous le nom de Dolety, qui est chargé particulierement de rendre la justice aux Turcs, & de quelques détails de police. Le bacha que nous avons vu partager l'autorité souveraine, n'a plus aucune part à l'administration, & ne sert qu'à rappeller aux Tunisiens le souvenir de leur ancienne dépendance. Cependant le Grand-Seigneur conserve encore des droits apparens de souveraineté; on bat la monnoie à son coin, on fait tous les jours une priere publique pour lui, au son des instrumens du pays, & les troupes de la régence se payent au logis du bacha, comme si elles appartenoient au Grand-Seigneur. Toutes les demandes de ce bacha sont réglées par le Bey, qui ne lui

accorde que les mêmes honneurs que ceux dont jouit le doleti. Au reſte le Bey n'a d'égard aux ordres qui lui viennent de la cour Ottomane, qu'autant qu'ils ſont conformes à ſes vues. De ſon coté, cette cour s'intéreſſe ſi peu à cet Etat, qu'elle n'entre dans aucun des démêlés qu'il a avec les Princes Chrétiens, & les laiſſe chatier ſans y donner la moindre attention. Il arrive auſſi ſouvent que cette Puiſſance eſt en guerre avec les autres Barbareſques, ſans que le Grand-Seigneur prenne aucune part. On a vu en 1755, les Tuniſiens s'allier à la régence de Tripoly & entrer ſur les terres des Algériens où ils ont commis beaucoup de déſordes.

Les François ſont les ſeuls Européens qui forment à Tunis un corps de Nation. Ils ſont raſſemblés dans un comptoir très-vaſte qu'ils appellent *Fondou*. Cependant les Anglois, les Hollandois, les Gênois & les Impériaux entretiennent auſſi un conſul, mais celui de France a la prééminence ſur tous ces miniſtres & aucun d'eux n'eſt

admis à Tunis, ainsi que dans toute la Barbarie & les cours du levant à faire les visites prescrites par l'usage, que celui de France n'ait rendu les siennes (*a*).

Les marchandises qu'on tire de Tunis, sont de l'huile, des bleds, de l'orge & toutes les autres que fournit Alger. Celles qu'on y envoye, sont les mêmes que celles qui se portent dans cette derniere république. Le Bey de Tunis fait exclusivement le commerce des grains & de l'huile. Il est interdit à tout autre sous peine de la vie. Cette tyrannie décourage entiérement les cultivateurs & contribue beaucoup à la misere & à la dépopulation, qu'on remarque dans les campagnes.

Entre Tunis & Tripoly, est l'isle de Gerbe, qui appartient à Tunis, quoiqu'on la fasse communément dépendre de Tripoly. Cette erreur vient de ce qu'anciennement elle a été un évêché de la province Tripolitaine.

(*a*) Mémoires historiques de Tunis, pag. 241.

Cette iſle eſt très-fertile & plantée de vignes bien cultivées & de toutes ſortes d'arbres fruitiers de ces climats & des nôtres.

Le Bey de Tunis, nomme le gouverneur qui réſide dans un château bâti à la pointe occidentale de l'iſle & auprès du port. Il n'y a aucune ville mais ſeulement pluſieurs villages fort peuplés. Au reſte cette iſle n'a pas plus de deux ou trois lieues de tour. C'eſt une des plus baſſes de la Méditerranée, & ce qu'elle a de particulier, c'eſt que le flux & le reflux y ſont très-ſenſibles (*a*).

(*a*) Etat des royaumes de Barbarie, pag. 95.

Fin du ſeptiéme Volume.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

N

O

P

S

T

U

V

Z

Fin de la Table des Matieres.





